

le parfait inconnu t. 1

CHARLOTTE BYRD

LE
PARFAIT
INCONNU



LE PARFAIT INCONNU

CHARLOTTE BYRD

CHARLOTTE BYRD

dangerously addictive

TABLE DES MATIÈRES

Le Parfait Inconnu

ÉLOGES FAITS A CHARLOTTE BYRD

Inscris-toi à ma newsletter !

Livres de Charlotte Byrd

À PROPOS DE CHARLOTTE BYRD

1. Prologue — Isabelle
2. Chapitre 1 — Tyler
3. Chapitre 2 — Isabelle
4. Chapitre 3 — Tyler
5. Chapitre 4 — Isabelle
6. Chapitre 5 — Tyler
7. Chapitre 6 — Isabelle
8. Chapitre 7 — Isabelle
9. Chapitre 8 — Tyler
10. Chapitre 9 — Tyler
11. Chapitre 10 — Isabelle
12. Chapitre 11 — Isabelle
13. Chapitre 12 — Tyler
14. Chapitre 13 — Tyler
15. Chapitre 14 — Tyler
16. Chapitre 15 — Isabelle
17. Chapitre 16 — Isabelle
18. Chapitre 17 — Isabelle
19. Chapitre 18 — Isabelle
20. Chapitre 19 — Tyler
21. Chapitre 20 — Tyler
22. Chapitre 21 — Isabelle
23. Chapitre 22 — Isabelle
24. Chapitre 23 — Isabelle
25. Chapitre 24 — Isabelle
26. Chapitre 25 — Tyler
27. Chapitre 26 — Isabelle
28. Chapitre 27 — Isabelle
29. Chapitre 28 — Isabelle
30. Chapitre 29 — Isabelle
31. Chapitre 30 — Isabelle
32. Chapitre 31 — Isabelle

33. Chapitre 32 — Tyler

34. Chapitre 33 — Isabelle

35. Chapitre 34 — Isabelle

À PROPOS DE CHARLOTTE BYRD

Livres de Charlotte Byrd

Copyright : 2020, Charlotte Byrd, LLC

Tous droits réservés

Couverture : Charlotte Byrd

Ce livre ne peut-être reproduit d'aucune manière, que ce soit électroniquement ou manuellement, ce qui inclut le stockage d'information ou de récupération de données, sans la permission de l'auteur, sauf pour de brèves citations pour une critique du livre.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les nom, personnages, les endroits et les péripéties sont toutes issues de l'imagination de l'auteur ou ont été utilisées pour encadrer la fiction. Toute ressemblance avec une personne vivante ou morte, des évènements ou lieux sont tout à fait fortuits. L'auteur reconnaît les marques ainsi que leurs ayants droit des différents produits cités qui ont été mis dans cette œuvre de fiction sans en demander la permission. La publication/utilisation de marques est non autorisée, non associée, à un sponsoring de ces marques.

 Réalisé avec Vellum

LE PARFAIT INCONNU

Qui est-il ?

Que veut-il ?

Il s'approche un peu plus de moi et je me rends compte que **je le connais**.

Je ne l'ai pas vu depuis des années mais je n'ai jamais cessé de penser à lui.

Il est sombre, riche et puissant et il a un secret.

La colère m'assaille.

Pour qui se prend-il à venir ici ?

Mais quand j'ouvre la bouche pour lui hurler dessus, nos lèvres se rencontrent et je ne peux pas reculer...

ÉLOGES FAITS A CHARLOTTE BYRD

« Décadent, délicieux et dangereusement addictif ! » — Avis ★★★★★

« L'érotisme si magistralement tissé qu'aucun lecteur ne peut y résister ! Un INCONTOURNABLE ! » — Bobbi Koe, Avis ★★★★★

« Captivant ! » — Crystal Jones, Avis ★★★★★

« Excitant, intense, sensuel » Rock, Avis ★★★★★

« Sexy, mystérieux, palpitant... » Mrs K, Avis ★★★★★

« Charlotte Byrd est une auteure remarquable. J'ai lu beaucoup de ses livres, j'ai ri et pleuré. Elle a une écriture équilibrée avec des personnages brillants. Bravo ! » — Avis ★★★★★

« Rapide, sombre, addictif et percutant » — Avis ★★★★★

« Chaud, torride et une intrigue géniale. » — Christine Reese ★★★★★

« Oh la la... Charlotte a fait de moi une fan à vie » — JJ, Avis ★★★★★.

« La tension et l'alchimie sont au niveau d'alerte cinq. » — Sharon, Avis ★★★★★

« Chaud, sexy, le voyage fascinant d'Ellie et M Aiden Black. » — Robin Langelier ★★★★★

« Waouh. Tout simplement waouh. Charlotte Byrd me laisse sans voix et humble... Il m'a tenue en haleine. Une fois que vous l'ouvrez, vous ne

pourrez plus le poser. » — Avis ★★★★★

« Sexy, torride et captivant ! — Charmaine, Avis ★★★★★

“Intrigue, luxure et de superbes personnages... que demander de plus ?!” —
Dragonfly Lady.

“Un livre incroyable. Une lecture excitante, très divertissante, captivante et
intéressante. Je ne pouvais pas le poser.” — Kim F, Avis ★★★★★

“C’est tout simplement la meilleure histoire. Tout ce que j’aime et plus. Une
histoire tellement géniale que je la relirai encore et encore. À conserver !!” —
Wendy Ballard ★★★★★

“Il y a le nombre parfait de revirement de situations. Je me suis sentie
instantanément lié à l’héroïne et bien sûr à M Black. MIAM. Le roman est
excitant, insolent, torride. Il est tout.” — Khardine Gray, auteur de romance à
succès ★★★★★

INSCRIS-TOI À MA NEWSLETTER !

Tu veux être le premier à être informé de mes prochaines ventes, de mes nouvelles sorties et de cadeaux exclusifs ?

Abonne-toi à ma [Newsletter](#) et rejoins mon [Club de Lecteur](#) !



LIVRES DE CHARLOTTE BYRD

Tous les livres sont disponibles chez TOUS les grands distributeurs !

Si tu n'arrives pas à les trouver, s'il te plaît, envoie-moi un e-mail à l'adresse charlotte@charlotte-byrd.com

Duo Pas Intéressée

[Pas intéressée](#)

[Toujours Pas intéressée](#)

Série Le Parfait Inconnu

[Le Parfait Inconnu](#)

[Le Parfait Alibi](#)

[Le Parfait Mensonge](#)

[La Vie Parfaite](#)

Le Parfait Echappatoire

Le Couple Parfait

Série Tous Les Mensonges

[Tous les Mensonges](#)

[Tous Les Secrets](#)

[Tous Les Doutes](#)

Série Soirée interdite

[Soirée interdite](#)

[Règles interdites](#)

[Liens interdits](#)

[Contrat interdit](#)

[Limites interdites](#)

La trilogie de La maison de York

[La maison de York](#)

[La couronne de York](#)

Le trône de York

Série Secrets et mensonges

Secrets et mensonges

Secrets et révélations

Secrets et peur

Secrets et colère

Secrets et passion

Série Dis-moi d'Arrêter

Dis-moi d'Arrêter

Dis-moi de Partir

Dis-moi de Rester

Dis-moi de Fuir

Dis-moi de Lutter

Dis-moi de Mentir

À PROPOS DE CHARLOTTE BYRD

Charlotte Byrd est une auteure de best-sellers de romans contemporains. Elle vit en Californie du Sud avec son mari, son fils et un berger australien plein d'énergie. Elle adore les livres, le beau temps et les grandes eaux bleues.

Contactez-la ici : charlotte@charlotte-byrd.com

Trouvez ses autres livres ici : www.charlotte-byrd.com

Suivez-la ici : www.facebook.com/charlottebyrdbooks

Instagram : www.instagram.com/charlottebyrdbooks

Twitter : www.twitter.com/ByrdAuthor

Groupe Facebook : [Charlotte Byrd's Reader Club](#)

Tu veux être le premier à être informé de mes prochaines ventes, de mes nouvelles sorties et de cadeaux exclusifs ?

Abonne-toi à ma **Newsletter** et rejoins mon **Club de Lecteur** !



PROLOGUE — ISABELLE

QUAND ÇA M'ARRIVE...

J'ENTENDS les battements de mon cœur tandis que j'appuie mon visage contre la porte. Je ne peux pas m'enfuir. Je ne sais pas quand je pourrai reprendre le cours de ma vie.

Ces quatre murs sont tout ce que j'ai. Il me fait entrer dans ma chambre et verrouille la porte.

Je pousse un léger soupir de soulagement.

Au moins, il ne m'a pas suivie à l'intérieur.

Au moins, il ne m'a pas jeté sur le lit et...

C'est le pire cauchemar de toutes les femmes.

Non, , ce n'est pas arrivé.

Du moins, pour l'instant.

Tout ce qu'il a fait pour le moment, c'est me mettre un bandeau sur les yeux et m'avoir fait entrer dans ma chambre.

Mes mains sont moites et mon corps tremble. Je suis toute seule et pourtant je crains d'enlever le bandeau. Je reste assise, complètement immobilisée par ma propre peur.

Ma vie a été pleine de peurs même si rien d'extraordinaire ni même d'excitant ne m'est jamais arrivé. J'aime que les choses soient comme ça.

Je suis timide, calme, et toujours la tête plongée dans un livre. La plupart du temps, je prends mon café à emporter, mais parfois je m'aventure à l'intérieur et je m'assois derrière mon ordinateur portable dans une pièce bondée, seulement pour être à proximité des gens, sans ressentir de pression pour interagir avec qui que ce soit.

J'ai toujours été comme ça. Je n'ai jamais voulu ce que les gens attendent de la vie comme à la télévision.

Je n'ai jamais voulu une carrière ambitieuse ou accéder à un meilleur poste.

Je n'ai jamais voulu richesse et pouvoir. Bon, d'accord, peut-être que je veux un peu d'argent.

Je n'ai même jamais voulu être mère. Pas pour l'instant en tout cas.

Ma vie est très ordinaire et je pensais que ce serait toujours comme ça.

Jusqu'à aujourd'hui.

Je compte mes respirations. Elles sont rapides au début, un peu hors de contrôle, mais au fil des minutes, elles se calment. Ma respiration devient plus régulière et j'arrête de trembler.

Que vient-il de se passer ?

J'essaye de me repasser les événements de la journée, mais j'ai un blocage ; je ne me souviens de rien. Mon esprit refuse de me laisser aller plus loin que le moment où j'ai ouvert la porte et où je l'ai vu.

Peut-être que « vu » n'est pas le bon mot.

Qui ai-je vu exactement ? J'essaye de me souvenir de son visage, mais je ne me rappelle rien. Il l'avait couvert avec quelque chose.

Avec un masque ? Non, pas vraiment.

C'était autre chose.

Il portait une casquette de baseball enfoncée sur sa tête pour masquer ses yeux et un bandana couvrait son nez et sa bouche. Ses yeux étaient sombres et perçants.

Ces derniers auraient dû me paraître dangereux, mais non. Pas au début, en tout cas, et c'est pourquoi j'ai hésité.

Cela faisait très longtemps que personne n'avait frappé à ma porte. Pas de livreurs ou de témoins de Jehova comme ceux qui venaient tout le temps quand j'étais petite. Existente-ils toujours ?

Pourtant, j'aurais dû le savoir.

J'aurais dû regarder à travers le judas avant d'ouvrir. Il faut bien qu'il serve à quelque chose, non ?

Je m'en veux tellement d'avoir hésité. Les gens ne cachent pas leurs visages avec des bandanas sans raison.

Il est onze heures du matin, un samedi ensoleillé comme les autres.

Quel est le pire qu'il puisse arriver ?

CHAPITRE 1 — TYLER

LORSQUE JE LA VOIS...

JE NE DEVRAIS PAS ÊTRE LÀ. Je n'ai pas ma place ici, mais je ne peux aller nulle part ailleurs. C'est le seul moyen de m'en sortir et même comme ça, je ne suis pas certain d'y parvenir.

Je devais *la* revoir. Je ne l'ai pas vue depuis des années et si ma situation empire, je ne la reverrai probablement jamais.

Pour la protéger et me protéger également, je ne peux pas la laisser voir mon visage.

Elle hésite à m'ouvrir quand je frappe à sa porte.

Je me demande si elle le fera. Si elle ne le fait pas, tout mon plan tombe à l'eau.

J'attends, tout en regardant attentivement les alentours pour m'assurer qu'aucun de ses voisins n'est dans les parages.

C'est le pire moment pour me retrouver dans une impasse de banlieue. Des enfants pourraient sortir à tout moment pour faire du vélo. Une maman pressée pourrait charger son monospace pour un match de foot.

Je le sais parce que j'ai grandi ici. Pas exactement ici, mais pas très loin, avec une mère au foyer qui travaillait plus dur que la plupart des mères qui ont un emploi.

C'est elle qui faisait des biscuits. C'est elle qui invitait tout le monde pour les soirées pyjama. C'est elle qui avait construit la balançoire dans le jardin toute

seule pendant que mon père voyageait dans tout le pays. Il était absent deux semaines par mois.

Le garage à côté s'ouvre et une voiture en sort très lentement. Mon cœur bat la chamade. Je leur tourne le dos et baisse mon bandana au niveau de mon cou.

S'ils me voient, il se peut qu'ils ne se souviennent pas de mon visage, ou du moins qu'il soit flou. S'ils me surprennent avec ça sur le visage, ce sera plus facile de se souvenir m'avoir aperçu.

Je ne sais pas ce qu'ils ont vu ou pas, mais ils sortent de l'allée et disparaissent lentement au coin de la rue.

Finalement, elle ouvre la porte. Ses longs cheveux raides sont ébouriffés et relevés en un chignon lâche sur le dessus de sa tête. Sa peau est pâle, blanche et sèche par endroits, comme si elle n'avait pas pris le soleil depuis longtemps.

Mais ce sont ses yeux qui me mettent à genou. Des yeux perçants en forme d'amande, exactement comme dans mes souvenirs. Ils sont ornés de cils noirs épais avec une touche de eye-liner dans les coins. Ses iris noisette avaient un mystérieux mélange de vert et de brun avec de petites taches d'or. Elle écarte ses lèvres rose pâle un instant et je me souviens soudainement pourquoi je suis là.

Je ne veux pas le faire.

C'est la dernière chose dont j'ai envie, mais c'est ma seule issue. Je n'ai tué personne et je ne peux pas faire trente ans de prison pour un crime que je n'ai pas commis.

Non, je ne veux pas retourner en prison.

CHAPITRE 2 — ISABELLE

PENDANT QUE J'ATTENDS...

MON CŒUR BAT LA CHAMADE.

Arrête de te blâmer. Ce n'est pas ta faute. C'est la sienne. Tu n'as rien fait de mal. Pourquoi t'infliges-tu toujours ça ?

Je sais que j'ai raison, mais des pensées sur ce que j'aurais pu ou dû faire ne cessent d'affluer dans ma tête.

Ces choses-là ne devraient pas arriver. Je ne suis qu'une personne normale qui essaie de vivre sa vie. Ce n'est pas quelque chose qui se passe dans la vie de tous les jours, mais seulement dans les séries sur Netflix.

Je ne sais pas ce qu'il se passe. Je ne le mérite pas, mais il y a pire. Je ne peux pas le gérer.

Je n'y arrive pas dans la vie de tous les jours.

Je n'aime pas les fêtes ni les sorties. Je suis une introvertie et je ne veux rien changer. Je suis heureuse avec ma vie telle qu'elle est. J'ai mon emploi du temps, mes élèves. J'aide des enfants à apprendre à parler.

J'adore voir leurs progrès et les voir trouver les mots justes. J'ai étudié à l'université pour pouvoir le faire et c'est maintenant mon travail. Combien de personnes peuvent en dire autant ?

Je travaille dans un petit bureau avec trois autres orthophonistes et je gagne un salaire décent qui s'approche des 50 000 \$ par an. Ce n'est peut-être pas beaucoup pour certains, mais c'est plus que suffisant pour moi.

Je n'ai pas beaucoup de charges. Je vis bien en dessous de mes moyens et j'économise la majeure partie de mon salaire. J'ai presque fini de rembourser mes emprunts.

Et ensuite ? Eh bien, franchement, je ne sais pas ce que je vais faire de tout cet argent.

Peut-être que je pourrais partir en vacances, mais encore une fois, se serait plus facile d'*imaginer* partir en vacances que de réellement le faire.

Le fait est que j'ai peur de beaucoup de choses.

J'ai peur de l'avion.

J'ai peur de conduire sur de longues distances, surtout la nuit.

J'ai peur des hauteurs.

J'ai peur des grands espaces.

J'ai peur des endroits clos bondés.

J'ai peur de parler devant des groupes de personnes.

De l'extérieur, vous ne le verriez pas. Je peux assez bien cacher la plupart de mes craintes pour que personne ne voie la sueur dans le bas de mon dos chaque fois que je dois parler au téléphone avec ma banque ou un agent de ma mutuelle.

L'unique fois où mon petit-ami m'a fait la surprise de m'offrir un voyage à Hawaï, j'ai fait une crise de panique et je n'ai pas pu monter dans l'avion. De colère, il est parti seul et il y a rencontré sa future épouse.

Je ne suis pas fâchée pour cela. Plus maintenant, du moins. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, mais il était là et c'était pratique. Après notre rupture, je me suis promis de ne pas me mettre avec quelqu'un parce que c'était « pratique ».

Je suis parfaitement bien seule et faire de nouvelles rencontres ne m'intéresse pas vraiment.

Peut-être qu'il y a des gens qui sont comme ça. Ils vivent leur vie seuls.

Je frotte mes mains sur mes jambes et sens les poils non rasés depuis une semaine me piquer à travers mon legging sale.

– Depuis combien de temps je porte ce legging ? Je me demande.

Au moins cinq jours ou peut-être dix ?

Mon cœur bat toujours très fort, mais me concentrer sur des choses comme celles-ci m'aident à me calmer un peu. Du moins, c'est ce que j'ai appris lors de mes séances de thérapie en ligne. Je trouve cela trop stressant d'y aller en personne.

Je ris toute seule. India ne me croira jamais si je lui raconte ça. Enfin, bien sûr qu'elle me croira, elle est obligée, c'est ma psy.

De toutes les choses dont j'ai eu peur et qui m'inquiétaient, ouvrir la porte d'entrée à un inconnu et qu'il me pose un couteau sur la gorge n'en faisait pas partie.

Je prends une profonde inspiration et, d'un mouvement rapide, j'abaisse le bandeau. Il reste coincé sur l'arête de mon nez et je grogne de douleur. *Bien joué, pour l'approche rapide*, pensé-je.

Je tends la main et trouve le nœud serré derrière ma tête. Il me faut quelques minutes pour le délier.

Quand il tombe enfin sur mes genoux, j'ouvre les yeux et regarde mon reflet dans l'immense glace devant moi. Un miroir en pied, qui fait presque deux mètres de haut et peut-être un de large. Il m'a coûté 639 \$, mais son prix de base était bien au-dessus des 1 000 \$, une véritable folie pour moi. Je me le suis offert pour mon vingt-sixième anniversaire.

Je regarde le miroir avec sa bordure perlée et sa finition en feuille d'argent antique qui lui donne un aspect patiné et presque abîmé.

Lentement, je laisse mes yeux dériver vers le centre de la glace. La fille qui me regarde assise sur le bord du banc rembourré bleu au pied de son grand lit me paraît petite et insignifiante. Elle a les cheveux lisses, sans forme, les épaules affaissées qui lui feront sans aucun doute une bosse dans le dos plus tard, enfin si elle vit assez longtemps pour ça.

J'entends du remue-ménage de l'autre côté du mur, mais qui ne provient pas du salon. Probablement de la cuisine.

Il y a un inconnu chez moi. Ses mouvements sont bruyants et intenses.

Les murs de cette maison sont bien isolés. C'est une construction relativement récente avec de la moquette dans la plupart des pièces, sauf les salles de bains, la cuisine et la salle à manger.

Je me demande ce qu'il peut bien fabriquer pour faire autant de bruit.

Je me demande combien de temps je vais rester ici avant qu'il ne s'en prenne à moi.

CHAPITRE 3 — TYLER

LORSQUE JE LA FORCE À ENTRER...

DÈS QU'ELLE ouvre la porte, je ne sais plus si je peux toujours continuer. Elle fronce les sourcils, créant une petite ride entre eux. Elle a l'air confuse et ça me donne envie de renoncer.

Je ne suis pas le tueur brutal qu'ils ont décrit au tribunal. Je n'ai même jamais blessé un animal, encore moins un être humain. Chaque fois qu'un insecte s'aventurait dans la maison, je le couvrais d'un verre et je glissais une feuille de papier en dessous pour le sortir avec précaution. Rien de tout cela ne les a empêchés de me condamner.

– Il faut que je le fasse, me dis-je en en forçant le passage à l'intérieur.

Je lui couvre la bouche de ma main. Elle essaie de résister, mais j'appuie plus fort et elle se laisse faire. Au début, ça m'aide à me détendre, puis ça me met en colère.

Et si elle était réellement victime d'une agression ?

Et si j'étais un harceleur qui voulait réellement lui faire du mal ?

Elle doit se battre. Qu'elle se défende, mais elle ne fait rien.

Puis elle me surprend.

Quand j'essaie de fermer la porte, elle la saisit. Elle me pousse contre le mur.

Elle essaie de s'enfuir pour sortir de la maison, mais je lui attrape la main et la ramène à l'intérieur.

– Ne bouge pas, je grogne entre mes dents de peur qu’elle ne reconnaisse ma voix.

– Qu’est-ce que vous voulez ? Prenez ce que vous voulez, mais... laissez-moi tranquille, supplie-t-elle.

– Je ne veux rien, je grogne d’une voix presque inaudible.

Je veux lui faire peur pour qu’elle m’écoute et m’obéisse. Je veux m’assurer qu’elle n’essaie pas de se soustraire à moi et qu’elle tente de s’échapper.

Et si elle y arrivait ?

Je laisse mes pensées se dissiper.

Non, je ne lui ferai pas de mal.

Peu importe ce qu’elle ferait.

Pas même si elle appelait les flics.

Quand je desserre un peu ma prise, elle essaie de fuir à nouveau. Elle n’est peut-être pas aussi passive que je le pensais. Elle a une envie de se battre et j’aime ça.

– Ne laisse jamais personne te maltraiter, Isabelle, me dis-je silencieusement.

Malheureusement, je dois le faire. Je sors le couteau de ma poche. Pas un couteau à proprement parler, mais le manche aiguisé d’une brosse à dents. Quand on appuie quelque chose comme ça contre votre gorge, on ne sent pas la différence.

– Ne bougez pas, je grogne en lui enfonçant la lame dans la peau juste assez pour lui faire peur sans la couper pour autant.

Isabelle se fige sur place. Sa respiration s’intensifie, tout comme les battements de son cœur.

Je regarde le sang circuler dans l’artère de son cou qui force sa peau à se rapprocher de la lame, puis à s’en éloigner à chaque battement.

– Ne me faites pas de mal, murmure-t-elle.

– Je ne vous ferai pas de mal, si vous faites ce que je dis.

Elle acquiesce.

La porte du placard de l'entrée est ouverte et, dans le coin, je repère quelque chose de brillant.

Je prends l'écharpe en satin et dis :

– Je vais vous mettre ça sur les yeux. Ne résistez pas.

Elle hésite un instant, puis hoche la tête. Je vois ses lèvres trembler alors que je lui noue le tissu à l'arrière de sa tête.

Puis je la pousse vers la chambre du fond. Je passe devant une autre qui ressemble à une chambre d'amis, mais je l'emmène dans celle avec le grand lit. Elle trébuche un peu en avançant et s'agrippe aux murs pour se rattraper.

– Asseyez-vous, je lui ordonne.

Elle hésite à nouveau. Je lui tiens la main.

J'ai besoin de toute ma volonté pour ne pas entrelacer mes doigts avec les siens, mais elle frissonne en s'éloignant de moi. Elle essaie de s'écarter, mais reviens sur sa décision et presse sa main contre ma paume.

Elle ne le fait pas parce qu'elle le veut mais parce qu'elle a peur.

Elle pense que je suis un monstre.

Peut-être que je le suis.

C'est peut-être ce qu'ils ont fait de moi.

– Voilà, asseyez-vous sur ce banc et restes-y jusqu'à ce que je vous dise de bouger.

Je la regarde une dernière fois avant de sortir de la pièce. Je voudrais que ce moment dure tout en ne voulant pas qu'elle sache qui je suis vraiment.

Bien sûr, je veux qu'elle sache la vérité. Je sais qu'elle se souviendrait de moi. Du moins, je l'espère.

Mais j'ai besoin de la protéger. Moins elle en sait, mieux c'est.

Je traverse le grand salon, recouvert de moquette, avec un canapé du milieu du siècle à côté d'un fauteuil inclinable en tissu gris . Il y a des œuvres d'art du sud-ouest partout sur les murs, un choix étrange pour quelqu'un vivant en Pennsylvanie, et des livres partout.

Des étagères tapissent tous les murs, ce qui donne à ce grand espace une sensation beaucoup moins pompeuse

Je souris. Quand on était à l'école, elle avait toujours un livre sur elle au cas où une conversation deviendrait trop ennuyeuse. Je l'ai toujours admirée pour ça. Tous les collégiens ne sont pas capables de trancher comme ça.

J'aurais aimé en être capable, mais ce n'était pas le cas. J'étais trop occupé à essayer de m'intégrer. Quand j'y suis parvenu ? J'étais trop occupé à essayer de garder mon statut, à rester populaire, à rester à la mode.

Je fais les cent pas dans la cuisine, essayant de savoir ce que je devrais faire ensuite. J'étais tellement concentré sur le fait d'essayer d'échapper à cet enfer que je n'ai pas réellement pensé à la suite.

Personne ne sait que je suis ici et tant que c'est le cas, je suis en sécurité.

Je regarde le téléphone sur le comptoir.

Je doute qu'elle ait une ligne fixe, qui a un fixe de nos jours ? C'est son seul moyen de contacter l'extérieur.

– Bien, me dis-je.

Je n'avais pas prévu de lui prendre son téléphone et le trouver ici est un véritable coup de chance.

Je devrai être plus prudent à l'avenir. La chance ne dure qu'un temps.

J'ouvre tous les placards et les tiroirs. Je regarde dans le garde-manger. Je fouille dans les casseroles du placard sous le poêle.

Qu'est-ce que je cherche ?

Rien de particulier, je fais juste un inventaire général.

Je fais la même chose en parcourant le reste de la maison. Je dois savoir ce qu'il y a ici ou ce qu'il manque.

Je vérifie le garage en dernier. Une Prius bleu poudré, datant de quelques années, est garée là. Les murs sont tapissés d'équipements de jardinage, d'un grille-pain, d'un mini-réfrigérateur et de boîtes remplies de choses qu'elle n'a pas pu mettre à l'intérieur.

Comment en es-tu arrivée là, Isabelle ? Je me demande en silence. Quand nous étions petits, tu disais que tu ne vivrais jamais dans une maison comme celle-ci. Tu rêvais de déménager à New York, mais Chicago ou San Francisco t'allaient aussi. Alors, qu'est-ce que tu fais ici ?

CHAPITRE 4 — ISABELLE

LORSQU'IL M'APPORTE À MANGER...

LES HEURES PASSENT.

Après le bruit initial en provenance de la cuisine, le silence s'abat sur la maison.

Est-il toujours là ? Je m'assois sur le bord du banc un moment, mais quand ma vessie commence à me faire mal, je me dirige vers la salle de bain principale sur la pointe des pieds.

J'hésite à l'idée de tirer la chasse. D'un côté, il sait que je suis là, alors pourquoi ne pas le faire ? D'un autre côté, je ne devrais pas faire de bruit, il m'oubliera peut-être. Je décide finalement de ne pas y toucher et baisse simplement la lunette.

J'ouvre le robinet, je me lave les mains dans le lavabo. Je regarde mon visage dans le miroir. Je n'avais pas l'intention de sortir aujourd'hui donc je ne me suis pas maquillée et je me suis habillée d'un survêtement trop grand.

Mon placard est juste à côté et je me demande si je devrais me changer. Pas pour me faire jolie, mais pour porter quelque chose d'un peu plus pratique pour me battre. Mon cœur se serre alors que je prends conscience de cette réalité.

Vais-je devoir me battre ? Réellement ?

– Bien sûr, dis-je à voix haute en hochant la tête. Qu'est-ce que tu croyais ?

Je fais les cent pas dans la pièce, essayant de trouver un plan. J'étais certaine qu'il allait revenir me demander quelque chose.

Le fait qu'il ne soit pas là me perturbe complètement.

Que peut-il vouloir ?

S'il n'est pas là pour m'agresser, alors pourquoi est-il venu ?

Mon estomac se met à gronder et je réalise que je n'ai rien mangé de la journée.

Heureusement, il y a un verre sur ma table de chevet. Je l'emmène au lavabo de la salle de bain et le remplis. J'en bois un entier et une fois que j'ai fini, je le remplis à nouveau. Je bois deux verres d'eau pleins avant de ne plus me sentir assoiffée.

Je fais de nouveau le tour de ma chambre. J'aurais aimé ne pas avoir laissé mon téléphone de l'autre côté et avoir autre chose à regarder que mes chaînes de streaming. Cela fait un moment que je n'ai plus de chaînes payantes et ça ne m'avait pas manqué jusqu'à maintenant. Je me demande si j'aurais plus d'information sur cet intrus avec les informations locales.

Non, bien sûr que non.

Ce n'est pas quelqu'un de célèbre.

C'est seulement un gars qui s'est barricadé chez moi. Il n'y a aucun moyen que les journalistes ou la télévision sachent de qui il s'agit, à moins que je ne leur dise et je ne peux pas appeler les flics sans mon téléphone.

Une ligne fixe serait très utile en ce moment.

- Hé, tu es là ? demande l'intrus en frappant légèrement à la porte.

Il trafique sa voix à nouveau, il parle avec une fausse voix grave, qui la rend indiscernable. Il ne veut pas que je sache à quoi elle ressemble, mais pourquoi ?

Pour que j'ai plus de mal à l'identifier. Sinon, il pourrait me faire du mal.

Mon sang se glace dans mes veines.

- Vous êtes là ? demande-t-il.

– Oui. répondis-je en hochant la tête tout en réalisant soudain qu’il ne peut pas me voir.

– Je vous laisse quelque chose à manger près de la porte. Donnez-moi une minute avant d’ouvrir.

Je lui en laisse dix, en regardant l’horloge dans le coin inférieur droit de mon écran de télévision. Puis je me dirige doucement vers la porte, les poings serrés et tout mon corps tendu par la peur.

Je tourne la poignée lentement et j’ouvre la porte encore plus lentement. Je regarde à travers la fente puis vers le sol, repérant l’assiette. C’est un bol de soupe avec une cuillère déjà dedans.

Je la mange à mon bureau, en prenant des cuillerées lentes et je réfléchis en gardant la soupe épicée en bouche. *C’est délicieux. Est-ce une brique ? Est-ce que j’avais de la soupe dans mon garde-manger ?*

– Je vous aurais apporté une serviette, de l’eau et d’autres choses à manger, mais je n’ai pas trouvé de plateau pour tout mettre.

La voix de l’autre côté de la porte me surprend, ainsi que sa gentillesse.

– D’accord, dis-je, puis je me rends compte que c’est impoli. Ça va. Vraiment.

J’essaie de le rassurer

– Vous voulez autre chose ? Vous avez des chips, des cookies et quelques barres énergétiques.

– Non, ça va, j’insiste.

– D’accord, répond-il.

Je l’entends commencer à s’éloigner alors je me racle la gorge et rassemble mon courage.

– Au fait, je me demandais... je commence en faisant remonter ma voix sous la forme d’une question plutôt que de sembler exiger une réponse.

– Oui ?

– Pourquoi... pourquoi êtes-vous ici ?

Il ne répond pas tout de suite.

J'attends.

Longtemps.

– Êtes-vous là ? je demande pensant qu'il était peut-être parti.

– Je ne peux pas vous le dire, répond-il.

Sa voix est soudainement différente. Il a oublié de prendre sa voix grave et... j'ai l'impression de la reconnaître.

– D'accord, je comprends, j'avance aussi nonchalamment que possible.

Je ne veux pas qu'il soupçonne quoi que ce soit.

– Puis-je vous demander autre chose ?

– Bien sûr.

– Combien de temps... comptez-vous... rester ici ?

Mes mots sortent hachurés, avec de longues pauses.

– Je ne suis pas sûr, répond-il, toujours dans son registre bas.

A-t-il compris qu'il avait commis une erreur ?

Je ne connais pas la réponse à ces questions ni à toutes celles qui fusent dans mon esprit. Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas me résoudre à lui en poser d'autres.

– Reposez-vous, ordonne-t-il avant de s'éloigner.

CHAPITRE 5 — TYLER

LORSQUE JE FAIS UNE ERREUR...

J'AI FAIT UNE ERREUR.

Je me rends compte que c'était une erreur seulement en m'éloignant de la porte et alors que je fixe l'assiette sur le sol.

J'ai oublié de changer de voix.

C'était juste une phrase, une petite phrase courte, mais elle aurait pu me reconnaître.

C'est peut-être le cas, mais elle a fait semblant.

Je ne sais pas quoi faire. Je dois rester ici.

Je suis blessé et il me faut au moins un jour et une nuit pour récupérer. Je n'avais pas prévu de rester aussi longtemps, mais cela change tout.

Et si ma voix lui a paru familière... et si elle m'a vraiment reconnu... Et alors ?

Elle va téléphoner à la police et pour leur dire quoi ?

Bien sûr, elle les aurait appelés de toute façon, mais maintenant elle peut leur dire qui je suis... si elle sait.

Je m'assois sur l'une de ses élégantes chaises de table à manger grise aux pieds dorés. Si je pouvais marcher correctement et sans douleur, je ferais les cent pas maintenant. C'était tout ce que je pouvais faire pour cacher ma

blessure quand je suis arrivé à sa porte.

Tout cela semblait être un meilleur plan à l'époque quand j'étais couché sur le dos dans ma petite cellule. J'ai découvert qu'Isabelle vivait ici il y a quelque temps et j'espérais qu'elle n'avait pas déménagé.

J'ai considéré l'idée de vérifier sur les réseaux sociaux pendant le bref accès à Internet que j'avais chaque semaine, mais je ne voulais pas que la piste conduise les autorités ici. Non, je devais tenter ma chance et c'est exactement ce que j'ai fait.

J'utilise la louche pour me verser un bol de soupe que j'ai préparée à partir de reste de légumes que j'ai trouvés dans son réfrigérateur. Il y avait quelques conserves dans le garde-manger, mais j'en avais marre des aliments transformés. Je voulais cuisiner quelque chose moi-même.

Seul dans une cuisine dans le calme et la solitude, je me suis senti libre

Voilà à quoi ressemble la vie ici.

Voilà à quoi aurait ressemblé ma vie si je n'avais pas été accusé d'un crime que je n'ai pas commis.

La colère commence à monter en moi, mais je la repousse.

Non, je ne peux pas me concentrer là-dessus maintenant. J'ai besoin de solutions et si je n'en trouve pas, j'ai au moins besoin de paix.

Je prends une cuillerée de soupe épaisse de courge épicée que je garde en bouche quelques instants.

Assaisonné de poivre noir et de paprika, ça n'a rien à voir avec la purge transformée et hyper salée qu'ils nous servent au pénitencier.

Je me suis demandé si m'échapper était une bonne idée ou pas ; j'ai douté. J'ai de grandes chances de me faire attraper et d'écoper d'années supplémentaires.

Maintenant, assis dans sa cuisine, en mangeant de la soupe maison que j'ai préparée moi-même, j'ai l'impression que ça en valait la peine.

Après avoir placé le bol dans l'évier et l'avoir lavé, je m'assois sur la chaise et examine ma jambe. Quand je suis arrivé, je l'ai enveloppée avec un torchon pour arrêter le saignement.

Cela a fonctionné, mais j'ai besoin d'une solution plus permanente.

C'est une plaie par balle après tout. Deux en fait, mais des petites. Une balle a frôlé mon mollet et une autre ma cuisse.

Je retrouse la jambe de mon pantalon pour vérifier les dégâts.

J'ai découpé mon pantalon avec une paire de ciseaux de cuisine. Lorsque je retire le torchon, une sensation de brûlure commence à remonter le long de ma jambe. La douleur est la même que quand je me suis fait toucher. La blessure est petite, la balle est sortie depuis longtemps, mais les dégâts persistent.

Ce qui est étrange, c'est que je n'ai pas du tout senti l'impact et j'ai remarqué que je saignais seulement quand j'ai été à quatre kilomètres de la prison.

Certains affirment que cela se produit avec une poussée d'adrénaline. J'avais tellement d'autres trucs en tête que cela a atténué la douleur, mais après être arrivé ici et m'être détendu, elle est revenue en courant.

Je nettoie la plaie en posant ma jambe sur le rebord de l'évier de la cuisine. La douleur est insupportable, mais je serre les dents.

Heureusement, le saignement s'est arrêté, mais il faudrait quand même que je désinfecte.

Je fouille dans la salle de bain secondaire, les placards et partout où pourrait se trouver une trousse de premiers soins, mais je ne vois rien.

Je retourne vers sa chambre et frappe à nouveau à la porte. La télé est allumée et elle l'interrompt quand elle m'entend.

– Je suis désolé de vous déranger, mademoiselle, mais est-ce que vous avez une trousse de premiers soins quelque part ?

Je fais attention à modifier à nouveau ma voix, mais n'est ce pas trop tard ?

– Euh... je ne sais pas, laissez-moi vérifier, répond-elle.

Elle revient quelques minutes plus tard pour me donner le résultat de ses recherches.

– J’ai des pansements, de l’alcool et de la bande. De quoi avez-vous besoin ?

– Je vais tout prendre. Posez-les devant la porte.

Peut-être qu’un homme plus avisé que moi n’aurait pas laissé entendre qu’il était blessé.

Ce n’est pas bon d’admettre une faiblesse, mais je n’ai jamais dit que j’étais sage. Seulement un peu rusé.

Je souris en me rappelant mon évasion d’un complexe pénitentiaire de haute sécurité.

Une évasion de prison fait rêver tout détenu comme moi. On reste assis dans nos cellules et on passe nos journées à chercher les faiblesses de la prison.

On surveille les gardes.

On mémorise leurs changements de postes. On réfléchit à ceux qui seront les plus faciles à tromper, à corrompre, à acheter.

Quelques-uns d’entre nous réfléchissent à des moyens ingénieux de s’évader sans force brute. On veut leur faire du mal, bien sûr, pour tout ce qu’ils nous ont fait, mais on sait aussi que pour s’échapper, et je veux dire *vraiment* s’échapper comme dans *Les Évadés*, il faut que personne ne se rende compte que vous avez disparu. Sinon, il y aura des émissions spéciales aux infos, des hélicoptères et des barrages policiers sur toutes les routes. C’est ce genre de plan auxquels je songeais.

Les fournitures qu’Isabelle me propose sont utiles. Elles vont m’aider à éviter l’infection pour l’instant, mais ce serait bien d’avoir quelque chose de plus solide pour bander ma jambe. Je fouille les armoires de la chambre d’amis et vérifie même le garage en espérant trouver quelque chose qui fonctionnerait. Je tombe finalement sur quelques torchons solides dans l’un des placards du garage. Soulagé d’avoir enfin trouvé quelque chose qui fera l’affaire, je reviens dans la maison quand j’entends un gros bruit sec.

CHAPITRE 6 — ISABELLE

LORSQUE JE TENTE MA CHANCE...

LES FENÊTRES de ma chambre sont au rez-de-chaussée. Elles s'ouvrent de l'intérieur, mais il y a une moustiquaire extérieure pour empêcher les insectes d'entrer.

Je les regarde depuis que j'ai allumé la télévision, essayant de trouver la meilleure façon d'en ouvrir une, de me glisser dehors et de m'enfuir.

J'examine celle de droite quand je l'entends frapper à la porte. Il me demande une trousse de premiers soins.

Mon cœur s'arrête. Mes mains se glacent et je retiens ma respiration.

Il aurait pu me surprendre, mais à faire quoi exactement ?

S'il était entré, il m'aurait seulement vue debout ici.

Tout en récupérant les fournitures médicales sous le lavabo de ma salle de bain, je prie pour que, quelle que soit la partie de son corps qui lui fait mal, elle n'aille pas mieux. Ou que ça s'aggrave.

Quand j'entends qu'il est de retour dans la cuisine, je me retourne pour refaire face aux fenêtres. Les stores sont fermés. Quand je tire sur la chaîne, le soleil entre.

L'étape suivante consiste à tirer légèrement sur la corde pour les écarter. Il y a deux fenêtres dans ma chambre, et l'un des stores est beaucoup plus bruyant que l'autre. Il y a quelque chose dans le mécanisme qui se bloque. Le seul problème, je ne me rappelle pas lequel des deux. En général, je ne les

ouvre pas complètement, je les écarte juste assez pour que la chambre soit ensoleillée. Je tire légèrement sur la corde de la fenêtre à côté du lit ; le store ne bouge pas. Je vais à l'autre et j'essaye de tirer sur la corde. Celui-ci s'ouvre rapidement, presque sans bruit.

– Merde, dis-je.

C'est la fenêtre qui est juste en face de la porte et qui a un gros buisson devant. Donc, même si je réussis à enlever la moustiquaire sans faire de bruit, je devrais quand même escalader le buisson d'un mètre cinquante sans qu'il s'en aperçoive.

J'examine la moustiquaire. Elle est intégrée à la fenêtre, ce qui la rend très difficile à retirer sans démonter le reste du cadre.

J'essaye de trouver une autre solution. Je fais craquer mes jointures et tape du pied.

– Pour chaque problème, il y a une solution, me dis-je. Réfléchis !

C'est là qu'une idée me vient.

Je pourrais la couper. Sur la pointe des pieds, je retourne dans la salle de bain et récupère une paire de ciseaux que j'utilise pour me couper les cheveux. Aller chez le coiffeur et bavarder avec des inconnus est devenu un stress insupportable, alors j'ai arrêté d'y aller il y a des mois.

Je me dirige vers la fenêtre, jetant un coup d'œil à la porte une seule fois. Tout ce que j'ai à faire est de l'ouvrir, de couper la moustiquaire, sortir, me lancer au sommet du buisson, passer par-dessus et de courir. ... aussi vite que possible.

Je regarde mes pieds. Le vernis à ongles sur mes ongles s'écaille, mais surtout, je ne porte pas de chaussures.

Non, ça n'ira pas. Je n'irai pas bien loin ainsi.

Je retourne dans mon placard et mets une paire de chaussettes et des baskets. De retour à la fenêtre, tenant les ciseaux dans ma main droite prêts à couper, je prends une profonde inspiration.

Ça y est.

Tout cela peut très mal tourner, mais c'est aussi ma seule issue.

Je reprends une grande inspiration et j'appuie fermement mes doigts contre le bas du rebord.

Je retiens ma respiration en faisant glisser la fenêtre vers le haut. Sans regarder la porte derrière moi, j'écoute pour entendre des bruits de pas ou n'importe quel autre son. Quand je suis presque certaine que la voie est libre, je sors les ciseaux et je commence à découper.

Mes mouvements sont rapides.

Je commence sur un des côtés en bas à droite de la moustiquaire et je remonte jusqu'en haut.

Quand j'y arrive, je tourne à gauche, faisant un angle droit à travers le grillage. Je poursuis jusqu'à arriver de l'autre côté. Au lieu de déchirer le reste, je continue à la découper jusqu'en bas. Elle s'ouvre dans la brise.

Désormais, il n'y a plus de retour en arrière. La moustiquaire a été trafiquée. Il y a des preuves de ma tentative de fuite. Je place les ciseaux à l'arrière de mon legging, poignées vers le haut, comme un franc-tireur dans les vieux westerns.

Sans hésiter, je pose le pied sur le rebord de la fenêtre et saute vers le sommet du buisson, le plus loin possible.

Le bout des branches est pointé et aiguisé, mais pas dur. Le jardinier est passé il y a quelques jours et l'avait taillé avec la débroussailleuse.

Ce n'est pas assez solide pour me soutenir et je m'enfonce au milieu.

Quand j'essaye de le traverser à la place, quelqu'un me saisit par les épaules et me tire en arrière.

CHAPITRE 7 — ISABELLE

LORSQU'IL M'ATTRAPE...

J'ESSAIE de m'accrocher au buisson et de tenir, mais il est trop fort. Il enroule ses bras et son corps autour du mien. Les branches basculent vers l'arrière et me coupent le visage alors j'essaie désespérément de m'accrocher à elles.

Quand nous sommes à nouveau à l'intérieur, il m'écrase la tête contre la moquette et pose une main sur ma nuque.

– Pourquoi as-tu fait ça ? Siffle-t-il. Pourquoi ?

Il ne module pas sa voix.

Elle me dit quelque chose. Mon corps tout entier tremble en attendant ce qui va se passer.

– Pourquoi as-tu fait ça ? Demande-t-il à nouveau.

Je refuse de bouger.

Je garde les yeux fermés.

Il ne veut pas que je sache qui il est et cela me convient parfaitement. Je n'ai pas besoin de cette information. Mon ignorance me permet de rester plus en sécurité.

– Sais-tu qui je suis ? m'interroge-t-il.

Je secoue la tête non.

– Ne fais pas semblant, insiste-t-il. Est-ce que tu sais qui je suis ?

– Non, je ne sais pas, je plaide. Je vous le jure, je ne sais pas qui vous êtes.

Essaie-t-il vraiment de me protéger ?

Il a mis un bandeau sur mes yeux et m'a enfermé dans ma chambre parce qu'il ne voulait pas que je sache la vérité. Allait-il me laisser partir ? Est-ce que j'ai tout fait foirer ?

La colère commence à bouillir dans mes tripes.

Il n'allait jamais te laisser partir, Isabelle. Arrête de penser que tout est toujours ta faute.

Cela n'a rien à voir avec toi. C'est lui.

C'est lui qui est venu chez toi.

C'est lui qui est responsable de toute cette merde.

C'est lui qui te prend en otage.

Rien de ce qu'il a fait n'est ta faute.

Tu essaies de t'échapper ? N'importe qui aurait fait la même chose. Cela aurait été stupide de ne pas au moins essayer.

– Je ne te crois pas, avance-t-il doucement. Tu as entendu ma voix et tu as essayé de t'échapper.

Mon cou me fait très mal alors je tourne la tête de l'autre côté. J'insiste sur le fait que je n'ai aucune idée de qui il est.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? je demande finalement quand j'ai l'impression qu'il ne me croit pas. Pourquoi faites-vous tout cela ? Quel est le but, merde ?

Je sens son corps se détendre sur le mien.

Je sens aussi la froideur des lames du ciseau. Il ne sait pas qu'il est là. J'ai encore une chance.

Dès que sa prise se desserre sur mes mains, je tends la main en arrière, j'attrape les ciseaux et frappe vers son ventre.

Surpris, il essaie de les attraper, mais je le coupe à nouveau.

- Isabelle, arrête ! crie-t-il quand je me lance à nouveau vers lui.

Instantanément, je le reconnais, ce garçon qui était autrefois l'ami le plus proche que j'aie jamais eu.

– TYLER ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il met sa main sur son ventre. Le sang coule déjà à travers sa chemise et je vois la quantité qu'il a perdu quand il retire sa main un instant.

Soudain, son visage devient blême. Il fait un pas en arrière et s'effondre sur le sol.

J'ignore ce que je devrais faire.

Frénétiquement, je berce sa tête sur mes genoux en l'appelant encore et encore.

– Tyler, Tyler, Tyler ! Ça va. Ça va aller.

Je le répète encore et encore, mais je ne sais pas si c'est la vérité. En fait, je crains que ce soit exactement l'inverse.

Qu'est-ce que je devrais faire ? Mon cœur bat à toute vitesse dans ma poitrine. Je regarde son visage pâle qui commence à prendre des teintes verdâtres et je me fige.

Je veux appeler une ambulance, mais je vais devoir expliquer ce qui s'est passé. Je ne sais pas pourquoi il est ici, ni pourquoi il m'a retenue en otage, mais je sais qu'il n'aurait pas fait cela s'il n'était pas totalement désespéré.

Je le connais.

J'ai grandi avec lui.

C'était mon meilleur ami au collège ; mon seul ami.

Je dépose délicatement sa tête sur la moquette et je cours vers la salle de bain. Sous l'évier, je cherche quelque chose, mais quoi ?

Il s'est évanoui.

Je ne sais pas comment lui faire reprendre connaissance.

N'ayant pas d'autre idée, je remplis un verre d'eau et je le ramène vers lui. J'y plonge les doigts et lui tapote doucement le visage, mais rien ne se passe.

Je le gifle. Puis je le gifle plus fort. Ma main émet un fort claquement lorsqu'elle entre en contact avec sa peau. Mais il ne se réveille pas.

– Tyler, s'il te plaît ! Réveille-toi ! criais-je encore et encore.

Le sang coule de ses blessures. Je soulève sa chemise et appuie fermement la main dessus. Après avoir enlevé mon sweat à capuche, je l'attache fermement autour de son corps. Quand je pousse plus fort pour arrêter le saignement, Tyler ouvre soudain les yeux et me regarde.

– Tyler ! Tyler ! criè-je à nouveau.

– Salut..., murmure-t-il. Que s'est-il passé ?

– Tu as perdu connaissance, dis-je. Tu as perdu beaucoup de sang.

Il se redresse un peu, se soulevant sur ses coudes.

– Non, c'est pas ça.

– Fais attention, intervins-je en rajustant le garrot contre son ventre.

– Tu ne m'as pas coupé si profondément. J'ai juste une pression artérielle basse et parfois ça prend le dessus...

Sa voix s'éteint.

– J'ai dû m'évanouir.

CHAPITRE 8 — TYLER

LORSQU'ELLE M'ATTRAPE...

JE NE SAIS PAS ce que je fais ici. Je la regarde dans les yeux et je me demande comment les choses ont-elles pu si mal tourner. Ce n'est pas que je ne suis pas content de la voir ; bien sûr que je le suis.

C'est plus compliqué que ça. C'est juste que toute ma vie est devenue un peu floue, presque comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre.

Ses cheveux lui tombent sur le visage pendant qu'elle soigne mes blessures, mais elle regarde à travers au lieu de les repousser.

Je suis tenté de tendre la main pour le faire, mais ce n'est pas à moi de le faire. Ça n'a jamais été le cas et ça ne le sera probablement jamais.

J'ai connu Isabelle dans une autre vie, quand j'étais un gamin qui pensait que le monde m'appartenait.

Ce que je ne savais pas, c'était que le monde me mangerait, me recracherait et raconterait des mensonges sur moi à tous ceux qui prêteraient l'oreille.

– Non, pas maintenant. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Ne fais pas le nostalgique.

Je regarde ses profonds yeux noisette. Elle est complètement concentrée sur l'examen des coupures sur mon ventre. C'est elle qui tenait le couteau et je l'aurais probablement prise beaucoup plus au sérieux si j'avais su qu'elle savait s'en servir.

Après avoir nettoyé les plaies et trouvé et appliqué un antibiotique, elle coupe soigneusement un pansement de la bonne taille et le place sur les plaies.

Pressant sa main contre le pansement, elle me regarde comme si elle s'attendait à une réaction, mais la douleur n'est rien en comparaison de ce que j'ai déjà ressenti.

J'ai grandi dans une maison violente et après avoir été jeté dans une prison de haute sécurité, je me suis habitué à la douleur physique.

Au bout d'un moment, vos muscles s'en souviennent. Une grande partie de la douleur est en fait mental. Vous vous coupez le doigt et le flux inattendu de sang vous choque. Cela vous rappelle que vous êtes en vie et que si vous l'êtes, vous pouvez mourir.

Mais si vous avez l'habitude de subir ces coupures, il n'y a plus le choc qui va avec.

C'est juste quelque chose qui arrive. Il se passe la même chose avec d'autres types de violences également.

À force d'en endurer, vos sens s'émeussent... pour le meilleur ou pour le pire.

Sans dire un mot, Isabelle passe à ma jambe. Je suis allongé sur son canapé, appuyé sur un coude pour me soutenir.

– Ma jambe va bien. Je l'ai vérifiée tout à l'heure.

– Je pense que je peux faire un peu mieux que ça, insiste-t-elle.

Je suis tenté de la contredire, mais à quoi bon ?

Si elle peut la nettoyer à nouveau et faire mieux, pourquoi pas ?

- Est-ce que ça fait mal ? demande-t-elle.

Je secoue la tête, non.

C'est un mensonge, mais qu'est-ce qu'un petit mensonge entre amis ?

Elle se penche sur moi, regardant ma jambe attentivement pendant un moment.

Le sang a séché, mais ce n'est toujours pas joli à voir. Ça semble plus profond qu'auparavant. Quand je l'ai nettoyé, j'ai fait de mon mieux, mais j'étais pressé sans beaucoup d'énergie ni de conscience professionnelle.

Isabelle n'est pas dans le même état d'esprit. Elle prend son temps. Elle est méthodique.

Elle verse un peu d'alcool sur une serviette en papier et l'enfonce dans la plaie. Elle est méticuleuse et s'assure qu'elle passe sur tous les coins. Un peu trop méticuleuse, si vous voulez mon avis.

- Est-ce que ça fait mal ? demande-t-elle en réaction à mon visage plissé.

- Non, ça va, je mens.

Elle me fait un faible sourire. Je sais qu'elle ne me croit pas.

- Tu sais que tu n'as pas à faire semblant avec moi, réplique-t-elle. On se connaît depuis longtemps.

Elle s'arrête un peu comme si elle réfléchissait à quoi dire après cela.

Elle me connaît, bien sûr. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois en sixième, à ce moment unique de notre vie où nous n'avions pas tout à fait appris à vivre avec les mensonges que le monde nous jette à la figure.

J'ai une théorie sur l'enfance. Lorsqu'on est enfant, on n'a pas à prétendre être quelqu'un d'autre. La seule chose qui compte, c'est ce qui nous intéresse. Mais en grandissant, on commence à remarquer qu'il existe des différences entre les gens. Certains ont de plus belles maisons, de meilleures familles ou plus d'amour. C'est là que vous commencez à vous inventer un personnage. Tout le monde le fait. Même ceux qui ont eu de la chance.

Isabelle et moi nous nous sommes rencontrés à ce moment spécial de notre vie où aucun de nous n'avait commencé à prétendre être quelqu'un que nous n'étions pas. Vous pouvez appeler cela de l'innocence ou simplement de l'honnêteté.

En tout cas, elle sait qui je suis aujourd'hui car elle savait qui j'étais.

- Je ne suis plus la même personne qu'autrefois, dis-je en grimaçant à nouveau quand elle verse plus d'alcool dans ma plaie.

Je ne sais pas si elle me croit.

– Il y a encore quelque chose là, annonce-t-elle en prenant son téléphone sur le comptoir pour en allumer la lampe de poche.

Mon rythme cardiaque s'accélère.

Le téléphone est sa sortie de secours.

Le téléphone lui permet de contacter les autorités et de leur dire exactement où je suis.

Je regarde la lumière aveuglante et j'attends qu'elle compose les trois petits chiffres¹, mais elle ne le fait pas.

- Tu m'as entendue ? demande-t-elle en déplaçant sa main et projetant la lumière directement dans mes yeux.

Je recule, cligne des yeux et ne vois plus que des taches.

– Ouais, ça doit être une balle ou des bouts de balle.

– Je dois la retirer.

Je secoue la tête non.

– Ça a déjà commencé à guérir. Je ne veux pas prolonger la cicatrisation.

– Ça ne guérira pas correctement avec cette chose encore dedans.

– Mais si, j'insiste.

– La plupart du temps, ce n'est pas le cas. Ça va s'infecter et c'est ta jambe. Tu en as besoin, non ?

Je bouge ma mâchoire d'un côté et de l'autre en essayant de me détendre.

Elle a raison. Le problème c'est que je ne l'avais pas repérée avant. Si je l'avais vu, je l'aurais retiré.

– Laisse-moi prendre une pince à épiler, propose-t-elle. J'ai aussi une aiguille dans un kit de couture. Je pense que je peux la dégager sans causer trop de dégâts.

Je lui fais un signe de tête, mais cela ne semble pas nécessaire. Elle a déjà sauté du canapé et s'est dirigée vers la salle de bain de sa chambre.

Je jette un coup d'œil sur le canapé. Elle a emporté son téléphone avec elle.

Ma gorge se serre.

Je me force à respirer, aussi difficile cela soit-il.

Qu'est-ce que je fais si elle appelle les flics ?

Elle revient avant que je puisse décider quoi faire dans un sens ou dans l'autre.

– D'accord, laisse-moi essayer avec la pince à épiler puis l'aiguille.

Elle les pose toutes les deux sur l'accoudoir du canapé et s'agenouille près de ma jambe se positionnant pour la surplomber.

Son téléphone sort de la fine poche de son pantalon de yoga. Sur le dos, il est jaune avec de petites fleurs vertes dessus.

L'appareil-photo dépasse un peu, mais elle n'a pas passé l'appel. Pas encore, du moins.

Les opérateurs du 911 sont tenus de vous garder en ligne au cas où quelque chose arriverait.

Puis quelque chose me vient à l'esprit.

Et si elle était en ligne ? Et si elle faisait seulement semblant ?

– Je n'ai appelé personne, dit Isabelle sans lever la tête.

– Je n'étais pas...

– Bien sûr, réplique-t-elle. Je te vois regarder le téléphone. Je n'ai pas appelé la police, mais cela ne veut pas dire que je ne le ferai pas.

– Est-ce une menace ? je demande.

– Prends-le comme tu veux. C'est juste quelque chose qui va arriver à moins que...

– À moins que quoi ?

Elle lève la main et retire délicatement la pince à épiler de ma chair qui saigne.

Elle tourne ses yeux dans ma direction pour croiser mon regard. En rétrécissant leur forme d'amande, elle fronce les sourcils et me regarde.

– À moins que tu me dises la vérité. Je veux savoir pourquoi tu es ici. Je veux savoir ce que tu as fait. Je veux tout savoir.

Nous ne parlons pas le reste du temps où elle s'occupe de ma blessure. Elle a besoin de solitude pour se concentrer et j'ai besoin de calme pour réfléchir à ce que je vais lui dire.

Compte tenu de tout ce qui s'est passé, il est peut-être surprenant que je n'aie pas pensé à ce que je ferais maintenant.

Je veux dire, je savais que j'allais venir et me cacher chez elle, mais je ne m'attendais pas à la faire participer.

J'ai pensé que d'une manière ou d'une autre, tout fonctionnerait sans qu'elle sache la vérité.

Et maintenant ?

Après avoir ramassé tous les fragments de balle, elle verse un peu plus d'alcool et applique une pression pendant que je serre les dents.

– Maintenant, ça va guérir correctement, dit Isabelle avec une confiance totale.

Elle applique le bandage, en serrant fort, mais pas au point de me couper la circulation. Elle l'enroule plusieurs fois autour de ma jambe et l'ajuste pour s'assurer qu'il est bien en place.

– Voilà, annonce-t-elle. Cela devrait être bon pendant un moment, mais ne le mouille pas. Je vais devoir le changer demain.

Nos yeux se rencontrent à nouveau et elle déplace son poids d'un genou à l'autre.

– Enfin, si tu es ici demain, ajoute-t-elle.

Je lui fais un léger signe de tête. Je ne sais pas plus qu'elle où je serai demain.

– D'accord, dit-elle en se levant et en s'asseyant à côté de moi sur le canapé. Maintenant, c'est ton tour. Pourquoi es-tu ici ?

1 Le numéro d'urgence aux États-Unis est le 911 (NdT)

CHAPITRE 9 — TYLER

LORSQUE JE LUI DIS LA VÉRITÉ...

- POURQUOI ES-TU ICI ? demande Isabelle en s'éclaircissant la gorge.

– Je ne sais pas comment répondre à cela, j'avance au bout d'un moment. Que veux-tu que je dise ?

– Je veux que tu me dises la vérité. Je n'ai pas entendu parler de toi depuis des années. Chaque fois que j'essaie de t'appeler ou de t'envoyer un e-mail, mes messages restent sans réponse. Puis soudain, un samedi après-midi, tu débarques chez moi, tu me mets un couteau sous la gorge, et tu essaies de me prendre en otage ? Pourquoi ?

Je regarde mes mains. Elles sont devenues plus grosses depuis que je suis au trou. En prison, je veux dire. J'avais les mains de quelqu'un qui travaillait dans un bureau. Et maintenant, on dirait qu'elles appartiennent à un homme capable de presque tout.

– Je ne voulais pas que tu saches qui j'étais, je lui avoue enfin. Je ne voulais pas te blesser. Je ne voulais pas t'impliquer, alors j'ai pensé que ce serait le meilleur moyen.

Elle incline la tête et me regarde comme si je venais de perdre la boule.

- De quoi tu parles ?

– Je pensais que je pouvais entrer par effraction, passer la nuit ici, soigner mes plaies et repartir. Je n'avais aucune idée que j'allais me blesser, cela ne faisait pas vraiment partie du plan comme tu peux l'imaginer. Et puis...

j'avais juste besoin d'un endroit pour me remettre. Puisque tout le monde me cherche.

– Qui te cherche ?

Elle s'assied sur le canapé et courbe ses épaules vers l'intérieur, posant sa main sur ses genoux.

Je la regarde. Est-ce qu'elle plaisante ? Ne le sait-elle vraiment pas ?

– La police. Ils ont probablement bloqué toutes les routes.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Nous nous regardons droit dans les yeux et puis tout à coup ça, je comprends. Il n'y a pas d'ampoule au-dessus de ma tête, mais il pourrait tout aussi bien y en avoir une.

Pendant un bref instant, j'envisage de ne pas lui dire la vérité. Si elle ne sait pas que je suis un prisonnier évadé, il vaut peut-être mieux que je ne lui dise pas.

J'oublie rapidement cette idée. Elle découvrira la vérité dès que je partirai et j'aurai peut-être besoin de son aide en attendant.

– Je pensais que tu savais, dis-je après une longue pause.

– Que je savais quoi ?

– Que j'ai été reconnu coupable d'un crime et que je purgeais une peine dans une prison de haute sécurité.

Elle reste bouche bée.

Une vague d'inquiétude envahit son visage alors qu'elle se penche plus près de moi.

- Qu'est-ce que tu racontes ? demande-t-elle. Alors, comment peux-tu être... ici ?

– Je me suis évadé, je lui explique. Je me suis enfui, j'ai été blessé et je suis venu chez toi. Je ne voulais pas que tu voies mon visage ou entendes ma voix parce que je ne voulais pas que tu sois accusée d'avoir hébergé un criminel.

Mais ta maison était l'endroit le plus proche de la prison et personne ne soupçonnerait que je puisse être ici, car nous ne nous sommes pas parlé depuis des années.

– Mais comment... Comment savais-tu que je vivais ici ? demande Isabelle après s'être raclé la gorge.

– Tu as fait une publication sur Facebook il y a quelques années à propos de l'achat de cet endroit. Alors, j'ai cherché l'adresse pour voir où elle se trouvait et je m'en suis souvenu. Quand je me suis enfui, j'ai décidé de venir ici.

Elle déglutit difficilement.

– J'ai été surpris que tu t'installés ici, parce que je me souviens de ce que tu pensais des endroits comme celui-ci, je poursuis. Je pensais que tu serais loin de la Pennsylvanie maintenant et pas que tu te serais installée à quelques kilomètres de l'endroit où nous avons grandi.

– Hé, me lance-t-elle. Au moins, je ne suis pas en prison.

– Ouais, je suppose que c'est mieux.

Je ris.

Je suppose qu'elle voulait me blesser, mais ce n'est pas le cas.

En prison, il faut avoir la peau dure et très peu de choses qui sont dites peuvent la transpercer.

– Je suis désolé d'être venu, mentionné-je après une longue pause. Je n'aurais pas dû venir. Je n'aurais pas dû t'impliquer. J'espère que je pourrai partir sans que tu sois mêlée à tout cela plus longtemps.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je ne sais pas, on peut peut-être oublier que j'étais là. Au cas où quelqu'un te poserait la question.

C'est un moment étrange pour demander une faveur et j'aurais peut-être dû essayer de le faire plus tôt, mais si la réponse est non, alors je veux le savoir le plus tôt possible.

– Il faut m’en dire plus, insiste Isabelle en se penchant en arrière dans le canapé. Pourquoi es-tu en prison ?

– Ils m’ont condamné pour quelque chose que je n’ai pas fait.

– Quoi ?

Je ne veux pas lui dire, mais elle trouvera la réponse en quelques clics sur Google. Il ne sert à rien de mentir ou même d’atténuer la vérité.

– Double meurtre. Ils m’accuse d’avoir tué ma femme et son amant.

- Et tu dis que ce n’est pas vrai ?

– La vérité est que je n’ai rien fait. Je n’avais rien à voir avec leurs meurtres, mais la police n’avait pas d’autres pistes ni d’autres suspects. J’étais une cible facile.

Elle me fait un léger signe de tête. Il est clair qu’elle ne me croit pas.

- Comment t’es-tu échappé ? demande-t-elle en croisant une jambe par-dessus son genou.

– Je ne peux pas te le dire ça.

– Pourquoi ?

– Je pourrai te le dire plus tard. Je pourrai tout te dire plus tard, mais d’abord, tu dois juste me promettre quelque chose.

Elle me fait un signe de tête et attend.

– Tu ne peux dire à personne que tu as tenté de t’échapper. Tu dois leur dire que je suis venu ici et que tu n’avais aucune idée de qui j’étais. Je t’ai mis un couteau sous la gorge, je t’ai ligotée et je t’ai gardée dans ta chambre. Si quelqu’un découvre que nous avons parlé comme ça, que tu m’as aidé, que tu as soigné mes blessures, tu auras des ennuis.

Elle secoue la tête et regarde ses ongles. Ils sont courts, mais pas aussi courts que si elle les rongerait. Elle les rongerait quand elle était enfant, mais maintenant ils ont l’air polis, recouverts d’une fine couche de vernis brillant.

- Pourquoi leur dirais-je cela ? demande Isabelle, amenant enfin ses yeux à la rencontre des miens.

– Sinon, ils te le feront payer.

ISABELLE NOUS FAIT du thé et ferme les stores, disant qu'elle a des voisins curieux qui aiment s'occuper des affaires des autres.

Elle m'aide à me rendre à la table ronde de cuisine, face au jardin. L'herbe est verte, éclairée par endroits avec une lumière jaune silencieuse provenant des lampes positionnées stratégiquement tout autour du jardin.

Les arbustes lui donnent une parfaite intimité à l'arrière de sa maison avec quelques petits arbres et arbustes paysagers près de la baie vitrée de la cuisine.

– Tu as un beau jardin, dis-je en prenant une gorgée de mon thé.

– Merci, mais je ne connais pas grand-chose au jardinage.

– Je ne dirais pas en voyant ça.

– Ça , c'est grâce à un jardinier, voire toute une équipe. Ils viennent une fois par semaine, ils restent une demi-heure et voilà le résultat.

Je commence à sourire, mais cela se transforme rapidement en un grognement puis un rire.

– Qui y'a-t-il de si drôle ?

– Toi. Je veux dire non, ce n'est pas que tu es drôle, c'est juste que... On est vraiment adultes maintenant, hein ? Je demande

- Est-ce qu'on devient vraiment un adulte un jour ?

Je hausse les épaules.

- Je veux dire, est-ce que ce n'est pas juste quelque chose qu'on pense des adultes qui sont dans notre vie quand on est enfants ? commence-t-elle avant d'élaborer. Quand j'étais petite, je pensais que tout le monde qui avait plus de

dix-huit ans savait exactement ce qu'il faisait à tout moment. Je n'avais pas compris qu'on passait notre vie sans en avoir la moindre idée. Si tu es sûr de toi et complètement ancré dans tes convictions, eh bien, c'est que tu n'as rien compris.

Je ris. Du genre qui commence dans le ventre et qui monte lentement vers la gorge. Le seul problème est qu'il ne faut vraiment pas rire comme ça quand on a des blessures abdominales.

– Tu ne devrais vraiment pas rire si ça te fait aussi mal, lance-t-elle sèchement quand je grimace.

Quelques mèches de cheveux tombent doucement de son chignon pour venir entourer son visage et elle les repousse vers le haut de sa tête en resserrant l'élastique.

– Merci, j'apprécie ton soutien, je réplique en forçant un sourire sarcastique. Tu sais, on n'a réellement pas changé.

– Est-ce un compliment ?

– Non, juste une observation. Je pensais que tu aurais changé. Moi, je sais que c'est le cas.

Elle hausse les épaules et prend une gorgée de son thé. La tasse est bien trop grande, c'est drôle, ça la fait paraître minuscule à côté.

– Je ne sais pas si tu as changé, avance-t-elle après une pause. Je n'ai pas entendu parler de toi depuis longtemps.

– Je pensais pourtant que tu aurais entendu parler de moi, quand j'ai été condamné.

Elle remue sa cuillère dans la tasse, faisant un fort tintement.

– Je ne suis pas très sociable, dit-elle, que ce soit dans la vie ou sur les réseaux sociaux.

– Ouais, j'ai remarqué, dis-je au bout d'un moment. Pourquoi ?

Je remarque à quel point la question est lourde de sens et il est trop tard avant même qu'elle ne m'échappe.

Je peux peut-être me rattraper.

– Il n’y a aucun moyen de vraiment répondre à cela sans tout exposer qui tu es, hein ? Je demande.

– En effet, reconnaît-elle.

CHAPITRE 10 — ISABELLE

LORSQU'ON PARLE...

IL A DES YEUX bleus cendrés qui semblent presque nébuleux sous cette lumière. Je ne l'ai pas loupé avec les ciseaux alors il grimace à chaque mouvement pour absorber une partie de la douleur.

Je ne sais pas quoi penser quand il me dit qu'il s'est évadé de prison.

Je sais encore moins quoi dire.

Je l'ai connu quand il était enfant et je ressens un lien qui vient inévitablement de là, mais je ne le connais pas vraiment.

La prison ?

Un établissement correctionnel de haute sécurité ?

C'est un monde que je n'ai vu qu'à la télévision et encore, je ne la regarde pas souvent.

Quand j'interroge Tyler ce qu'il a fait, il insiste sur le fait que tout cela était une erreur. Qu'il est innocent, mais ne le sont-ils pas tous ?

Je lui demande plus de détails, mais il dit qu'il ne veut pas en parler.

Quand je lui demande de me dire comment il s'est échappé, il m'arrête encore une fois.

J'ai le sentiment que la seule raison pour laquelle il est ici, c'est parce que je lui rappelle qui il était.

Nous avons un passif. C'est indéniable et de longue date.

Je me souviens aussi de lui. Je sais que nous étions vraiment bons amis et pendant longtemps, il a été la seule personne que j'ai vraiment aimée.

Les choses sont différentes maintenant.

C'est un étranger pour moi.

Il veut que je croie quelque chose à son sujet qui est complètement... incroyable.

Pourtant, je n'appelle pas la police.

Pendant que nous parlons sur le canapé, il me regarde dans les yeux. Son visage se détend et j'y vois une honnêteté qui est assez désarmante.

Je ne me souviens pas de la dernière fois qu'un homme m'a regardé comme ça, si jamais c'est déjà arrivé. Ainsi, quand il le fait, il me voit vraiment.

- Donc que fais-tu dans la vie ? demande Tyler.

Le ton de sa voix est différent de celui qu'utilisent les gens qui posent cette question en général.

Ça ne semble pas être une banalité, mais je sens un véritable intérêt.

- Je suis orthophoniste.

- En quoi ça consiste ? Exactement ?

- J'aide les enfants à apprendre à parler. Certains d'entre eux ont juste un léger retard d'élocution. D'autres ont de graves problèmes neurologiques qui les empêchent de dire des mots. Je travaille dans un cabinet non loin d'ici. Il y a quelques thérapeutes avec moi et c'est à peu près tout ce que nous faisons : on apprend aux enfants à communiquer.

- Waouh, c'est cool.

Il a l'air vraiment décontenancé.

- Tu es surpris ?

- Non, bien sûr que non, répond-il un peu trop rapidement.

J'attends qu'il s'explique.

– En fait, je le suis peut-être un peu. Je me souviens juste de quand nous étions enfants et... tout ce que tu voulais faire, c'était écrire.

Je hausse les épaules.

– Tu ne veux pas écrire ?

– Si, j'aime toujours écrire, mais ce n'est pas ce que j'ai fini par faire. Tu m'as demandé ce que je faisais dans la vie, tu te souviens ?

– Aimes-tu ton travail ?

– Oui, dis-je avec certitude. Je l'aime vraiment beaucoup. J'aime ces enfants et les voir progresser. Tu as ce bambin qui arrive chez toi à l'âge de deux ans qui n'a pas un seul mot dans son vocabulaire et puis avec un travail acharné, tout à coup, il commence à dire dix, vingt mots, et même à faire des phrases. C'est le genre de progrès qui... Eh bien, il est difficile d'expliquer à quel point j'aime voir l'impact que j'ai sur leur vie.

- Tu as des enfants ?

Je lui lance un regard vide.

– Tu vois des enfants ici ?

– Non, mais cela ne veut pas dire que tu n'en as pas. Ils pourraient être chez leur père.

Il a raison, mais cela ne m'empêche pas de m'agacer.

Sentant que quelque chose ne va pas, il s'excuse.

– Je suis désolé, je ne savais pas que c'était un sujet douloureux.

– Ce n'est pas ça, je réponds. Je n'ai pas d'enfants c'est tout. Pourquoi est-ce un problème ? Il est peut-être normal de supposer qu'une femme qui travaille avec des enfants toute la journée voudrait des enfants, mais la vérité est que même si j'aime mes petits patients, je n'en veux pas vraiment. Pas tout de suite. Je n'ai pas encore trente ans et , de plus, je n'ai personne avec qui je désirerais en avoir.

Je ne voulais pas lui dire cela, mais cela m'irrite vraiment de constater à quel point les femmes sont toujours censées désirer des enfants.

C'est presque comme si le but ultime de notre vie était de procréer. Les hommes, en revanche, peuvent poursuivre leurs rêves, leurs passions. Ils finissent aussi par avoir des enfants, mais ils n'ont pas cette pression de devoir fonder une famille.

– Isabelle.

Il se penche, prenant ma main dans la sienne.

Son contact me fait sursauter et je saute sur le coussin du canapé.

– Je suis désolé, dit-il rapidement. Merde.

– Ça va, j'insiste en parlant un peu trop vite. Tu m'as juste un peu fait peur.

– Tout ce que je voulais dire, c'est que je suis désolé d'être un tel connard.

Je prends une petite inspiration en le fixant dans les yeux. Il incline un peu la tête et se penche en avant. Il est si proche que je peux sentir son souffle sur mon visage.

– Il n'y a rien de mal à avoir des enfants et il n'y a rien de mal à ne pas en avoir. C'est une décision personnelle et je le pense. Je... je ne sais même pas comment dire cela, mais je ne sous-entendais rien. J'étais juste... simplement curieux.

Je lui fais un léger signe de tête et je m'éloigne, essayant désespérément de changer de sujet.

– Alors, toi quel est ton travail ?

– Je travaille dans la buanderie, je gagne environ... quinze centimes de l'heure.

– Centimes ?

– Il n'y a pas beaucoup de syndicats pour défendre le salaire minimum dans le système carcéral. Nous dépensons tout notre salaire à l'intendance de la prison où les prix sont trop élevés et nos salaires trop bas. Sauf si tu as quelqu'un à l'extérieur qui t'aide.

– Et tu as quelqu’un à l’extérieur ?

– J’ai eu pendant un temps.

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

– Hum...

Il remue sur son siège et c’est maintenant son tour d’être mal à l’aise.

– D’accord, si tu ne veux pas me le dire, alors dis-moi ce que tu faisais avant.

– Ça, c’est facile, dit-il avec un sourire en coin. Je dirigeais un fonds spéculatif.

– Vraiment ? Ce n’est pas... cher ?

– Eh bien, je ne sais pas si j’appellerais ça *cher*. Cela a nécessité un investissement substantiel, bien sûr. J’ai aussi économisé environ 25 000 \$ et mon père m’a prêté 50 000 \$. J’ai utilisé cet argent pour commencer à acheter des actions. Les investissements ont pris de la valeur et après l’avoir remboursé, tout était à moi.

– Un fonds d’investissement n’implique-t-il pas l’argent d’autres personnes ? Sinon, tu serais, quoi, un courtier ?

– Oui c’est vrai. J’ai tellement bien réussi que mon ancien patron a décidé d’investir avec moi et quand on a eu un bon retour, il a invité des amis du country club à investir. Nous l’avons finalement fait monter à environ cinquante millions de dollars, ce qui n’est pas énorme, mais c’est un joli petit fonds spéculatif.

– Nous ? je demande.

– Oui, j’avais un partenaire. Je l’ai rencontré pendant mon premier contrat. Nous étions proches. Il a mis une partie de son argent dans le projet. C’était moi qui décidais des transactions et il s’occupait des relations avec les clients, comme trouver de nouveaux investisseurs, faire de la comptabilité, ce genre de choses.

J’essaye de cacher ma surprise, mais mes yeux sont probablement gros comme deux soucoupes.

– Je n’avais aucune idée que tu étais impliqué dans quoi que ce soit de si... grand, dis-je finalement au bout d’un moment. Je veux dire, je savais que tu allais bien réussir dans la vie, mais c’est vraiment impressionnant.

- Tu pensais que j’allais être un artiste affamé ? demande Tyler en haussant un sourcil.

Je hausse les épaules et lui fais un demi-sourire.

– Tu étais très doué pour la peinture et tu aimais ça.

– C’est ça qui est drôle, dit Tyler. Je n’ai jamais arrêté de peindre. C’était la seule chose qui me détendait pendant la journée de travail. Je ne sais pas si tu le sais, mais gérer ce type d’argent ne se résume pas à quelques lignes de code.

Son ton est imprégné de sarcasme et je lève les yeux au ciel en guise de réponse.

– Alors, quoi, tu peignais ? La cocaïne n’était-elle pas assez relaxante pour toi ?

Il rit.

– Désolée, c’est un stéréotype, je sais. Même chez les courtiers la cocaïne n’est probablement plus à la mode.

– Oh, crois-moi, dit-il en hochant la tête. C’est encore à la mode.

– Parle-moi de ta peinture.

– J’ai toujours aimé peindre et j’ai continué à le faire après avoir lancé le fonds d’investissement. Quand on a gagné nos premiers mille dollars, j’ai célébré en peignant quelques toiles.

– Pas de fête ? Pas de danse ? Je demande en haussant les sourcils.

– Non, j’ai peint tout seul dans la chambre d’amis de mon appartement avec du vin, du Led Zeppelin et quelques toiles. Quand on a gagné notre premier cent mille dollars, j’ai fait la même chose. Et quand j’ai gagné mon premier million, j’ai installé un studio de peinture dans mon appartement de 1500 mètres carrés à Soho.

On parle beaucoup ce soir, de tout et de rien à la fois.

Parfois, j'oublie comment il est arrivé ici. Une bonne partie du temps, on dirait une visite d'un vieil ami qui s'est perdu en cours de route.

Je découvre que Tyler est allé à l'Université de Pennsylvanie pour son premier cycle et s'est spécialisé en art et économie. Je lui dis que j'espérais y aller aussi, mais j'ai opté pour Penn State. Le prêt étudiant était moins conséquent. Je me demande si nous nous serions rencontrés, si j'étais allée là-bas. Il semble penser que cela aurait été inévitable, mais je n'en suis pas si sûre.

– Je ne crois pas vraiment aux coïncidences ou à la chance. Je ne crois pas vraiment au destin non plus. La façon dont je vois les choses, c'est que nous ne sommes qu'une combinaison de molécules et d'atomes rebondissant dans l'univers avec tout le monde. Tout ce qui arrive ou pas n'a rien à voir avec nous.

– Non, tu ne peux pas croire ça, lance Tyler en secouant la tête. Nous sommes bien plus que cela et tu le sais. Au moins, tu l'es.

Je souris, puis secoue la tête.

- Penses-tu que c'est un accident si je suis ici ? Demande-t-il avec une expression qui devient tout à coup solennelle.

Je hausse les épaules et regarde ailleurs.

– Ce n'est pas un accident. Je suis ici parce que je savais que ce serait un endroit sûr pour moi. Comment je l'ai su, je ne pourrais pas te dire. Je n'avais même pas la certitude que tu serais toujours là, mais je devais essayer. Quelque chose m'a amené vers toi.

– Et si je n'avais pas été là ? Si j'avais vendu la maison ?

– Je ne sais pas, mais je n'avais pas d'autre choix. Tous les autres gens dans ma vie sont trop étroitement liés à moi et je suis sûr que les flics les ont déjà retrouvés. Toi et moi n'avons pas été en contact depuis des années. Je me suis souvenu de ton adresse. Tu l'as dit une fois et je m'en suis souvenu. 'Il n'y a pas de traces me conduisant ici après l'évasion. Tu étais mon meilleur pari, mon seul bon pari, et avec cette jambe blessée, je ne pense pas que j'aurais pu

aller plus loin que ta maison de toute façon.

Je lui fais un léger signe de tête et fais tourner une mèche de mes cheveux autour de mon doigt.

Il est là parce qu'il n'a aucune autre option. Bien sûr. Comment pourrais-je être aussi stupide ? Ce sentiment familier qui passe entre nous et qui me rappelle les meilleures parties de mon enfance, c'est de la poudre aux yeux. Du moins, malavisé.

La seule raison pour laquelle Tyler est là est qu'il a besoin de moi et qu'il n'a personne d'autre.

CHAPITRE 11 — ISABELLE

LORSQUE JE FAIS DES RECHERCHES...

JE DÉCIDE de laisser Tyler passer la nuit ici malgré mes doutes. Il est blessé, et c'est quand même un ami de longue date. Il me fait promettre que si les flics débarquent dans la nuit, je leur dirai qu'il m'a pris en otage. Cela ajoutera à sa peine de prison, sans aucun doute puisque l'enlèvement est une infraction grave, mais ça ne semble pas le déranger.

Avant de nous souhaiter bonne nuit, je lui montre la chambre d'amis et lui dis que les draps sont propres. Il veut prendre une douche alors je vais chercher une serviette dans le placard à linge. Je n'ai jamais de visiteurs, donc je n'en ai qu'une. Heureusement, elle est propre.

Après lui avoir montré sa chambre, il regarde le téléphone dans ma poche. J'attends qu'il me demande de lui donner, mais il ne le fait pas. S'il le confisque, j'ai mon ordinateur portable qui charge dans la cuisine.

– Je te fais confiance, annonce Tyler après une pause. Peut-être que je ne devrais pas. Je suis probablement stupide, mais si je ne t'ai pas de mon côté, je ne m'en sortirai pas de toute façon.

Je m'éloigne de lui et ferme la porte de ma chambre derrière moi. Sur un coup de tête, je décide de la verrouiller. Je me sens plus en sécurité, mais nous savons tous les deux que ce n'est pas nécessaire.

Si Tyler avait voulu me faire du mal, il l'aurait déjà fait. Le fait qu'il me laisse garder mon téléphone signifie qu'il sait que je n'appellerai pas les flics. C'est imprudent. Il ne me connaît pas. Et s'il veut s'en tirer...

Je me mets sous les couvertures de mon grand lit et branche mon téléphone. Pendant qu'il charge, je fais une recherche sur son nom. J'ai eu envie de le faire depuis qu'il m'a dit qu'il s'était évadé de prison, mais c'était un peu une atteinte à la vie privée de le faire juste devant lui.

Maintenant que je suis seule dans ma chambre, je lis tous les articles que j'arrive à trouver.

Les détails ne sont pas difficiles à dénicher. Tyler s'est échappé avec deux autres prisonniers et leur fuite a été découverte le matin du trente-et-un. Aujourd'hui.

Selon au moins deux sources, il y a eu des coups de feu.

Tyler McDermott a été reconnu coupable du meurtre de sa femme et de son amant, son partenaire commercial. Après sa mort, les autorités ont découvert que son épouse était enceinte de son petit ami et ils ont soupçonné que c'est ce qui a poussé Tyler à passer à l'acte.

Je relis cet article encore et encore, en me concentrant sur ce paragraphe. Il n'a rien dit à ce sujet lorsque nous en avons parlé.

J'aurais même dit qu'il ne voulait pas vraiment en parler.

Cela pourrait-il être vrai ?

Tyler a-t-il vraiment tué sa femme, l'enfant à naître de cette dernière et son partenaire commercial ?

Ce ne serait pas la première fois que ce genre de choses arrivaient.

Je sais, je regarde beaucoup de séries policières. C'est toujours le mari.

Les auteurs de films et de série télé inventent des histoires élaborées pour que ce soit n'importe qui sauf le mari, mais dans la plupart des cas, c'est lui le coupable.

Et dans le cas de Tyler ?

Sa femme l'a trompé avec son partenaire commercial.

Elle est tombée enceinte.

Elle l'a quitté.

Il s'est mis en colère et...

À la télévision, c'est si facile de sauter aux conclusions, bien sûr, qu'il l'a fait, mais c'est la vraie vie dont on parle.

Tyler ?

Mon vieil ami Tyler ?

Pourrait-il vraiment faire quelque chose comme ça ?

Je me dirige vers l'évier et me sers de l'eau du robinet. Je bois le verre entier et le remplis pour la placer sur la table de chevet.

Après être remontée dans mon lit, je continue à lire. J'aurais dû poser plus de questions, mais maintenant je vais essayer d'en savoir autant que possible par les sources officielles.

Apparemment, Tyler et son partenaire se sont disputés et il l'a même accusé d'avoir volé tous ses clients et son entreprise. L'un des articles mentionne que le partenaire a volé l'entreprise à Tyler puis lui a pris sa femme. L'écrivain utilise en fait ce mot, « pris ». C'est tellement sexiste et lourd que ça me met en colère, mais je continue à lire.

Un autre article dit que Tyler les a trouvés ensemble au lit et les a tués tous les deux.

Quelle que soit la preuve du procureur, le jury l'a cru. Tyler a été condamné à la prison à vie. Comment a-t-il réussi à sortir et qui sont ses complices, je ne sais pas.

Je regarde mon téléphone. Mes doigts me démangent. Je veux passer l'appel.

Comment ne *pas* le faire ?

Maintenant que je connais les choses horribles pour lesquelles il a été condamné, comment pourrais-je ne *pas* appeler la police ? J'ouvre le clavier et tape les chiffres : 911.

– Appelle juste, me dis-je. Quand ils vont répondre, dis simplement à l'opérateur ce qu'il s'est passé. Tu n'auras pas d'ennuis.

C'est le moindre de mes soucis. Si les flics arrivent ici en sachant qu'il me tient en otage, je doute qu'ils le laissent partir en un seul morceau.

Et alors ? Peut-être qu'il le mérite.

Un léger coup à la porte me fait sursauter et je laisse tomber mon téléphone.

Il fait tourner la poignée, mais elle est verrouillée.

- Tu fais des recherches sur moi, non ? demande-t-il doucement.

- Non, je mens.

- Je vais partir, dit-il.

Cela me surprend. Je ne sais pas où il veut en venir.

- Pourquoi ?

- Pourquoi pas ? rétorque-t-il à travers la porte. Tu as lu toutes les choses horribles qu'ils ont dites à mon sujet dans les médias et maintenant tu es assise sur ton lit en train de décider si tu devrais ou non appeler la police. Je veux t'éviter les ennuis.

MON SANG SE GLACE. Je ne sais pas quoi faire maintenant, alors je reste figée sur place.

- Tu devrais appeler les flics. C'est la bonne chose à faire. Je n'ai pas envie de te mettre dans le pétrin plus que je ne l'ai déjà fait.

Je ne sais pas quoi dire, alors je ne réponds pas.

- Peux-tu me rendre service et me laisser une heure ? Je n'ai pas beaucoup dormi et tu m'as assez bien coupé avec cette paire de ciseaux. Je veux me donner une chance.

- Dis-moi la vérité, dis-je après une longue pause. Ils ont dit que tu les avais trouvés ensemble et que tu les as poignardés. Ta femme était enceinte.

- Je n'avais aucune idée qu'ils se voyaient, répond-il après une pause encore plus longue. Je les ai vus plus tôt cette nuit-là. Je savais qu'ils étaient amis,

mais je ne me doutais de rien. J'ai découvert leur liaison, le meurtre et le bébé en même temps, au poste de police, mais personne ne m'a cru. Ils ont tous dit que j'étais juste un très bon acteur.

Je vais vers la porte et je l'ouvre légèrement. Je regarde au fond de ses yeux pour essayer de voir si c'est vrai.

– Reste ici ce soir, dis-je enfin. Je n'appellerai pas. Et demain matin... Nous pourrons en reparlerons.

J'ai pris mon téléphone et je le tiens dans la main. Il le regarde. Je vois son envie de me le confisquer et y résister.

S'il était vraiment coupable, ne me le prendrait-il pas simplement pour s'assurer de rester en sécurité ?

Là encore, ne ferait-il pas la même chose s'il était innocent ?

Je ne connais pas la réponse à ces questions. Ce que je sais, c'est que si j'étais à sa place, je ne me laisserais pas le garder.

CHAPITRE 12 — TYLER

LE LENDEMAIN MATIN...

JE ME RÉVEILLE le lendemain matin frais et vraiment surpris d'être ici en un seul morceau. Ce lit est la chose la plus confortable sur laquelle j'ai dormi depuis qu'ils m'ont arrêté et j'aimerais pouvoir y passer le reste de mes jours. Si Isabelle était avec moi, mon rêve serait parfait.

Je ne veux pas trop interpréter les choses qui se sont déroulées cette nuit, mais je n'y peux rien.

Elle avait un téléphone.

Elle aurait pu appeler les autorités.

Elle avait tout le temps du monde.

Pourtant, elle ne l'a pas fait.

Me croirait-elle vraiment ?

Non, cela ne peut pas être aussi simple. En fait, je doute que ce soit le cas. Peut-être que la raison pour laquelle elle n'a rien dit c'est notre passé. Combien de temps puis-je compter là-dessus ? Je ne sais pas.

Je suis reconnaissant de ce j'ai pour le moment.

J'entre dans le salon. C'est toujours calme dehors, seuls quelques oiseaux gazouillent devant la fenêtre.

Les gardes à la prison font leur ronde matinale à 6 h 30, donc j'ai l'habitude de me lever tôt. Apparemment, pas Isabelle.

Je me promène dans la cuisine en me demandant si c'est mon dernier jour de liberté. Non, je ne peux pas avoir cette crainte. J'ai encore beaucoup de jours à venir, je dois juste garder la foi.

Néanmoins, je décide de préparer le petit-déjeuner. Je ;lui suis reconnaissant pour ce qu'elle a fait pour moi et je veux lui montrer.

J'ouvre le garde-manger et le frigo et je trouve du tofu et tout un tas de légumes avec des épinards. Je verse une généreuse quantité d'huile d'avocat dans la poêle et je coupe les légumes en petits dés. Une fois que l'huile commence à grésiller, je les jette dedans et attends qu'ils dorent avec le tofu.

Je rêve de préparer un petit-déjeuner sain comme celui-ci depuis très longtemps.

J'ai passé deux ans et 127 jours dans une prison de haute sécurité avec toute une vie à passer. Quand j'y suis arrivé, j'avais l'habitude de passer mes journées à imaginer ma vie à l'extérieur.

Ce que je mangerais, les voyages que je ferais, les femmes avec qui je serais.

Mais faire cela jour après jour était à la limite du masochisme.

Je ne pouvais faire aucune de ces choses pour ajouter du réalisme à mes rêves. Je pouvais utiliser la bibliothèque quelques jours par semaine. Je voulais lire en paix. Pas discuter ou échanger des coups avec aucun des connards qui essayaient de me faire craquer.

Isabelle sort au moment où la nourriture commence à grésiller dans la poêle.

– Tu n'étais vraiment pas obligé de faire ça, marmonne-t-elle en se dirigeant directement vers la théière.

Vêtue d'un peignoir, avec son maquillage à moitié effacé et ses cheveux lui tombant dans les yeux, elle n'a jamais été aussi belle.

– J'avais faim et je n'ai pas cuisiné depuis très longtemps.

- Tu aimes cuisiner ? demande-t-elle.

– Oui, c’est l’une de mes activités préférées.

Elle s’assoit à la table de la cuisine et met une fourchette pleine de légumes dans sa bouche.

– Waouh, c’est super bon. Je suis nulle en cuisine.

– Le secret est dans l’assaisonnement.

– Oh, alors c’est ça qui ne va pas. Je me contente toujours de sel et de poivre.

– Ils sont la base, mais parfois tu as besoin de bien plus que ça.

– Je n’ai jamais cuisiné quelque chose qu’aussi bon que ça avec seulement du sel et du poivre.

Elle rit en prenant une gorgée de son thé irlandais.

Nous nous asseyons ensemble pendant un moment sans dire un mot. Je regarde par la baie vitrée et contemple un petit oiseau qui caracole sur l’herbe verte étincelante.

Il est trop tôt dans la saison pour une telle verdure, mais avec la lumière matinale et les quelques jours de pluie qui ont mené à mon évasion, de nouvelles pousses ont pointé le bout de leur nez.

Je m’attends à ce qu’elle me pose plus de questions. Je me demande si elle est restée éveillée la moitié de la nuit à lire des articles sur mon procès et toutes les choses horribles qu’on m’attribue.

Si c’est le cas, elle n’en dit pas un mot. Au lieu de cela, elle s’assoit en face de moi, tournant la tête d’un côté à l’autre.

– Ça va ? je demande.

Je ne veux pas arrêter de regarder la légère courbe de son cou alors qu’elle le déplace d’un côté à l’autre.

– Oui, j’ai parfois des tensions douloureuses dans le cou. Ça a commencé quand j’étais à la fac.

– Tu as été à la fac ? Je demande en haussant les sourcils.

– Oui, lorsque j’ai fait mon master en éducation spécialisée et en communication.

– Où ?

– À Columbia. L’Université de Columbia dans l’état de New York, précise-t-elle. Pourquoi ? Ça te surprend ?

– Oui.

Elle se sent insultée, reculant un peu sur son siège.

– Non, pas du tout dans ce sens-là, je précise. Je suis surpris parce que j’ai vécu à New York après l’université, quand j’ai commencé à travailler pour JP Morgan quand j’essayais de comprendre comment démarrer mon fond.

– Il y a tellement de fois où nous aurions pu nous rencontrer et où on s’est ratés. C’est marrant, non ?

– C’est presque comme si nous étions destinés à nous revoir.

– Ça aurait pu se reproduire. Je n’étais pas supposée être ici ce week-end. Une de mes collègues organisait une fête de pré naissance et elle avait organisé tout un voyage en Virginie-Occidentale juste pour ses copines.

– Tu n’y es pas allée ?

– Non, j’ai un peu de mal à sortir et à faire des voyages. Ou des trucs du genre. J’étais prête à partir et au dernier moment, j’ai changé d’avis.

Après avoir fini le petit-déjeuner et sa deuxième tasse de thé, Isabelle se tourne vers moi.

– Parle-moi des meurtres.

CHAPITRE 13 — TYLER

QUAND ON PARLE...

JE NE SAIS PAS par où commencer, alors je lui dis exactement ce qui s'est passé.

– Je suis rentré à la maison. Je suis entré chez moi, il était tard, 22 h 30, je crois. Sarah et moi avions des problèmes, donc je ne passais pas beaucoup de temps à la maison.

– Tu vivais ailleurs ?

– Oui, dans mon bureau. J'avais un canapé là-bas et j'ai acheté des draps et une couette. J'avais l'impression que chaque fois que je rentrais, on se disputait à propos de la vaisselle ou du fait que je n'étais pas assez là. Quand je lui apportais un bracelet de diamant seulement pour lui faire plaisir, elle m'accusait d'essayer d'acheter son affection. Elle avait peut-être raison.

Je fais une pause pour qu'elle puisse me poser des questions, mais elle ne le fait pas. Quand le silence devient insupportable, je poursuis.

– Je n'étais pas un mari parfait, mais je ne l'ai jamais trompée et, bien sûr, je ne l'ai jamais insultée ou frappée. Mon père traitait ma mère ainsi et je me suis promis bien longtemps avant de rencontrer Sarah que jamais je n'agis de la sorte avec une femme, quoi qu'il arrive.

- Alors tu as fait quoi ? demande Isabelle.

– Je suis devenu distant et je me suis plongé dans le travail. On n'a jamais vraiment été fait l'un pour l'autre. On est tombés amoureux, mais au cours de

la dernière année, on s'est vraiment éloignés. Elle voulait un enfant, pas moi. Ce n'est pas que je n'en veux pas. J'avais seulement le sentiment que les choses n'allaient pas bien entre nous et qu'un enfant ne ferait que compliquer encore plus les choses.

Et que s'est-il passé ?

– Quand je suis rentré à la maison, il y avait quelque chose... d'étrange. Je me suis servi un verre. Je ne savais pas si elle dormait ou pas parce qu'il n'était pas si tard. J'ai pensé qu'elle était peut-être dans la chambre sur son iPad. Je suis monté à l'étage et...

ma voix se coupe.

J'ai raconté l'histoire de nombreuses fois auparavant, mais cela n'a pas rendu les choses plus faciles. Je me sens détaché de la scène. Le traumatisme de ce que j'ai découvert était si accablant que je ne peux pas relayer l'information sans la voir pratiquement à la troisième personne.

– Dis-moi ce qui s'est passé.

Isabelle interrompt mon flux de pensées. Je concentre toute mon attention sur elle. Nos yeux se croisent et je ne détourne pas le regard.

– Je suis monté à l'étage et je les ai trouvés. La lumière était allumée dans le couloir, mais pas dans la chambre, donc je n'arrivais pas à comprendre exactement ce que je voyais. Lentement, mes yeux se sont fixés sur elle, allongée sur le côté. Il y avait quelque chose de sombre sur les draps blancs. Quand j'ai touché, c'était gluant. J'ai découvert plus tard que c'était du sang. Quand j'ai allumé, je l'ai vu. Greg ; mon meilleur ami et partenaire commercial. Je n'ai jamais soupçonné qu'ils puissent avoir une relation.

À ce stade, je commence à me sentir nauséux. Je me penche et mets ma tête entre mes mains. Je prends quelques respirations profondes pour essayer de stabiliser mon rythme cardiaque.

- Comment pouvais-tu ne *pas* savoir ? me demande-t-elle.

Je secoue la tête sans la regarder. Il n'y a aucun moyen de répondre à cette question.

– Je ne savais pas, c’est tout. Peut-être que j’étais naïf, peut-être que je ne voulais tout simplement pas le voir. Je ne sais pas quelle est la putain d’explication psychologique, mais ça m’a pris complètement par surprise. Pendant un moment, quand je les ai vus, nus sous ces draps, je me suis énervé. En colère. Comment pouvaient-ils être morts ? Comment ont-ils pu me faire ça ?

J’aimerais lui en dire tellement plus.

D’une part, que la colère était profondément ancrée en moi. Je n’étais pas seulement en colère contre eux, mais aussi contre moi-même, et de tout ce que Greg et moi avons construit. J’étais en colère contre lui, puis j’étais en colère contre elle et ensuite j’étais en colère contre eux deux.

La colère n’était même pas le mot juste. Ce serait plutôt de la rage.

Surtout, j’étais énervé qu’ils soient morts et qu’ils n’aient pas à faire face aux conséquences de leurs actes.

– Et le bébé ?

J’expire lentement.

– J’ignorais complètement qu’elle était enceinte. La première fois que j’en ai entendu parler, c’était au poste de police où j’ai passé trente heures dans une pièce avec les flics, essayant de leur expliquer ce qui s’était passé. Ils ont fait venir différents flics et détectives pour me parler et j’ai continué à raconter la même histoire encore et encore. Quand mon récit correspondait trop à ce que j’avais dit au détective précédent, ils m’accusaient de l’avoir mémorisé.

Quand il y avait un petit écart, ils disaient que je mentais. Je n’avais aucune issue. Ce qui me mettait le plus en colère contre eux, c’était qu’ils perdaient tout leur temps à enquêter sur moi, à me demander où je me trouvais alors qu’ils auraient dû passer ce temps à chercher le meurtrier de ma femme.

Isabelle hoche la tête de la même manière que l’une des détectives. Hochant la tête comme si elle écoutait, mais qu’elle attendait seulement de pouvoir parler.

- Comment t’ont-ils annoncé la nouvelle pour le bébé ? s’enquit-elle.

Je la regarde.

Nos yeux se rencontrent.

Elle plisse les siens et attend.

– On dirait une enquête, dis-je. Tu fais un rapport ou quelque chose ?

– Non, pas du tout, mais si tu veux que je t’aide, si tu veux que je continue, alors je dois connaître la vérité. Je dois savoir tout ce qui s’est passé et être d’accord avec tout ça.

Je ne lui réponds pas.

– Je ne peux pas aider un homme qui a tué sa famille, Tyler. Peu importe combien je t’aimais au collège. Je ne peux pas aider un meurtrier à s’en tirer.

J’ai envie de lui dire qu’elle n’a pas vraiment le choix, mais sa coopération serait bien meilleure et plus efficace si elle était volontaire.

Le fait est que je ne veux pas la convaincre que je dis la vérité. Bien sûr, je veux qu’elle me croie, mais ce que je souhaite vraiment, c’est qu’elle me fasse confiance.

Au-delà de tout le reste, malgré tout ce qui s’est passé et ce que j’ai vécu, tout cela est épuisant.

Je suis foutrement fatigué.

Je suis fatigué d’en parler.

Je suis fatigué de me justifier.

Je fais de gros efforts pour que les gens me croient.

C’est épuisant de vivre sous un manteau de suspicions. Parfois, vous voulez simplement être dans la même pièce que quelqu’un qui vous croit et vous accepte, car il sait que vous n’auriez jamais pu faire quelque chose comme ça.

Quand je regarde Isabelle et que je sonde ses yeux noisette, j’attends de voir la fille que je connaissais me regarder en retour... mais elle est introuvable.

CHAPITRE 14 — TYLER

LORSQU'IL FAUT QUE JE FASSE UN CHOIX...

ISABELLE n'a plus de questions et ne commente pas non plus. Au lieu de cela, elle sort la trousse de premiers soins et examine mes blessures. Elle change soigneusement les bandages, essuie le sang séché, met un peu plus d'alcool avec une pommade antibiotique et recouvre les plaies avec un nouveau pansement.

Au début, je la regarde vérifier méticuleusement chaque coupure, mais quand elle arrive à ma jambe, je m'assois simplement sur le canapé et ferme les yeux. Je suis en sécurité pour l'instant, et j'aurai le temps d'être plus vigilant plus tard.

Les yeux fermés, mes pensées s'éloignent et se fondent les unes dans les autres. Le passé, le futur et le présent s'entremêlent pour devenir un désordre que je ne peux pas vraiment discerner. Un peu comme une peinture impressionniste. Cela n'a de sens qu'en prenant de la hauteur, et en regardant l'ensemble, plutôt que près et avec les détails.

Quand j'entrouvre les yeux, jetant un d'œil à travers mes cils, je deviens soudainement quelqu'un d'autre. Je ne suis plus l'inutile prisonnier évadé, allongé sur son canapé.

Au lieu de cela, j'ai sept ans et je suis assis sur une petite chaise que ma mère a tapissée de tissu qu'elle a acheté en friperie. Des petites étoiles bleues sur un ciel rose pâle.

Je suis blessé, mais cette fois, c'est ma main qui est coupée. J'avais jeté une balle de baseball dans le jardin et elle avait cassé la fenêtre. J'avais essayé de la récupérer par le carreau brisé.

Mon père n'est pas à la maison, mais ma mère a peur de sa réaction. Nous savons tous les deux comment il va réagir, mais nous n'osons pas en parler.

Maman concentre toute son attention sur le soin de mes coupures, répétant encore et encore qu'elle devrait probablement m'emmener aux urgences, mais qu'elle espère que cela suffira.

La vitre cassée est impossible à cacher. Elle mène directement à la salle à manger et avec la chaleur à l'extérieur, il n'y a rien d'autre à faire que de la recouvrir de ruban adhésif. Ma mère essaie d'en utiliser le moins possible, mais le verre brisé reste très visible.

Pendant qu'elle fait ça, elle continue de secouer la tête d'un côté et de l'autre. Je me mets à trembler de tout mon être. Je suis assez vieux pour savoir ce qui va se passer.

Quand mon père rentre du travail, il est de mauvaise humeur et a besoin d'un calme absolu et d'un grand martini. Il ne veut pas être dérangé et il ne veut pas même nous dire bonjour.

Quand tout va bien, je passe le reste de la journée dans ma chambre à jouer le plus discrètement possible, ce qui est presque impossible compte tenu du parquet et des murs fins.

Aujourd'hui, c'est différent. La fenêtre cassée est ma faute. J'ai été battu avec la ceinture en cuir épais suspendue dans le placard de l'entrée pour bien moins que ça, comme pour avoir laissé tomber accidentellement un pot de confiture.

– Bien, dit Isabelle, me forçant à sortir du brouillard de mes souvenirs. Tu as l'air de plutôt bien cicatriser.

Je ne réponds pas.

- Ça va ?

Je regarde dans le vide pendant un moment et je me rends compte qu'être ici avec mon avenir complètement incertain est toujours cent fois moins effrayant que cette nuit-là où j'ai attendu que mon père rentre à la maison.

- Comment vont tes parents ? s'enquit Isabelle comme si elle pouvait lire dans mes pensées.

– Je ne sais pas, dis-je, un peu décontenancé. Je ne leur ai pas beaucoup parlé depuis mon arrestation.

Elle me fait un léger signe de tête.

– Vivent-ils toujours dans cette grande maison ? Celle avec les colonnes blanches ?

– Celle que tous les enfants appelaient le palais ? je plaisante.

– J'ignorais que tu étais au courant.

– Cette monstruosité valait un million de dollars à l'époque et peu de gens ici avaient ce genre d'argent. Alors, oui, ce surnom a circulé.

– Ils étaient simplement jaloux. C'est ton père qui était le problème, vraiment. Vice-président de l'entreprise. Pratiquement tout le monde travaillait pour lui d'une manière ou d'une autre.

– Mon père était un voleur, je la corrige. Je ne le savais pas à l'époque. Il a gagné beaucoup d'argent, mais c'était un salaud.

– Ouais, intervient-elle après une longue pause. Tout le monde le savait aussi.

– J'avais besoin d'au moins soixante-quinze mille pour démarrer mon fonds. J'en ai économisé vingt-cinq, j'avais besoin de plus. Je ne voulais pas lui emprunter de l'argent, mais j'ai fini par le faire. Je pensais qu'il me le devait étant donné tout ce qu'il m'avait fait subir quand j'étais enfant. Je pensais que le plus dur serait de lui demander, mais il s'est avéré que le plus difficile était de le lui rendre.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Eh bien, il aimait que j'aie eu besoin de lui. C'était la première fois que je lui devais quelque chose. Quand je l'ai rendu trois mois plus tard avec les dix

pour cent d'intérêt et un peu de bonus en remerciement... eh bien, il n'a pas apprécié.

– Il n'était pas content pour toi ?

– Penses-tu qu'il ait déjà été heureux pour moi à propos de quoi que ce soit ?

Elle hausse les épaules.

Isabelle l'a rencontré à quelques reprises et pour autant que je sache, rien de trop traumatisant ne s'est passé, mais il n'avait pas été vraiment amical.

– Depuis ce prêt, il n'a jamais cessé de dire que je n'aurais jamais eu mes millions sans lui. Il attribue tout mon succès au prêt et à rien d'autre. Si je n'avais pas gagné d'argent ? Il m'aurait traité de nul toute ma vie. Il ne m'aurait jamais laissé oublier ça.

– Je suis désolée, marmonne-t-elle.

– Ça n'a plus d'importance. Je n'attends plus rien de lui depuis bien longtemps. Et fait, mon inculpation prouve que tout ce qu'il pense de moi est vrai, que je suis une merde, un connard, un criminel.

Nous ne disons rien pendant quelques instants, puis elle s'excuse à nouveau d'avoir parlé de mes parents.

Je hausse les épaules. J'aimerais pouvoir dire que les choses ont changé depuis mon enfance, mais en réalité, elles n'ont fait qu'empirer.

– Écoute, je pensais... commence-t-elle, laissant sa voix retomber à la fin. Pourquoi ne restes-tu pas ici aujourd'hui et ce soir pour que tu sois en meilleure forme ?

– Non, je ne voudrais pas m'imposer.

– Ce n'est pas le cas. La police est partout. Les routes sont bloquées. Ils te cherchent et tu as besoin d'un vrai plan d'évasion.

CHAPITRE 15 — ISABELLE

QUAND JE ME SOUVIENS...

JE NE SAIS PAS POURQUOI je demande à Tyler de rester. C'est juste quelque chose qui m'échappe et que je ne retiens pas.

Une partie de moi le croit. Une autre, non, mais pour le moment, j'ai plus tendance à le croire que l'inverse, même si ce n'est probablement pas sage.

Je sais qu'il a été condamné par un tribunal. Il a été reconnu coupable. Suis-je totalement ridicule d'ignorer le verdict d'un jury ?

Je ne veux plus parler de sa condamnation et lui non plus. Après le petit-déjeuner, Tyler se rend dans le jardin et il remarque qu'une de mes lumières ne fonctionne plus. Il me demande si j'ai des ampoules de rechange. Je trouve un paquet dans une boîte dans le garage et il la change.

Ensuite, il parcourt le reste de la maison et vérifie les autres ampoules. Il en trouve deux autres qui sont mortes dans le hall, sort une échelle du garage et les change également.

Au début, j'essaie d'empêcher Tyler de faire tout cela. Pas que cela me dérange. Je ne suis pas vraiment bricoleuse et je laisserais pas mal d'ampoules griller avant de les changer.

J'apprécie son aide, mais j'ai l'impression que ce n'est pas quelque chose qu'il devrait faire. Il devrait se reposer, mais il dit que c'est une façon pour lui de se détendre.

– Je veux être utile et m’occuper, insiste Tyler. En plus, cela me rappelle ce que c’est d’être un homme libre. Je n’ai rien pu faire d’aussi banal depuis plus de deux ans.

Je lève les mains, m’assois sur le canapé et m’installe confortablement avec mon Kindle. Je n’ai pas eu d’homme qui travaille chez moi depuis longtemps et je trouve cela étrangement réconfortant.

Il y a une sorte de vie domestique qui accompagne ce fait qui me permet de me détendre plus que j’ai pu le faire depuis longtemps. Il prend soin de moi et j’apprécie.

Après avoir fini avec les ampoules, Tyler remarque que je n’avais pas fini de peindre le placard de ma chambre. C’était un projet que j’ai commencé il y a quelques mois.

J’ai cherché un tas de trucs sur Pinterest.

J’ai sauvegardé beaucoup de pages.

J’ai acheté tout ce qu’il fallait.

J’ai commencé à peindre, mais quelque chose est arrivé et j’ai tout mis de côté.

Je ne fais généralement cela qu’avec des projets domestiques. C’est devenu trop difficile pour moi de continuer. Cela nécessite un voyage supplémentaire à Bricomarché et après avoir acheté plus de fournitures, l’envie de continuer a soudainement disparu.

Je n’ai pas retrouvé le bon état d’esprit, alors je l’ai laissé tomber. Au bout d’un moment, j’ai même arrêté de le remarquer jusqu’à ce qu’il en parle.

– Cela ne prendra pas longtemps, mentionne Tyler avec l’assurance de quelqu’un qui l’a déjà fait. Sérieusement, ce n’est rien.

– Non, c’est bon. Je le ferai... plus tard.

- Allez ! dit-il en prenant ma main dans la sienne. J’essaie de m’écarter, mais il boitille vers moi. Ses mouvements sont si pathétiques que je ne peux m’empêcher de céder.

– Comment vas-tu faire avec toutes tes blessures ?

– Lentement, mais avec beaucoup de plaisir.

Je sors toutes les fournitures que j’ai rangées dans un coin du petit placard du garage. J’étale la bâche sur le sol, recouvrant l’armoire à chaussures et le placard intégré. Heureusement, Tyler convient avec moi que les armoires sont trop lourdes pour qu’il puisse les déplacer dans son état actuel et je ne serais pas d’une grande aide. Il n’aime pas ça, mais il va devoir peindre autour.

Quand je le laisse seul, j’entends à travers la porte qu’il avait allumé la télévision de ma chambre pour regarder un match de basket. Je me verse une autre tasse de thé, je m’installe sur le canapé et je plonge dans mon livre. Quand je lève les yeux, presque une heure est passée. Le match est toujours en cours et Tyler travaille toujours.

JE VAIS dans la cuisine et nous prépare des sandwichs. Je ne sais pas ce qu’il aime, mais j’aime le beurre d’amande alors c’est ce que je lui fais. Quand je frappe à la porte, il se tourne vers moi avec un immense sourire.

– Waouh, merci beaucoup.

Il l’attrape et mord immédiatement dedans.

Je regarde mon placard. Il est à moitié terminé.

– Avec le pinceau, ça me prenait une éternité, mais avec le rouleau, je vais beaucoup plus vite.

– C’est génial, dis-je.

– Ça fait un bien fou, renchérit Tyler.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

Il hausse les épaules.

– Ça m’a fait oublier la vie pendant un moment. *Ma* vie.

Il prend une autre bouchée du sandwich et l’avale avec quelques gorgées

d'eau.

– C'est difficile à expliquer, mais en faisant toutes ces choses dans la maison, je me sens normal. Comme une personne ordinaire qui se promène librement dans le monde. Je n'ai pas ressenti cela depuis longtemps.

Je lui fais un léger signe de tête et au bout d'un moment je lui dis que je serai dans le salon s'il a besoin de moi.

Mon livre retient mon attention un peu plus longtemps, mais quand je l'ai terminé, je n'ai pas l'énergie d'en commencer un autre. Au lieu de cela, j'allume la télévision et je regarde quelque chose pour m'occuper.

Une heure plus tard, Tyler sort. Il a un peu de peinture sur ses avant-bras et sa chemise, mais c'est à peu près tout. Il me fait signe et je le suis vers la chambre.

Le placard est terminé. Il a même enlevé la bâche et le ruban adhésif protégeant les meubles.

– Waouh, c'est super beau ! je m'exclame en allumant le ventilateur du plafonnier et en ouvrant la fenêtre.

Quand j'éternue à cause des vapeurs, il éteint la lumière et me pousse hors du placard.

– Laissons tout cela sécher d'abord, dit Tyler en se frottant le front avec le dos de la main.

Il ne veut pas l'admettre, mais le projet l'a fatigué. Il va sur le canapé et s'assoit prudemment, laissant échapper un long soupir.

J'aurais préféré que tu ne le fasses pas tout ça. Ce n'était pas une urgence.

– Je sais, reconnaît-il après un long moment, mais j'en avais envie. Ça m'a manqué de faire des choses comme ça, de travailler avec mes mains. Qui sait quand j'aurai la chance de recommencer.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Isabelle, les gens n'échappent pas vraiment aux prisons de haute sécurité. Ceux qui réussissent à s'échapper se font toujours reprendre.

– Toujours ?

– Il n’y a pas eu une seule évasion réussie en cinquante ans, précise-t-il avec un haussement d’épaules résigné.

Une mèche de cheveux lui tombe dans les yeux et il la repousse.

– Certaines personnes passent quelques jours dans le monde, d’autres quelques semaines, mais c’est tout. Ils se font toujours attraper.

– Pourquoi ? je marmonne.

– Ils n’ont pas de voiture, pas d’abri. Ils n’ont pas d’argent. Ils doivent commettre plus de crimes pour obtenir ce qu’il leur faut.

– Alors, *pourquoi* as-tu fait ça ? je demande. Si tu savais que c’était voué à l’échec, pourquoi t’es-tu échappé ?

– Je ne savais pas que ce serait un échec. Mes chances ne sont pas bonnes sans un plan vraiment solide, ce que je n’ai pas, explique-t-il en inclinant la tête contre le dossier du canapé pour regarder le plafond, perdu dans ses pensées. Pourquoi je l’ai fait ? J’ai vu une chance et j’ai dû la saisir. Je ne les ai pas tués. Je n’ai fait aucune de ces choses dont on m’accuse. Je ne pouvais plus rester en prison. C’était aussi simple que ça.

CHAPITRE 16 — ISABELLE

LORSQU'ON PASSE UN APRÈS-MIDI ENSEMBLE...

L'APRÈS-MIDI se transforme en un début de soirée serein, et le ton de la conversation change et devient plus léger. Au lieu de parler de toutes les choses que nous n'avons pas en commun, nous commençons à nous remémorer le passé.

Tyler est le premier à évoquer M. Rosenblatt, le professeur d'espagnol qui a eu une histoire d'amour torride avec Mme Ferrone, la professeure de chimie. Des rumeurs circulaient parce que des élèves les avaient vus se tenir la main, mais l'histoire a été officiellement confirmée lorsqu'ils ont été surpris en train de s'embrasser sous les gradins par la présidente du corps étudiant, Deidra Leeks. Deidra n'a jamais inventé d'histoires et n'était pas une commère, alors, quand elle a parlé de cette histoire, tout le monde savait que c'était la vérité.

– Le plus drôle, c'est que Mme Ferrone est maintenant Mme Rosenblatt.

– C'est vrai ?! demande Tyler.

Je me mets à rire et hoche la tête avec enthousiasme.

– Après avoir divorcé de leurs conjoints, ils se sont mariés. Ils sont ensemble depuis des années.

– Ils travaillent toujours là-bas ?

– Nan, je secoue la tête. D'après ce que j'ai entendu, ils ont déménagé dans l'Idaho et ont eu cinq enfants.

- Putain de merde ! dit Tyler. Et on croit connaître les gens.

– Oui, dis-je. Alors qu'on ne sait rien.

Il lui faut un moment pour se rendre compte que je fais référence à lui.

– Ha, ha, répond-il sarcastiquement en penchant la tête. Je suppose que malgré toutes les rumeurs et tous les ragots juteux qui courent sur des gens que nous connaissions enfant, ma condamnation à vie reste la cerise sur le gâteau.

– Tu as dit que tu ne voulais plus en parler, je remarque.

– C'est vrai, se détend Tyler en se penchant en arrière sur le canapé et ajustant la position de sa jambe blessée. Parlons d'autre chose.

Je ne trouve pas difficile de lui parler tout comme ça doit être le cas pour lui, mais ne pas aborder ce sujet est un vrai défi.

– Alors, dis-moi pourquoi tu es là, me demande Tyler au bout d'un moment.

– Que veux-tu dire ?

– Je suis seulement surpris que tu aies fini par acheter une maison si près de l'endroit où nous avons grandi.

Je détourne le regard, réalisant que nous sommes tombés sur un sujet dont je ne veux pas discuter.

– Tu es seule, pas mariée, pas d'enfants. Pourquoi vivre ici ?

– Tu crois que je déteste cet endroit ?

– Hé, je n'ai rien contre l'ouest de la Pennsylvanie. J'étais content de grandir ici, mais toi, tu as toujours voulu être ailleurs.

– En fait j'ai vécu dans une grande ville, New York, pendant deux ans, je précise. Ce n'était pas aussi bien que je l'espérais.

– Vraiment ?

Il veut que je sois honnête et, franchement, ça ne sert à rien de mentir. Si je ne peux pas être honnête avec lui, un homme que je ne reverrai jamais après

demain, alors je ne peux l'être avec personne.

– Mon appartement était petit et sombre. Le temps était pourri, tout comme ici, mais Central Park n'était pas assez sauvage pour que je puisse m'échapper. Tout était vraiment cher et il semblait que la seule activité proposée était aller dans des bars et des clubs qui te vendent une boisson gazeuse à 18 dollars.

– Tu sais, tu es une fille, tu n'as pas vraiment à les payer, mentionna Tyler en souriant en coin.

– Si, je rétorque rapidement. Sinon, je suis coincée dans une conversation ennuyeuse avec un connard. Non, merci.

- Alors, c'était ça le problème ? Tu n'aimais tout simplement pas la vie en ville ?

Je lui fais un signe de tête, mais c'est un mensonge. J'ai dit que je ne pouvais pas me résoudre à mentir, mais je le fais quand même.

La vérité est qu'il s'est passé quelque chose à New York, quelque chose dont je ne peux pas parler.

– Après avoir obtenu mon master, j'ai simplement décidé de revenir en arrière. Je n'aurais probablement jamais pu quitter mon appartement si j'y étais resté un moment de plus parce que tout mon argent allait dans le loyer. Ici, mon salaire est largement suffisant pour couvrir mon emprunt sur cette immense maison, et mettre de côté. En fait, c'est probablement beaucoup plus grand que ce dont j'ai besoin, mais ça me va. J'aime avoir une grande maison.

Il sourit à nouveau et à la façon dont il le fait, je ne sais pas s'il me croit.

- Qu'en est-il du temps ? demande-t-il, refusant de laisser tomber le sujet.

Je n'arrive pas à croire qu'il se souvienne autant de ce que j'ai dit quand j'avais douze ans.

– Oui, je déteste le temps ici. Je n'aime pas les saisons. Je n'aime pas cette pluie. Je n'aime pas que les arbres qui perdent leurs feuilles. Je déteste à quel point il fait gris, mais je déteste surtout le froid.

– Et tu as l'intention de changer cela ?

Je regarde mes mains et je joue avec une de mes cuticules.

– Je ne sais pas, j'avoue en secouant la tête. Oui, j'adorerais déménager dans une petite ville balnéaire en Floride, en Californie ou à Hawaï, mais cela ne me semble pas possible.

– Les gens le font tout le temps, avance-t-il.

– Je sais, mais j'ai l'habitude d'être ici. Je suis habituée à ma maison et à mon travail. Je me suis même habituée à la pluie.

La vérité est que ma vie est régie par la peur. Ce serait aussi facile que de monter dans une voiture et de conduire vers le sud ou l'ouest pour s'éloigner de cet endroit. Je pourrais louer un nouvel appartement, et recommencer à zéro.

Ce n'est pas comme si j'avais vraiment une vie ici, mais après ce qui s'est passé à New York, je ne peux pas. Je suis devenue cette personne timide qui a peur de son ombre. J'ai toujours été timide, mais maintenant je suis devenue une sorte d'ermite. Je veux partager ça avec Tyler plus que tout, mais même maintenant, j'ai peur.

- Hé, tu te souviens de la première fois où nous nous sommes rencontrés ? demande Tyler.

Soudain, j'ai un flashback.

En cours de musique. Je n'étais pas très douée parce que chaque professeur de musique que j'avais s'attendait à ce que je sache lire une partition, et j'en étais incapable.

Bien sûr, je ne voulais pas l'admettre, alors je restais seulement assise, je ne levais jamais la main, je ne disais rien à personne et j'essayais de copier les réponses sur la fille à côté de moi.

Je ne me souviens pas beaucoup de mon premier jour d'école sauf que dès que le professeur m'a montré à ma place et a commencé le cours, le gars en face de moi s'est retourné et s'est moqué de mes chaussures.

On était en mars et mes parents avaient déménagé au milieu de l'année scolaire et mon premier jour d'école était au milieu de la semaine. Ces chaussures je les portais depuis août. Les semelles se détachaient, exposant mes chaussettes, mais cette partie était plus facile à cacher que le grand trou se formant près de mon gros orteil.

Je n'avais pas répliqué. Je l'ai simplement ignoré, mais quand j'ai découvert qu'il était également dans mon cours d'art, j'en ai eu mal au ventre. C'était mon premier jour et c'était ce que je devrais supporter pour le reste de l'année scolaire.

Le gamin qui s'est moqué de moi s'appelait Christian DeParmo. Vu sa confiance en lui et sa coupe de cheveux (recouverts d'une généreuse quantité de gel), je pouvais dire qu'il était l'un des enfants les plus populaires de l'école.

Dans notre classe d'art, il s'est assis derrière moi et je l'ai entendu chuchoter des choses sur mes baskets à sa voisine. Une fois qu'elle les a vus, elle a commencé à rire. Contrairement au professeur de musique qui s'en moquait, le professeur d'art ne les avait tout simplement pas entendus.

La seule personne qui s'en est rendu compte c'est Tyler, mon voisin.

– Tu as dit aux enfants qui chuchotaient de se taire, dis-je à Tyler. Je ne l'oublierai jamais. Je n'ai jamais vu personne me défendre comme ça avant.

– Non, réplique-t-il en secouant la tête. Ce n'était pas notre première rencontre.

CHAPITRE 17 — ISABELLE

LORSQU'ON SE RAPPELLE LE BON VIEUX TEMPS...

JE FRONCE les sourcils

– De quoi tu parles ? Bien sûr que si.

Maintenant, il se met à rire.

– Nous nous sommes rencontrés plus tôt, près des casiers. Tu m'es rentrée dedans, tu as fait tomber ton sac à dos, et tous tes papiers se sont éparpillés. J'ai essayé de t'aider à les ramasser, mais tu as refusé. Tu ne voulais même pas me regarder.

– C'était probablement juste après avoir dû me présenter et avoir récupéré tous les livres, toute seule. Mes parents ne m'ont pas vraiment aidé avec ce genre de choses.

– Sérieusement, Christian est un connard. J'ai entendu dire qu'il dirige maintenant une concession de voitures d'occasion, il arnaque probablement les gens comme il le faisait à l'époque.

– Comment ça ?

– Il vendait de la marijuana. C'était l'un des plus gros marchands de l'école, le seul problème c'est qu'il était vraiment arrogant et il a commencé à couper la marchandise. Il disait que c'est dix grammes, mais c'était moins. Il mélangeait l'herbe avec autre chose pour la couper et la rendait moins puissante. Il ferait n'importe quoi pour un dollar. Cela explique probablement son travail actuel.

– Tu te souviens du projet de papier mâché ?

Il hoche la tête.

C'était la première fois que nous passions du temps ensemble, rien que tous les deux. Ça a été mon projet préféré.

Je ris. Il n'avait jamais été aussi confiant, arrogant et sûr de lui quand il était enfant, mais on pouvait en avoir des aperçus.

Tyler m'avait demandé de travailler avec lui sur le projet de papier mâché pour le cours d'art plastique. Il m'avait invitée chez lui parce que je lui ai dit que chez moi ce n'était pas possible.

C'était la première fois que je voyais le grand manoir où il vivait. J'avais entendu par les autres élèves une rumeur qui disait qu'elle valait deux millions, mais je ne le croyais pas à l'époque ; aucune maison ne valait autant.

Je n'étais jamais allée dans ce coin. Ce n'était que des domaines en pierre qui respiraient l'argent. C'était dans le quartier le plus cher de Pittsburgh, où il y avait une longue histoire de manoirs et de richesse. La raison pour laquelle nous nous sommes retrouvés dans la même école était que le quartier Fox Chapel comprenait un certain nombre de quartiers plus pauvres, dont le mien ; le plus merdique.

Quand il m'a invité chez lui, je devais apporter mes fournitures, mais j'ai menti et lui ai dit que je les avais oubliés. La vérité était que je n'en avais pas.

Les fournitures d'art plastique étaient chères et je ne voulais pas le demander à mes parents. En plus, il n'y avait même pas de place dans notre appartement pour en faire. On avait qu'une chambre et je dormais dans le salon.

Tyler, de son côté, avait toute une aile de la maison pour lui tout seul. Je n'avais jamais rien vu de tel auparavant. Sa chambre était dotée d'une salle de bains, d'un grand dressing et d'un salon aussi. Donc sa télé, son canapé et son bureau se trouvaient dans une pièce séparée.

Sa chambre avait l'air fausse, comme dans les émissions de télévision, mais ce n'était pas un décor. C'était la maison de Tyler. C'était là qu'il mangeait,

dormait et vivait.

Dès qu'il était entré dans sa chambre, il s'est laissé tomber sur un grand fauteuil poire, le genre que j'ai toujours vu dans les catalogues IKEA.

– Je ne pensais pas que des gens avaient réellement ce genre de fauteuil, dis-je en riant.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Eh bien, je les ai toujours vus dans les catalogues de la rentrée, mais je ne savais pas que des gens en achetaient vraiment.

– Eh bien, moi j'en ai un et je l'adore. C'est vraiment confortable. Tu veux venir t'asseoir ?

J'hésitai, debout maladroitement sur le pas de la porte.

– Tu sais, tu vas devoir entrer si on doit travailler ensemble sur ce truc ?

Me sentant encore plus gênée par le fait qu'il m'ait fait remarquer ma maladresse, je me frayai un chemin.

– Viens t'asseoir sur le pouf.

En m'approchant de lui, je m'attendais à ce qu'il bouge, mais non. Il se poussa à peine pour faire de la place.

Je ne me suis pas attardée longtemps. Ce n'était pas que je ne voulais pas m'asseoir à côté de lui. J'avais le béguin pour lui depuis mon premier jour d'école. C'était juste que je ne voulais pas faire de faux pas.

Nous avons passé le reste de l'après-midi à travailler. Tyler avait un grand bureau avec beaucoup de place et toutes les fournitures dont nous avions besoin.

Nous avons écouté Nirvana, No Doubt et Bush.

Nous avons ri en parlant de nos camarades de classe et nous avons discuté de films en long et en large, analysant chaque scène et performance intéressantes.

Les heures passaient et sa mère fit des apparitions à quelques reprises, nous apportant des biscuits, un déjeuner et plus tard une pizza. Elle était mince, bien faite et vêtue de vêtements décontractés de sport qui coûtaient plus cher que ce que la plupart des gens portent pour travailler. Elle semblait gentille et calme, mais un peu détachée.

Ce jour-là, Tyler et moi avons passé tout l'après-midi ensemble et mon cœur s'arrêtait chaque fois que nos mains se frôlaient. Je ne me souvenais plus pourquoi, mais nous avons décidé de faire une grande pieuvre pour notre projet. Les tentacules se sont avérés assez difficiles et sont devenus peu maniables.

Nous pensions pouvoir le faire en un jour, mais c'était impossible. Quand je suis retournée chez lui deux jours plus tard, tout était différent. Le comportement décontracté de sa mère avait disparu. Elle nettoyait nerveusement la cuisine et vérifiait son maquillage et ses vêtements dans le miroir de l'entrée régulièrement.

La maison était impeccable, mais les trois garçons l'ont quand même examinée pour s'assurer d'avoir tout nettoyé.

- Tout va bien ? demandais-je. Vous attendez quelqu'un ?

C'était comme s'ils s'attendaient à ce qu'un roi les honore de sa présence.

– Non, ... si, avait répondu Tyler d'un air absent.

Il fit le tour de sa chambre et passa l'aspirateur deux fois, vérifiant la couette pour s'assurer qu'elle n'avait pas un seul morceau de peluche dessus.

Je pensais que mes parents étaient durs, mais je n'avais jamais rien vu de tel auparavant.

– Je pensais que nous allions travailler sur le projet, avais-je dit. Tu veux que je revienne plus tard ?

– Non, dit-il en secouant la tête. On doit le faire maintenant. C'est pour demain.

S'il s'inquiétait de la saleté et du désordre, le papier mâché n'était pas la chose à faire. Mais il avait raison, nous manquions de temps.

– Mon père était censé rentrer plus tard, mais maintenant il arrive à cinq heures, avait expliqué Tyler, regardant l’horloge avec anxiété. Essayons de terminer à 16 h 30 pour que je puisse tout nettoyer.

Je voulais lui poser des questions. Je voulais demander une explication, mais nous n’étions pas assez proches. Nous étions amis, plus que des connaissances, mais cela semblait trop personnel comme sujet.

La tête de la pieuvre s’est avérée à la fois triangulaire et circulaire, et les tentacules étaient un peu trop gros, mais dans l’ensemble, le projet s’était bien déroulé. Nous avons terminé à 16 h 15 exactement, et dès notre œuvre fut terminée, Tyler avait commencé à nettoyer.

Je ne le savais pas à l’époque, mais Tyler, sa mère et ses deux frères vivaient deux vies différentes. Il y avait deux semaines du mois où tout allait bien et tout le monde était content. Puis deux autres où son père rentrait de ses voyages d’affaires et tout le monde marchait sur le fil du rasoir.

Ce jour-là, j’ai ressenti sa nervosité et son anxiété. Quand j’ai quitté cette maison immaculée de plusieurs millions de dollars avec ces grandes colonnes, ces haies bien entretenues et ces beaux jardins, je me suis rendu compte que peut-être les gens qui avaient tout n’avaient pas grand-chose sauf de l’argent.

Avant, je pensais que ma vie serait meilleure si j’avais juste un peu plus de sécurité, mais maintenant je sais que ce n’est pas quelque chose que l’on peut simplement acheter. C’est quelque chose que votre famille doit créer.

Toutes ces années plus tard, Tyler et moi parlons un peu de ce projet de papier mâché, mais nous nous concentrons principalement sur cette première soirée ensemble. Je ne parle pas de son père et lui non plus.

– Tu sais, j’avais le béguin pour toi à l’époque, je lui avoue doucement.

– C’est vrai ? Moi aussi.

– Vraiment ? dis-je le souffle coupé.

– Tu ne savais pas ?

Il hausse les sourcils. Je secoue la tête non.

– J'étais certain que tu ne serais jamais intéressée par quelqu'un comme moi.

– Quelqu'un comme toi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu étais l'un des plus populaires au collège. Toutes les filles étaient amoureuses de toi et tu le savais.

– D'accord, ça je savais, avoue Tyler avec un clin d'œil. Toutes les filles m'aimaient bien, mais je ne pensais pas que ça t'englobait. Et tu étais la seule qui m'intéressait.

Je lève les yeux au ciel, n'y croyant pas un seul instant.

CHAPITRE 18 — ISABELLE

LORSQU'ELLE FRAPPE À LA PORTE...

ON RESTE silencieux quelques instants pendant que je fais tourner ma bague en argent ornée du signe infini autour de mon annulaire. Elle est douce et froide et j'aime la sensation sous mes doigts.

- Où l'as-tu trouvé ? demande Tyler. C'est joli.

- Dans une friperie à Oakland. Elle est tenue par une femme magnifique avec des dreadlocks qui enveloppe son cou d'écharpes de différentes couleurs. En plus de vendre des rideaux de perles et des robes aux couleurs vives, elle te lit également ton avenir dans la paume.

- J'adore ça, dit-il. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

- Tu n'as pas besoin de jouer le jeu, dis-je avec un demi-sourire. Je sais que tu n'aimes pas ce genre de choses.

- Tu ne connais rien de moi.

Je lève un de mes sourcils et attends qu'il m'explique.

- Hé, dit-il, levant les mains en signe d'abandon. C'est vrai. Tu ne sais rien. Tu ignorais même que j'étais condamné à la prison à vie.

- D'accord, je convins. Je reformule donc. Je doute que tu sois intéressé par ce genre de choses.

- Eh bien, je ne peux pas dire que je le sois, mais je trouve beaucoup de choses assez intéressantes. Arrête d'éviter la question. Qu'a-t-elle dit

lorsqu'elle a lu ta paume ?

Je secoue la tête.

– Quoi ?

– Je ne lui ai pas demandé. J'avais trop peur. J'en avais envie, mais je me sentais mal à l'aise. Gênée. Je n'étais pas sûre de savoir ce qui allait se passer, ce qu'elle allait dire ou combien j'étais censé donner en pourboire, alors je ne l'ai pas fait. Au lieu de cela, j'ai regardé l'armoire à bijoux et quand j'ai vu cette bague, je l'ai achetée.

- Je peux la voir ? demande-t-il.

Je le retire de mon annuaire et le lui tends. Il la tient devant ses yeux, l'examinant de près.

– Elle est belle. Éblouissante.

Merci. C'est l'une de mes préférées.

Je suis sur le point d'ouvrir la bouche et de dire quelque chose quand quelque chose frappe fort contre ma porte et me fait sursauter.

Mes yeux s'écarquillent. Je ne sais pas quoi faire. Tyler me regarde, également, figé sur place.

Le coup est suivi d'un autre puis d'un autre.

– Isabelle ? Ouvre la porte, Isabelle !

– Qui est-ce ? chuchote Tyler.

– Je crois que c'est ma voisine, Pam.

J'essaye de me souvenir de son nom de famille, mais rien ne me vient à l'esprit.

– Elle a un golden retriever et un bulldog, je précise.

L'information est totalement inutile, mais j'ai eu un certain nombre de conversations avec elle, de très courtes conversations, quand qu'elle promenait ses chiens. Si elle ne les avait pas eus, je doute que nous aurions

échangé plus qu'un bref bonjour.

– Isabelle ! Je sais que tu es à la maison ! Ta voiture est là. J'ai besoin de te parler.

– Merde, je murmure.

J'avais complètement oublié que j'avais quatre petites fenêtres sur la porte du garage et je suppose qu'elle a dû regarder à travers pour voir si j'étais à la maison.

C'est très inhabituel de sa part. Elle n'est pas du genre curieuse. Je n'ai d'autre choix que de répondre. Je commence à marcher vers la porte, mais Tyler m'arrête.

– Non, tu ne peux pas, dit-il en secouant la tête.

– J'y suis obligée.

Pam continue de frapper et ses coups deviennent de plus en plus urgents. Je me lève et me dirige vers la porte. Tyler me suit.

– Je ne dirai rien, je lui murmure, puis je montre les deux lattes de fenêtres de chaque côté de la porte d'entrée.

S'il fait un autre pas en avant, elle le verra.

– Hey, qu'est-ce qu'il y a ? je demande en étirant mon bras au-dessus de ma tête et en bâillant bruyamment. Je dormais.

– Je suis vraiment désolée de t'avoir réveillée, s'excuse-t-elle.

Pam est une femme en forme, dans la cinquantaine, avec une coupe de cheveux coûteuse et des faux-ongles bien entretenus. Je ne me souviens pas de ce qu'elle fait dans la vie, mais elle travaille de chez elle dans son bureau, portant des leggings et différents sweat-shirts comme uniforme.

– Je ne t'ai pas vu depuis un moment et je voulais juste voir si tu allais bien.

Ses respirations sont un peu accélérées.

– Je vais bien. Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

– Eh bien, tu as entendu parler des gars qui se sont évadés de la prison, non ?

Je lui fais un signe de tête

– Ouais, j’ai vu ça aux infos.

– Eh bien, apparemment, l’un d’eux vient d’ici. Il a grandi à Fox Chapel. Donc, ils bloquent toutes les routes et vérifient toutes les voitures. Quand je suis allée à Target ce matin, j’ai dû montrer ma carte d’identité aux flics. C’était la première fois que je devais faire ça, de toute ma vie.

Je sens le sang quitter de mon visage alors je bâille pour cacher la décoloration qui s’est produite.

– Alors, ils bloquent les routes ?

Elle hoche la tête.

– Je ne suis pas sortie depuis que j’ai quitté le travail vendredi, dis-je. Je pense que je suis en train de tomber malade.

– Eh bien, si tu dois t’aventurer à l’extérieur, n’oublie pas ton permis de conduire. Ils arrêtent toutes les voitures. Ils ont un flic juste à l’extérieur du quartier, puis un près de la grande place. Il y a une tonne de bouchons et les flics sont partout.

– Oh mon Dieu, je murmure.

– Je sais, dit-elle en secouant la tête. Eh bien, je vais y aller, mais pourquoi ne pas échanger nos numéros, juste au cas où ?

J’hésite puis décide que c’est probablement pour le mieux.

– Oui, bien sûr.

Nous avons déjà échangé nos numéros lorsque j’ai emménagé pour la première fois, mais elle a changé de téléphone depuis et tous ses contacts n’ont pas été transférés.

Elle envoie un texto au numéro que je lui donne pour s’assurer qu’elle l’a bien écrit, puis me demande si je veux venir dîner.

Je secoue la tête non et feins une toux dans le creux de mon coude.

- Peut-être une autre fois ? suggère-t-elle en reculant et me souhaitant un bon rétablissement.

CHAPITRE 19 — TYLER

PENDANT QUE J'ATTENDS...

JE M'AGENOUILLE derrière le canapé pendant qu'Isabelle ouvre la porte. Je sais que je prends un risque, mais je l'ai cru jusqu'à présent et j'espère que c'est toujours la bonne décision.

Leurs voix sont assez fortes pour que je les entende et je commence lentement à me détendre. Isabelle ne dit rien et n'envoie aucun signal.

J'écoute la voisine dire à quel point c'est effrayant qu'il y ait quelqu'un en liberté et Isabelle est d'accord avec elle.

Mon cœur bat de plus en plus vite. Ma vie est entre ses mains, mais après tout c'est le cas depuis les vingt-quatre dernières heures.

Ce genre de choses va continuer de se produire.

C'est juste une voisine qui ne sait rien de ma venue et de ma vie en plein désarroi. Mais que va-t-il se passer quand il y aura un réel danger ?

Que va-t-il se passer lorsqu'un policier m'arrêtera ?

Que va-t-il se passer quand quelqu'un me reconnaîtra après avoir vu ma photo aux infos ?

Je ne pense pas que cela se terminera bien pour moi. Mais quel choix avais-je ? Je ne pouvais pas rester assis dans cette cellule quand j'ai vu une chance de m'enfuir.

Je devais la tenter.

Je suis innocent. Je n'ai fait aucune de ces choses dont on m'accuse. Je n'ai tué personne et jamais je n'aurais pu assassiner ma femme.

Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Comment sortir d'ici ? J'entends des morceaux de leur conversation. Les routes sont bloquées et les flics sont derrière des barricades vérifiant les pièces d'identité... Que dois-je faire ?

Quelle est ma porte de sortie ?

C'est peut-être ça.

Quoi qu'il arrive, ça ne va pas être bon et Isabelle ne devrait pas être impliquée plus qu'elle ne l'est déjà.

En l'écoutant parler à sa voisine, derrière le canapé, je m'émerveille de voir à quel point sa voix a peu changé.

Nous nous sommes rencontrés en 4e et nous avons décidé d'aller à notre bal de 3e ensemble. Je me souviens lui avoir demandé et elle avait répondu oui, mais ce n'était pas une invitation officielle.

C'était très décontracté, même si je voulais danser avec elle plus que tout au monde. En secret, je savais qu'elle voulait y aller avec moi aussi.

C'est ce qui est le plus drôle à cet âge. On voulait tous les deux la même chose. On s'aimait l'un l'autre autant que deux personnes le pouvaient et pourtant on a eu peur de dévoiler nos sentiments.

Pourquoi ? Pourquoi était-ce si difficile d'ouvrir son cœur à une autre personne ? La peur d'être rejeté ?

Isabelle m'avait dit qu'elle ne voulait pas que ce soit un rendez-vous comme ça je n'avais pas à aller la récupérer chez elle. Je m'en moquais parce que c'était comme un rendez-vous et si nous pouvions passer du temps ensemble avant, je n'étais que plus heureux.

Et il se trouve que mon père est rentré du travail ce jour-là à cinq heures, son heure habituelle. Je pensais avoir tout fait, mais j'étais tellement préoccupé par mon non-rendez-vous que j'ai oublié quelque chose.

Isabelle et moi traînions au sous-sol quand il m'a appelé dans la cuisine. Au ton de sa voix, je savais déjà que ce n'était pas bon, mais je ne savais tout simplement pas quoi.

J'ai essayé de m'excuser immédiatement quand j'ai vu que je n'avais pas vidé le lave-vaisselle, mais il était déjà trop tard. Il n'écoutait rien. Au lieu de cela, il a commencé à me crier dessus, à m'insulter. J'étais en colère et gêné.

Comment osait-il gâcher ma soirée après avoir gâché tous les autres jours importants de mon enfance ? C'était la première fois que je ripostais. J'avais toujours tellement peur, mais cette fois, j'étais plus gêné et mortifié que je n'avais peur de la violence qui s'abattra sans aucun doute sur moi.

– Va te faire foutre ! criais-je à pleins poumons. Tu ne peux pas me dire quoi faire, espèce de connard !

Les mots venaient de s'échapper de mes lèvres et le regard sur le visage de mon père disait tout. Il était choqué par ma réaction. J'avais deux frères aînés et ils ne lui avaient jamais vraiment tenu tête.

En bref, dès que je l'ai eu traité de connard, il a sauté vers moi, m'a attrapé par les cheveux et m'a poussé dans les escaliers. Mon corps a rebondi tout en bas, laissant des ecchymoses sur mes bras, mes jambes et mes côtes.

Je ne savais pas cela à l'époque, mais des gens sont morts après avoir vécu ça. J'ai rencontré des gars en prison qui ont poussé leurs copines et leurs épouses dans les escaliers et elles en sont mortes. Je n'ai pas été aussi chanceux, ou peut-être que si, tout compte fait.

Heureusement, mon père avait déjà bu quelques bières et ne m'avait pas suivi jusqu'au sous-sol. Je n'ai pas pris la peine d'attendre. Isabelle et moi sommes partis par la porte arrière et nous avons passé des heures dans le parc non loin de chez moi, serrer l'un contre l'autre, à sangloter. C'était surtout elle qui m'avait tenu et qui m'avait consolé et m'avait dit que tout allait bien se passer.

Un de mes plus grands regrets de ma vie est que lorsque j'ai eu la tête enfouie dans ses bras, je ne l'ai pas relevée pour l'embrasser. Elle m'a embrassé le front et les joues et m'a tenu doucement. S'il y a une chose que je changerais dans la façon dont ma vie s'est déroulée (en plus de rentrer seul à la maison

le soir où j'ai trouvé ma femme et son amant poignardés dans notre lit), ce serait d'embrasser Isabelle ce soir-là.

J'aurais dû le faire.

C'était le bon moment.

Le clair de lune brillait au-dessus de nous. Elle me serrait dans ses bras. Elle essayait de faire en sorte que je me sente mieux. Ce moment était aussi romantique que possible, sauf pour une chose : je n'ai pas eu le courage de tenter ma chance.

Je ne sais pas pourquoi mes pensées ont dérivé vers cette nuit-là, mais je soupçonne que cela a un lien avec la façon dont elle fait exactement la même chose maintenant.

Cette fois, ce n'est pas physique, mais elle est là et me protège quand même.

Jusqu'où ira-t-elle pour me sauver ?

Mais plus important encore, jusqu'où suis-je prêt à la laisser aller pour m'aider ?

CHAPITRE 20 — TYLER

PENDANT QUE J'ÉCOUTE...

APRÈS AVOIR FERMÉ LA PORTE, Isabelle se dirige vers le canapé et me regarde.

– Merci, dis-je doucement en me levant.

Elle secoue la tête. Il y a un soupçon de colère dans ses yeux qui se transforme rapidement en rage.

Quand je m'approche pour lui faire un câlin, elle secoue la tête et s'éloigne.

Je la suis dans sa chambre au bout du couloir, où nous pouvons être à nouveau seuls. Elle se tourne vers moi et ses yeux passent de la déception à la haine.

– Je ne vais pas continuer à faire ça pour toi, murmure-t-elle à travers ses lèvres pincées. Je ne peux pas faire ça. Tu viens ici, et maintenant je dois mentir ? Et si ça avait été un flic ?

– Je sais, dis-je en faisant un pas vers elle. Je suis vraiment désolé. Je ne voulais même pas que tu saches qui j'étais. Je voulais te protéger.

– Non, réplique-t-elle en pointant son doigt vers mon visage. Tu ne voulais pas me protéger. Si tu avais voulu me protéger, nous ne serions pas ici. Tu ne serais pas ici tout court.

Je veux m'éloigner d'elle, mais quelque chose me retient là comme si j'étais cloué au sol.

Elle a raison, bien sûr qu'elle a raison.

– Pourquoi es-tu venu ici ? Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Isabelle s'éloigne d'un pas, mais au lieu de se retourner et de s'enfuir, elle lève simplement les mains et enfouit son visage dedans.

– Je sais que ce n'est pas juste, dis-je en tendant la main et retirant ses cheveux en désordre de son visage. Je n'aurais pas dû venir. Je n'aurais pas dû t'impliquer, mais je n'avais personne d'autre. Je suis en cavale et c'est le seul endroit où je savais que personne ne me trouverait.

– Ouais, jusqu'à ce qu'ils te trouvent quand même, répond-elle en me fusillant du regard.

D'un coup, j'ai l'impression qu'on parle d'autre chose. Soudainement, toute cette tension qui existe entre me semble venir d'autre chose.

Je la regarde dans les yeux et vois un petit reflet de moi-même. Seulement, je ne suis pas l'homme faible et blessé qui se tient devant elle.

Je suis fort, puissant et confiant. Je suis l'homme qu'elle pense que je suis depuis toujours.

En retour, je ne vois pas la petite fille craintive qui semble avoir peur de son ombre. La femme en face de moi est forte, puissante et capable de prendre soin d'elle, même dans les pires circonstances.

Isabelle prend une profonde inspiration, expirant lentement. Mes yeux se dirigent vers ses lèvres et les regardent s'entrouvrir. Nos yeux se rencontrent à nouveau, mais seulement un instant. Puis soudain, ma bouche cherche la sienne. Nos bouches se touchent et je la pousse contre un mur.

Mes mains sont fortes, mais mes lèvres sont douces. Après l'avoir embrassée, je m'éloigne très légèrement. Il ne se passera rien avant qu'elle me montre qu'elle en a envie.

J'attends un moment.

J'ouvre les yeux et la regarde.

Elle lève les yeux vers moi et quand je ne fais plus aucun mouvement, elle se penche et presse ses lèvres sur les miennes.

Il ne faut pas longtemps pour que nos langues se trouvent. Soudain, nos mondes se heurtent comme des pièces de puzzle assemblées pour la première fois. Il y a une place pour chaque morceau comme si tout ce qui s'est passé avait un but simple.

J'embrasse doucement son cou, traînant ma langue de haut en bas vers son épaule, puis vers le haut de nouveau. Je peux la sentir frissonner, son corps bougeant légèrement de haut en bas à chaque respiration. Au moment où j'embrasse son oreille, elle commence à se détendre un peu.

Son chemisier se détache rapidement, mais elle hésite un peu quand je prends son soutien-gorge.

– S'il te plait, ne fais rien dont tu n'as pas envie, je lui souffle.

Elle me regarde avec ses grands yeux noisette, hésitant un instant, puis tend la main ; vers ma joue et embrasse ma lèvre inférieure. Je l'embrasse en retour pendant qu'elle tire sur ma chemise.

Quand je la passe au-dessus de ma tête, elle me voit d'une manière complètement différente. Le regard attentif d'une infirmière disparaît et est rapidement remplacé par celui d'une femme pleine d'excitation. Elle me désire autant que moi.

La dernière personne qui m'a regardé comme ça était ma femme, mais nous n'avions pas été intimes de cette façon depuis un bon moment. Même quand nous l'étions, il y avait un aspect superficiel, quelque chose qui avait beaucoup moins à voir avec de l'amour qu'avec du sexe. Puis, après un certain temps, il n'y avait même plus eu d'amour.

- Est-ce que ça va ? demande Isabelle inquiète.

De toute évidence, je me suis permis de dériver dans un autre monde pendant un peu trop longtemps.

– Oui.

Je tends la main et essaie de l'embrasser à nouveau, mais elle s'écarte.

– Je ne veux pas que tu fasses quelque chose dont tu n'as pas envie, dit-elle. Je sais que tu as vécu beaucoup de choses. Tout ceci est très... émotionnel.

– Non, je réponds en secouant la tête. Cela n’a rien à voir avec ça. Je te veux ... depuis longtemps Plus que je n’ai jamais vraiment voulu quoi que ce soit, sauf ma liberté.

Elle lèche ses lèvres et dégrafe son soutien-gorge. Ses seins tombent en avant. Ils ne sont ni petits ni particulièrement gros. Ils tiennent parfaitement dans mes mains et je tends la main vers chacun d’eux.

Ils sont doux et tendres et ses tétons se dressent entre mes doigts. Je me penche et en prends un dans ma bouche. Je sens son dos s’éloigner de moi, ses cheveux tombant de ses épaules.

Après m’être allongé sur le lit, je tire légèrement sur ses leggings et les retire en même temps que sa culotte. Elle est surprise par mon entrain, mais pas moi. Je voulais faire ça depuis que je l’ai revue. Bon sang, ça fait plus longtemps que ça. Je voulais probablement le faire depuis que nous étions adolescents.

Je me lève un instant, regardant son beau corps qu’elle essaie pour une raison quelconque de couvrir de ses mains. Je laisse tomber mon pantalon. Elle s’assied et attend que je me rapproche. Je grimpe sur elle, emprisonnant sa tête entre mes mains et j’embrasse son front, ses joues, son menton, le long de son cou, puis de nouveau ses lèvres.

Je me perds en elle et elle se perd en moi. Ce n’est probablement pas de l’amour, mais du désir, mais c’est la première émotion positive que je ressens depuis plus de deux ans et le sentiment me submerge.

- Tu as une protection ? demande-t-elle.

Merde.

Je secoue la tête.

– Bien sûr, dit-elle, légèrement embarrassée. Comment aurais-tu pu avoir ce qu’il faut ? Ce n’est pas comme s’ils avaient des préservatifs en prison.

– Je comprends si tu ne... je commence, mais elle pose son index sur mes lèvres.

S'enveloppant dans la couverture du bas du lit, elle court vers la salle de bain et ouvre le tiroir du bas.

Isabelle revient avec un petit carré argenté et me le tend. Quand elle m'embrasse à nouveau, je retire la couverture et l'attire sur moi. Je déballe le préservatif, l'enfile, puis je la pose sur moi.

Mon dos se cambre et je me redresse pour l'embrasser pendant qu'elle commence à remuer les hanches de haut en bas. Je vais de plus en plus profondément. J'ai le sentiment qu'elle me consume de plus en plus et ma tête commence à tourner.

Quand j'ai l'impression qu'elle fatigue, je la retourne et je me mets au dessus d'elle. Elle attrape mes fesses, une dans chaque main, les serre fermement, et me guide plus profondément en elle.

– C'est bon, marmonne-t-elle pendant que je grignote le lobe de son oreille.

Chaque fois que je me rapproche de mon orgasme, je ralentis, essayant de durer plus longtemps. Je veux qu'elle jouisse en premier. Quelques instants plus tard, au moment où elle se cambre et attrape les draps à pleines mains, je la regarde m'enserrer et crier mon nom.

Quelques coups de reins plus tard, une explosion me traverse et je gémiss son nom en m'effondrant sur elle.

CHAPITRE 21 — ISABELLE

LORSQU'ON S'EMBRASSE...

UNE PETITE PARTIE de moi pensait qu'il y avait peut-être quelque chose entre nous, mais le baiser m'a surprise. C'était comme un tsunami. Ce n'est qu'après coup que j'ai remarqué qu'il y avait eu tous ces signes. Ensuite, blottie contre lui dans le lit, je me sens abasourdie. C'est presque comme si tout cela était arrivé à quelqu'un d'autre.

– Merci, murmure Tyler.

Je lève les yeux vers lui et je le vois fixer le plafond. Ses yeux viennent lentement à la rencontre des miens.

– Non, merci à toi. je réplique immédiatement.

Un petit sourire se forme au coin de ses lèvres et je souris également.

– C'était... inattendu.

– Plus qu'inattendu, j'ajoute sereine.

Je ne sais pas quoi penser de ce qui vient de se passer. Je n'ai jamais été aussi submergée par mes émotions auparavant. Tout le reste de ma vie a été soigneusement tracé et planifié. Même quelque chose d'aussi simple que d'aller faire les courses est devenu une action parfaitement planifiée, au jour et à l'heure près.

Je me suis tellement habituée à vivre ma vie en suivant un ensemble de règles strictes, pour essayer de diminuer mon anxiété que j'ai oublié ce que cela faisait de faire les choses sur un coup de tête.

Après avoir parlé à Pam, j'étais tellement en colère contre lui. Je l'étais pour diverses raisons, mais surtout parce qu'il était toujours cette personne merveilleuse dont je me souviens, qui était mon meilleur ami d'enfance, mon seul ami, et maintenant il devait se cacher dans mon salon pendant que la police bloquait les routes à sa recherche.

Je ne sais pas si c'était une mauvaise réaction, ou s'il y a de mauvaises réactions à avoir. N'est-ce pas quelque chose d'inéductible qui nous arrive ?

Mais... que s'est-il passé après ? D'une manière ou d'une autre, cette colère s'est transformée en autre chose. Quand je l'ai regardé et que je l'ai vu faire de même, je voulais qu'il m'embrasse plus que tout.

Je ne pensais pas qu'il le ferait et quand il a posé ses lèvres sur les miennes, je me suis seulement laissée aller. Je l'ai embrassé en retour. Nos lèvres se sont trouvées et c'était le début de tout.

Allongée près de lui, mes vieilles inquiétudes commencent à revenir.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Qu'allons-nous faire maintenant ?

– Et maintenant ? Je demande

Je tourne vers lui, soutenant ma tête d'une main.

– Je ne sais pas, répond-il.

Mes yeux errent sur son torse et errent sur la partie où je l'ai frappé avec les ciseaux. Les ecchymoses ne sont plus aussi marquées. Il commence à guérir, mais cela prendra encore du temps.

– Je voulais faire ça depuis longtemps, avoue Tyler en tournant la tête vers moi.

– Vraiment ? Tu voulais coucher avec moi en 4^e ? je souris.

– Je voulais t'embrasser depuis la 4^e, précise-t-il en riant et secouant la tête.

– J'en avais envie aussi. Je n'arrive pas à croire que nous ne l'ayons jamais fait. Nous embrasser, je précise.

Je rougis un peu.

– Moi si. Tu étais ma meilleure amie et j'étais terrifié à l'idée de te perdre. Je n'étais pas sûr que tu ressenties la même chose. Si je t'en avais parlé et que tu m'avais rejeté, je n'aurais pas su comment m'en remettre.

– Je ne t'aurais pas rejeté. J'ai commencé à avoir le béguin pour toi la première fois que tu m'as défendu, en cours de musique. Plus on se rapprochait en tant qu'amis, plus mes sentiments devenaient forts. J'ai passé des nuits à imaginer ce que ce serait de t'embrasser et dans quelles circonstances impossibles cela pourrait devenir réalité.

– Pas facile d'être enfant, hein ?

J'acquiesce.

– Mais les enfants sont aussi très résistants, mentionne Tyler. Quand je repense à tout ce que mon père nous a fait. Je ne sais pas comment j'ai continué à me lever le matin et à sourire pour aller à l'école. J'ai porté ce masque pendant si longtemps, ce type populaire, ce même sportif, ce masque de roi intouchable de l'école. Alors qu'à la maison ? J'avais peur de mon ombre.

Je glisse ma main sous les couvertures et trouve la sienne. J'entrelace mes doigts avec les siens et il serre la mienne.

– Je suis vraiment désolée, je murmure.

Il me regarde comme s'il était en transe.

– Ne le sois pas. J'ai tourné la page. C'est arrivé dans une autre vie à une autre personne et cela n'a plus rien à voir avec moi.

Je hoche légèrement la tête et me force à sourire, mais au fond de moi, je sais que c'est faux.

Nos cicatrices d'enfant nous suivent toute notre vie. Même si nous sommes capables de surmonter la douleur et de pardonner, nous n'oublierons jamais.

Chaque personne qui a vécu quelque chose de similaire sait à quel point les gens peuvent être mauvais.

CHAPITRE 22 — ISABELLE

LORSQU'ELLE M'ÉCRIT...

ALORS QUE NOUS sommes toujours au lit, mon téléphone sonne et je vois que je viens de recevoir un texto d'une autre de mes voisines. Jackie habite quelques maisons plus loin avec son mari et son fils qui est un peu plus âgé que moi.

Leur fils est actuellement en instance de divorce et sa femme a déménagé. Je me souviens qu'elle m'avait raconté leur guerre pour la garde des enfants et toutes les choses que la belle-fille essayait de faire pour lui soutirer plus d'argent et passer plus de temps avec son enfant, néanmoins je prends tout cela avec des pincettes. Les divorces sont des procédures compliquées avec beaucoup de détails et de versions qui se perdent souvent lorsque la grand-mère transmet l'information à un voisin.

Jackie et moi n'avons jamais été proches, mais nous n'avons jamais été particulièrement froides non plus. C'est comme avec Pam. J'ai tendance à garder mes distances et à rester de mon côté, et son texto me surprend.

Elle se demande si je pourrais être un témoin de caractère pour son fils pendant l'audience de divorce.

Je ne connais pas bien votre fils, je lui réponds. Je ne sais pas vraiment ce que je pourrais dire devant un tribunal.

C'est le problème : il n'a pas beaucoup de personnes dans sa vie qui pourrait le défendre et dire à quel point il est formidable, mais elle va essayer de l'assassiner par le biais de sa personnalité et il a besoin du plus d'alliés

possible.

J'ai lu le texto deux fois, plus énervée la deuxième fois. Elle avait complètement ignoré mon message et insistait pour que je fasse ce qu'elle voulait.

Je ne connais pas bien votre fils, donc je ne pense pas que ce soit une bonne idée que je dise quoi que ce soit à son sujet devant le tribunal. Je ne voudrais pas mentir.

Il y a une longue pause et elle ne répond pas tout de suite.

Le problème avec les textos c'est que, d'un côté, ça semble être un moyen de communication facile, mais ce n'est pas vraiment le meilleur outil pour les situations complexes.

Dans un texto, il vous manque toujours les indices supplémentaires qui vous donnent une idée de la façon dont le message est reçu.

Comme le contact visuel, les expressions faciales ou le langage corporel.

On n'a rien de tout cela avec les SMS, mais je m'en fiche. Je ne vais pas m'obliger à témoigner au nom de quelqu'un que je ne connais pas.

D'accord, je comprends, un message de Jackie apparaît une fois que je me suis levée du lit et que je me suis brossé les dents. Voulez-vous vous asseoir avec lui et apprendre à le connaître ?

Je regarde le téléphone et fais une grimace devant le miroir.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Tyler.

Ne voulant pas en parler plus que ça, je lui donne le téléphone pour qu'il le lise.

– Elle a un sacré culot, dit-il en haussant les sourcils.

Je secoue la tête, agacée.

– Waouh, elle se moque bien que tu lui dises non, hein ?

– J'ai parlé à cette femme trois ou quatre fois à tout casser. D'où lui vient cette idée ? Je lui ai dit que je ne connais pas son fils, alors quel genre de

témoignage pourrais-je donner ? D'ailleurs, est-ce qu'ils écoutent vraiment les témoignages des voisins qui n'ont rien à ajouter à la discussion ?

Il est sur le point de dire quelque chose, mais je continue ma tirade.

– Qu'est-ce que je pourrais dire ? Qu'il est quelqu'un de bien, donc il devrait avoir son enfant ? Basé uniquement sur mes deux interactions avec lui quand je l'ai vu laver sa voiture et quand il m'a dit bonjour chez Starbucks ?

– Peut-être que tu ne devrais plus lui répondre ça, précise Tyler en passant ses bras autour de moi par l'arrière.

Je porte mon peignoir, mais il est complètement nu.

Il commence à tirer sur le col puis se penche pour dénouer la ceinture. Mon peignoir s'ouvre et je le regarde m'embrasser dans le cou dans le miroir de la salle de bain. Je cambre mon corps vers le sien quand il pose délicatement ses lèvres sur ma peau.

Il est doux et attentionné, faisant son chemin jusque derrière mon oreille. Il écarte mes cheveux et prend le lobe de mon oreille entre ses dents et le mordille. Il expire très lentement et j'entends une vibration silencieuse me traverser.

– Peut-être que tu ne devrais plus lui répondre, suggère-t-il.

Je souris et me tourne vers lui, posant mes lèvres sur les siennes. J'ouvre la bouche et accueille sa langue à l'intérieur. Il est délicat tout en ayant une force positive. Ses mains se frayent un chemin sous mon peignoir, glissant le long de ma peau.

Il s'arrête brièvement au creux de mes reins avant de saisir mes fesses. D'un mouvement rapide, il me soulève sur rebord du comptoir de la salle de bain, entre les deux lavabos.

J'ouvre les yeux et il presse son corps contre le mien pendant que j'entrelace mes jambes derrière lui. Ses mains enveloppent mes seins et il les prend en bouche. J'enfouis mes doigts dans ses cheveux épais.

Après avoir fait glisser mon peignoir de mes épaules et embrassé le haut de chacune d'elle, je libère mes mains et attrape son sexe. Il est dur et épais et il

sait exactement quoi en faire. Je fais courir mes doigts de bas en haut sur son torse, puis sur ses cuisses et sur ses parfaits abdos. Sa stature est raide et fine, mais incroyablement puissante avec tous ses muscles qui ressortent à chaque respiration.

Je n'entends pas la sonnette au début, mais lui si. Il lève les yeux vers moi, croisant mon regard.

– C'est qui ?

– Aucune idée, je réponds en secouant la tête.

La sonnette retentit encore et encore. Mon visiteur s'impatiente. Puis j'entends une voix féminine.

Je m'enveloppe dans le peignoir et lui dis de m'attendre ici.

Qui cela pourrait-il être ?

Et pourquoi, s'acharne-t-elle comme ça ? Juste avant d'arriver dans l'entrée, je me sens me crispier quand une pensée me traverse l'esprit.

Et si ce n'est pas un voisin chiant ?

Et si c'était la police ? On dirait leur style, coups forts et impatients. Je prends une profonde inspiration et essaie de me calmer. Avec quelques pas de plus, je *la* vois regarder par la fenêtre.

CHAPITRE 23 — ISABELLE

LORSQU'ELLE SE POINTE...

– BONJOUR, Jackie, dis-je.

Elle fait un pas vers moi comme si elle s'attendait à ce que je l'invite à entrer. Je referme un peu la porte et ne lui fais aucune invitation.

– Écoutez, je voulais seulement vous expliquer ce qu'il se passe plus en détail. C'est vraiment important. Il doit obtenir la garde. Sinon, il devra lui verser je ne sais combien tous les mois.

Tu ne t'excuses pas ? Pour avoir sonné un million de fois ?

– Alors, il cherche à obtenir la garde seulement pour ne pas avoir à payer de pension alimentaire ? je demande.

Elle me regarde, décontenancée par mon commentaire.

– Non bien sûr que non. Il aime son gamin. Il veut passer le plus de temps possible avec lui.

– Écoutez, je comprends, mais je ne vois pas ce que je pourrais faire. Je ne le connais pas très bien. Nous nous sommes parlé peut-être deux fois. C'est tout. Il devrait probablement demander à l'un de ses amis de le faire.

– Ses amis sont tous des ratés, insiste-t-elle. Ils sont sans emploi. Ils ne sont pas propriétaires. La plupart vivent toujours avec leur mère.

Un peu comme le tien, j'ai envie de lui dire, mais je préfère me taire encore une fois.

– Je suis sur le point de prendre un bain, dis-je. J’aurais aimé pouvoir vous aider, mais je ne peux vraiment pas. Je ne le connais pas et je ne veux pas mentir.

– S’il vous plaît, insiste Jackie, mettant son pied dans l’embrasure de la porte au moment où j’allais la refermer. J’ai vraiment besoin de votre aide. Il n’a pas d’argent pour payer une pension alimentaire, alors il faut qu’il obtienne la garde.

Je me sens mal pour elle, mais cela me dérange un peu qu’elle pense que je serais du côté de quelqu’un comme ça, quelqu’un qui voudrait peut-être la garde seulement pour ne pas avoir à payer de pension alimentaire.

Avant que je puisse dire quoi que ce soit, elle se penche un peu plus près de moi et examine ma figure.

– Comment avez vous eu ces écorchures ? Ces coupures sur votre visage ?

J’approche mes doigts de mon visage pour essayer de dissimuler ce que je sais déjà visible.

– Je suis tombée dans un buisson, dis-je rapidement.

Les meilleurs mensonges sont ceux qui sont les plus proches de la vérité.

– Je le coupais et j’ai laissé tomber mon outil qui a atterri derrière, près de la fenêtre, alors j’ai essayé de le récupérer sans grand succès.

- Les jardiniers ne font pas un assez bon travail ? demande-t-elle avec un air inquiet.

Je secoue la tête.

– J’ai vu une petite brindille qui dépassait et je me suis mis en tête de m’en occuper et, bien sûr, voilà le résultat.

Je n’arrive pas à savoir si elle me croit ou non en examinant son expression, mais je prie pour que ce soit le cas. Elle n’aura pas d’autre explication.

– D’accord, ça va alors, dit-elle après une longue pause, plissant les yeux avec suspicion. J’étais seulement inquiète, vous savez avec tout ce qui se passe.

Mon cœur s'accélère et je sens ma main se serrer dans la poche de mon peignoir.

– Que voulez vous dire ?

– Eh bien, avec cette chasse à l'homme. Les meurtriers qui sont en liberté. Ils disent qu'il y a de grandes chances que l'un d'eux se cache quelque part dans les environs.

Je lui fais un signe de tête et essaie d'afficher une expression inquiète sur mon visage. Je dois ne pas avoir trop mal réussi, car elle continue sans attendre de réponse.

– Je n'arrive tout simplement pas à croire qu'il y ait quelqu'un comme ça parmi nous. Vous voyez ce que je veux dire ? Il a tué sa femme, son enfant à naître et son petit ami. Il les a tous poignardés. Maintenant, il s'est enfui. Il n'y a pas de gardiens ? C'est censé être une prison de haute sécurité. Personne n'est supposé en sortir.

Je déglutis péniblement en essayant de ne rien dire pour le défendre. C'est à mon avantage de ne rien dire.

Je ne la ferai pas changer d'avis et je vais probablement seulement l'alarmer, ce qui est la dernière chose dont Tyler a besoin.

Je n'arrive pas à garder ma bouche fermée.

– J'ai entendu dire qu'il était parti d'ici depuis longtemps. J'ai lu qu'il se dirigeait vers l'Ouest. Arizona, Colorado, je ne suis pas sûre.

– Vraiment ? Où avez-vous lu cela ? J'ai parcouru Twitter et tous les blogs et tous les articles de journaux et je n'ai rien lu de tel.

Merde, me dis-je en silence. Je hausse les épaules.

– Ce n'est probablement qu'une rumeur. Je l'ai vu quelque part sur les réseaux sociaux.

Je suis sur le point de lui dire au revoir quand elle m'arrête à nouveau, mettant son poids sur son pied arrière au lieu de son devant et croisant les bras sur sa veste Steelers.

– Hé, vous n’êtes pas allée à l’école avec lui ? Il aurait à peu près votre âge, m’interroge-t-elle.

– Il y a trois prisonniers échappés.

– Oui, je sais, je sais, mais deux d’entre eux venaient de Philadelphie ou quelque part dans l’est. Le dernier est allé à l’école intermédiaire de Fox Chapel.

Un gros nœud se forme au fond de ma gorge et je n’arrive plus à respirer. Mon corps se tend et lorsque j’essaie de bouger, rien ne se passe.

Je ne sais pas quoi faire.

Dois-je faire semblant de ne pas le connaître du tout ou est-ce que ce serait trop suspect ?

- Vous y êtes allé, non ? demande Jackie.

Maintenant, j’ai l’impression qu’elle est venue chez moi pour m’interroger à ce sujet.

CHAPITRE 24 — ISABELLE

LORSQU'ELLE SE POINTE...

– EN FAIT, oui, il était dans mon collège, mais ensuite j'ai déménagé dans un autre quartier. Honnêtement, je ne me souviens pas de lui. J'aurais aimé, l'histoire aurait été plus intéressante.

– Ouais, c'est vrai, acquiesce Jackie. Mais c'est probablement pour le mieux. Qui diable voudrait connaître quelqu'un comme ça ?

Heureusement, elle ne s'attarde pas plus longtemps. Et elle n'insiste pas non plus sur le cas de son fils, ce qui me soulage.

Elle part enfin et je laisse échapper un profond soupir de soulagement. Quand je rentre dans ma chambre, je vois Tyler assis là, déprimé.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il secoue la tête, regardant le sol.

– Je n'avais pas réalisé à quel point je te mettais en danger, avoue-t-il doucement. Les flics se rapprochent de moi et ce n'est qu'une question de temps. J'étais tellement égoïste de venir ici et de t'impliquer dans tout cela.

– Non, tu n'es pas égoïste. Je suis vraiment contente que tu sois ici.

Les mots sortent de ma bouche avant que je réalise ce que je dis, mais ce n'est que la vérité.

– Avant ton arrivée, ma vie était au point mort, expliqué-je. J'avais seulement arrêté de vivre. Quand tu es revenu dans ma vie, je me suis souvenue de tout

ce qu'il me manquait.

Tyler secoue la tête et je peux déjà dire qu'il ne comprend pas ce que j'essaie de lui dire.

– Tu peux avoir de l'excitation dans ta vie en allant dans un bar de temps en temps, en rencontrant des amis, en allant danser, dit-il. Tu n'as pas besoin d'un prisonnier qui entre par effraction dans ta maison et qui te met un couteau sous la gorge pour sentir que la vie vaut la peine d'être vécue.

– Ce n'est pas ce que je veux dire et tu le sais, je réplique en regardant le sol. Quand tu es arrivé ici, j'avais peur. Je voulais que tu partes. Je regrettais de ne pas avoir vécu pleinement, parce que si je mourais alors, qu'est-ce que j'aurais laissé derrière moi ? Puis les choses ont changé. J'ai réalisé qui tu étais et combien tu comptais pour moi. Je me suis souvenue à quel point nous étions proches. Tu étais mon meilleur ami. Après avoir déménagé, j'avais l'impression d'avoir perdu quelqu'un de vraiment important. J'ai continué à penser à toi pendant des années et je voulais reprendre contact, mais quelque chose m'en a empêché. La peur certainement.

- Qu'est-ce que je vais faire ? demande Tyler en haussant les épaules. Comment je vais faire pour me sortir de là ?

Je secoue la tête

– Je n'en ai aucune idée, je murmure

- Et si je me rends ? demande-t-il. Tu n'aurais pas d'ennuis. Peut-être que je peux demander à mon avocat de passer un accord.

Je fronce les sourcils.

– Te rendre ? Pourquoi voudrais-tu faire une chose pareille ? Tu viens juste de commencer à purger ta peine et ils vont t'ajouter des années entières pour t'être échappé et m'avoir kidnappée. Même si tu ne leur parles pas de moi, ils te rajouteront quand même du temps pour l'évasion.

– Je ne vois tout simplement pas d'issue. J'ai regardé les infos pendant que tu parlais avec ta voisine.

Il détourne les yeux et sa voix craque.

– Ils ont attrapé Lester et l’ont tué.

Je prends une profonde inspiration et la retiens dans ma bouche avant d’expirer.

C’est donc ça. C’est pourquoi il est soudainement si triste.

– Je suis vraiment désolée, dis-je en m’asseyant sur le bord du lit à côté de lui.

– Lester était un gars vraiment sympa. Je sais que cela semble stupide, mais il l’était. Il a tué son père quand il avait quinze ans parce qu’il l’avait battu et violé pratiquement tous les jours depuis ses huit ans. Lester en a eu marre et il s’est défendu, mais le jury n’a pas voulu le croire. Et si certains d’entre eux l’ont fait, ils ont dit qu’il l’avait tué de sang-froid, pas par légitime défense. Il a acheté l’arme et il a attendu que son père rentre à la maison. C’était la seule façon qu’il a trouvée pour se protéger. C’était un adolescent maigre et son père était aussi grand qu’une montagne. Après toutes ces années de tourment, il ne le supportait plus. La seule façon de sauver sa propre vie était de tuer son père.

Je ne sais pas quoi dire, alors je reste assise au bord du lit et je continue de l’écouter.

– Après, Lester l’a enterré dans son jardin et il a encaissé les chèques de sécurité sociale de son père. Personne n’a rien remarqué pendant six mois. Lorsque les gens ont commencé à poser des questions, il leur a simplement dit que son père conduisait son camion. Il était assez solitaire et ils l’ont cru longtemps. Quelqu’un a fini par le signaler. Je ne sais pas qui exactement, mais les flics sont intervenus et ils ont découvert que c’était Lester qui encaissait les chèques.

Je regarde mes mains et déplace ma bague ornée du signe de l’infini d’un doigt à l’autre.

– Le procureur a dit au jury que Lester l’avait tué pour récupérer ces chèques, mais ce n’était pas vrai. Il était en seconde. Il n’avait aucun moyen de payer le loyer ou la nourriture. Il avait encaissé ces chèques des centaines de fois auparavant avec la permission de son père chez Walmart. Il n’a rien fait de mal. Cela ne les a pas empêchés de le condamner à trente ans, de le mettre en

prison et de jeter la clé.

– Alors, il s’est enfui avec toi ?

– Oui, quand nous avons percé les murs, il était dans une des cellules voisines, celle entre Mac et moi. Nous devions lui dire ce que nous faisons si nous voulions nous en sortir. Lester était timide et discret et il préférait dessiner tranquillement dans sa cellule que de se socialiser avec tout le monde dans le bloc. Beaucoup d’hommes ont profité de lui et je pense qu’il aimait se perdre dans ses dessins.

Tyler se penche et enfouit sa tête dans ses mains. Quand il la relève, ses yeux sont remplis de larmes.

– Il est mort par ma faute, ajoute doucement Tyler. Si je ne lui avais pas demandé de venir, si je n’avais pas insisté, il serait toujours là. En sécurité... enfin, presque en sécurité.

– Ce n’est pas toi qui l’as tué, je lui répète, même si je ne sais pas de quoi je parle. Il voulait être libre et il l’a été pendant une brève période.

– Non, je n’aurais pas dû l’impliquer. Il était qu’un môme quand il est entré, il avait peut-être encore une chance qui sait. Il aurait pu sortir en conditionnelle. L’un de ses appels aurait peut-être fonctionné et quelqu’un aurait peut-être réalisé qu’il n’était qu’un enfant qui n’avait jamais eu de chance dans la vie et qu’il n’avait rien fait de mal en se protégeant. Je ne me pardonnerai jamais de l’avoir entraîné là-dedans.

CHAPITRE 25 — TYLER

LORSQUE JE DÉCOUVRE CE QU'IL S'EST PASSÉ...

ISABELLE NE COMPREND PAS VRAIMENT ce que je traverse.

Comment le pourrait-elle ?

Lester était plus que mon partenaire. C'était l'ami le plus proche que j'avais à l'intérieur. Il avait trente ans quand nous sommes partis et il avait passé autant d'années en prison qu'à l'extérieur.

Il avait renoncé à sortir de là il y a longtemps et s'était résigné à vivre une vie en prison. Il avait obtenu son GED, son diplôme d'équivalence d'études secondaires, une équivalence du Bac.

Il avait commencé à suivre des cours pour obtenir le diplôme associé pour éventuellement obtenir une licence. Il aimait la géologie, il a donc suivi quelques cours sur les roches et il s'est également formé au droit. En fait, juste avant de nous enfuir, il avait commencé à assister à des cours dans une fac de droit en ligne.

Il avait aidé un certain nombre de détenus à faire leurs appels en tant qu'aide juridique et il voulait être encore plus utile en tant qu'avocat. Je ne sais pas s'il aurait un jour été autorisé à passer l'examen du barreau et à obtenir son titre d'avocat, mais cela ne l'a pas empêché d'y croire.

L'évasion ? Ce n'était pas son idée.

C'était la mienne.

J'avais passé seulement deux ans en prison et les deux pires années de ma vie. Je n'arrivais pas à accepter que ce soit comme ça pour le reste de mes jours. D'ailleurs, j'ai toujours été du genre à chercher les angles et les raccourcis. Mais mes plans n'ont jamais tué personne auparavant.

Je lève la tête et la regarde profondément dans les yeux.

– Il n'aurait pas dû mourir, dis-je les larmes aux yeux.

Je suis incapable d'en retenir une qui roule sur ma joue.

– Ce n'était pas ta faute, insiste Isabelle, mais je sais que c'est faux. Il voulait s'évader autant que toi. Cela n'a tout simplement pas fonctionné.

Je secoue la tête.

– Il n'a jamais été du genre à faire quelque chose comme ça. Il n'était pas assez futé. Il n'était pas disposé à en faire assez pour rester caché. Je ne sais pas si je le suis, mais la vérité est que dans ma situation, si je veux rester hors de prison pour de bon, je vais bientôt devoir faire beaucoup de choix difficiles.

Encore une fois, elle n'est pas convaincue.

Je me rends compte que je dois être beaucoup plus direct.

– Pour s'enfuir de là, il avait besoin d'une voiture. Il faut savoir en voler une ou en prendre une. Tout le monde n'abandonnera pas facilement sa voiture et je ne sais pas s'il était prêt à utiliser la force.

Une expression différente se forme sur son visage. C'est comme si elle ne me croyait pas ou si elle ne voulait pas le faire.

– Il avait besoin d'argent pour l'essence et la nourriture. Encore une fois, il n'y avait pas d'autre choix que de prendre ce dont il avait besoin.

Elle secoue la tête.

– Tu ne me crois pas ? je demande, défiant ses yeux avec les miens.

– Non, il doit y avoir un autre moyen.

– C’est le cas si on a quelqu’un pour nous aider, mais le problème c’est que l’on ne sait pas à qui faire confiance. Il y a une prime sur chacune nos têtes. 100 000 \$ de récompense pour des informations menant à notre arrestation. Il n’y a pas beaucoup de gens sur Terre qui ne prendraient pas cet argent pour renvoyer un meurtrier, ou trois, là où est leur place.

Soudain, elle comprend.

Isabelle tremble de tout son corps quand elle réalise et au bout d’un moment elle ne peut plus croiser mon regard.

- Que dis-tu exactement ? Qu’est-ce que tu essaies de me dire ?

– Je ne sais pas, dis-je en me léchant les lèvres.

Elles sont gercées et craquelées et ma bouche est sèche à cause de la soif.

– Je ne sais pas, je répète avec un long soupir. Je suppose que j’essaie de te convaincre de faire ce qui est juste.

– C’est quoi exactement ? Te dénoncer ? Récupérer l’argent ? Vivre heureuse pour toujours ?

– Tu rendrais un grand service à la société, dis-je nonchalamment.

J’ignore pourquoi je la pousse à faire ça.

N’importe qui d’autre l’aurait déjà fait. Peut-être que je me sens particulièrement masochiste.

Peut-être que je sens que je mérite d’être puni pour ce qui est arrivé à Lester.

Dans les deux cas, je m’en moque.

Elle croise mon regard et s’agenouille devant moi. Ouvrant les jambes pour qu’elle se glisse entre elles, Isabelle rapproche son corps du mien, se blottissant contre mon torse.

– Je suis vraiment désolée pour ton ami, murmure-t-elle dans mon épaule. Tu ne peux pas abandonner. Je vais t’aider.

– Non, je lui réponds en secouant la tête. Tu ne peux pas. Tu ne devrais pas.

– Je m’en fiche. Je ne veux pas que tu détournes de voitures et je ne veux pas que tu blesses qui que ce soit. Je vais t’aider à arriver là où tu dois aller, puis je rentrerai chez moi.

Je n’avais pas envisagé cette option encore.

Je n’ai jamais souhaité l’impliquer, mais je mentirais en disant que c’est une mauvaise idée.

La vérité est que je doute que j’aille très loin tout seul.

Je ne sais pas où est Mac, ni jusqu’où il est allé, ni ce qu’il a dû faire pour y arriver, mais je crains que mon destin ne ressemble plus à celui de Lester sans l’assistance d’Isabelle.

- Alors, que s’est-il passé après que vous vous soyez enfuis ? demande Isabelle avec une certaine appréhension.

– Nous nous sommes séparés, je poursuis. Nous avons décidé qu’il serait préférable que chacun fasse son propre voyage au cas où l’un de nous se ferait prendre. De cette façon, si ça se produisait nous ne serions pas tous les trois à la case départ.

– Sais tu où est ton autre partenaire ? Sais tu où Lester allait ?

Je secoue la tête.

– Non. C’était l’objectif, j’explique. Aucun de nous n’était censé savoir quoi que ce soit sur la localisation des autres. Comme ça, on ne pouvait pas être tenté de passer un accord.

– Cela semble être un bon plan, approuve Isabelle avec un signe de tête.

– Oui, sauf quand Lester a eu des problèmes, il n’y avait personne pour l’aider. Il y a une raison pour laquelle travailler ensemble est plus productif que de faire les choses chacun de son côté.

– Je sais que tu as beaucoup de regrets sur tout ce qui s’est passé, dit-elle, mais je veux que tu saches que c’était un bon plan. Si vous étiez tous les deux partis avec lui, qu’auriez-vous pu faire ? Si les flics lui étaient tombés dessus, ils vous auraient tous rattrapé.

Je la regarde.

J'hésite un instant, je ne veux pas la blesser, mais elle ne comprend clairement pas, alors je dois être plus explicite.

– Si j'avais amené Lester ici, alors..., dis-je doucement, il serait toujours en vie aujourd'hui.

Elle ne répond pas à cela et moi non plus.

Je me demande à quoi elle pense. C'était une décision épouvantable pour moi de venir ici, même seul, et ça aurait été pire d'amener quelqu'un d'autre avec moi. Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser que si Lester était venu avec moi, il serait toujours en vie.

- Tu y avais pensé ? demande Isabelle.

Je secoue les épaules, incertain de savoir comment lui répondre.

– Je ne sais pas, je finis par répondre.

– Ne me mens pas !

– D'accord, oui, j'y avais pensé. Je voulais avoir une chance de sortir de là. Je pensais qu'ici, avec toi, j'en avais une.

– Alors, pourquoi ne sont-ils pas ici ?

– Mac a suggéré que nous suivions chacun notre chemin. Nous n'avons pas discuté de nos projets à l'extérieur. Ils ne connaissaient rien de mes plans. Je pensais que je serais dans l'inconnu comme eux. S'ils avaient su...

Je ne termine pas ma phrase à voix haute.

– Quoi ?

– S'ils avaient su que j'avais cette autre option, que je venais ici, ils auraient insisté pour venir avec moi, je marmonne.

- Et tu ne voulais pas qu'ils viennent ? demande-t-elle en haussant les sourcils.

J'y pense pendant un moment, puis je secoue la tête non.

– Pourquoi pas ?

– Je pensais que cela te mettrait en danger.

– Pourquoi ?

– On n'est pas tous semblables en prison. Certains d'entre nous, non, la plupart d'entre nous sont coupables des crimes dont on les a accusés et ont été reconnus coupables. Pas moi. Lester ? Il n'aurait pas dû recevoir cette condamnation.

– Et ton autre partenaire, Mac ?

– C'est devenu en quelque sorte un ami en prison, mais c'est un homme très dangereux. Je ne voulais pas l'amener ici.

Je prends la télécommande et j'allume la télévision pour avoir les informations locales. Après une brève pause météo et une publicité pour le savon, les informations commencent. Je monte le volume.

Nous faisons la une. Ils montrent nos photos et les laissent à l'écran tout le temps.

– Ce n'est pas une mauvaise photo, intervient Isabelle en me faisant un clin d'œil. J'ai un look un peu sexy sur la mienne.

Je lève les yeux au ciel en secouant la tête.

– Beaucoup de femmes le pensent aussi, j'ajoute en plaisantant à moitié.

- Ah, vraiment ?

– Disons simplement que je n'avais pas besoin qu'on m'écrive tellement plus pendant que j'étais en taule.

Elle lève un sourcil interrogateur alors je passe en revue les grandes lignes.

– J'ai reçu beaucoup de lettres de gens de l'extérieur. Principalement des femmes, mais aussi beaucoup d'hommes. Certains d'entre eux ont écrit seulement pour me dire qu'ils savaient que je suis innocent. D'autres ont écrit pour compatir et dire qu'ils savaient pourquoi j'avais dû le faire. Tous attendaient que je leur réponde.

- Tu l'as fait ?

- J'ai répondu à certains, oui. C'est bien d'avoir quelque chose à lire et à écrire. On se sent seul là-dedans.

- Pourquoi voudraient-ils correspondre avec quelqu'un qui est condamné à vie ?

- Aucune idée, mais d'un point de vue psychologique on pourrait probablement dire qu'ils ont beaucoup souffert, alors écrire à quelqu'un, et peut-être même sortir avec quelqu'un qui est aussi inaccessible, est attrayant. Ce n'est pas comme s'ils devaient se soucier de la personne que je suis à l'extérieur.

– Ouais, convint-elle en regardant le plafond. Je suppose qu'il y a un côté sécurisant dans tout cela.

Un présentateur prend la parole et donne plus de détails sur Lester McCandless. Apparemment, il a été surpris volant la voiture de quelqu'un. Il n'a pas tué l'homme qui la conduisait et n'a même pas pris son téléphone portable. Dès qu'il a détourné sa voiture, l'homme a appelé les flics. Ils l'ont poursuivi sur la route et l'ont abattu.

- Pourquoi n'a-t-il pas pris le téléphone ? se demande-t-elle.

Je n'ai pas la réponse à cette question. Je ne sais pas pourquoi Lester a fait ce qu'il a fait.

Lester faisait des choses comme ça.

Il visait l'impossible.

C'est probablement la raison pour laquelle il étudiait un diplôme en droit qu'il ne pourrait jamais utiliser.

Peut-être qu'il ne voulait rien prendre de plus que ce dont il avait besoin.

Peut-être n'y a-t-il pas vraiment réfléchi.

En tout cas, sa décision lui a coûté la vie.

- Donc qu'est-ce que *tu* vas faire ? demande Isabelle en s'asseyant à côté de moi et en prenant ma main dans la sienne.

– Est-ce que je te fatigue à me morfondre ? je demande.

- Non, c'est pas ça. Je demande simplement.

- Je ne sais pas. Une partie de moi veut juste me rendre. Je suis blessé. Je n'ai pas de voiture. Je n'ai pas d'argent. Je ne veux pas te demander de l'aide. Je ne veux voler la voiture de personne. Je veux que personne ne soit blessé.

Elle me serre la main à quelques reprises et regarde la réplique d'un tableau de Chagall en face de son lit. Il est encadré dans un cadre blanc moderne, mais je m'en souviens de quand elle était enfant.

– Il n'avait pas un cadre orné de feuilles d'or ?

– Oui, il l'avait quand je l'ai acheté dans une friperie. Je me souviens que je l'ai payé 75 \$, c'était toute ma fortune. Je ne l'ai jamais dit à mes parents, bien sûr. Ils seraient devenus fous s'ils avaient su que j'avais autant dépensé, mais ce tableau m'a apporté tellement de joie toutes ces années. Et encore aujourd'hui.

– Qu'est-il arrivé au cadre ?

– Il ne collait pas avec la maison. Je voulais quelque chose de moderne et de frais. Alors, je l'ai fait recadrer. J'ai toujours l'original quelque part dans le garage.

– C'est joli et ça illumine vraiment la pièce.

– Ce tableau est l'un de mes préférés. Je veux dire, on ne peut pas se rater un couple de mariés et un énorme poulet de taille humaine et une chèvre jouant du violon, hein ?

– Ça me paraît parfait, dis-je avec un sourire.

– D'accord, dit Isabelle, exerçant de nouveau une forte pression sur ma main, emprisonnant mes doigts. Je vais t'aider.

Je tourne la tête et la regarde dans les yeux.

– Non, dis-je sévèrement. Tu ne sais pas dans quoi tu t'embarques.

– Non, et toi non plus, mais tu ne vas pas t'en sortir vivant sans mon aide. Je le sais et tu le sais.

CHAPITRE 26 — ISABELLE

LORSQUE JE L'EMBRASSE...

QUAND JE REGARDE TYLER, je ne peux m'empêcher d'avoir envie de l'aider.

Je sais que je ne devrais probablement pas le faire.

Il me regarde avec ses grands yeux bleus. Ils n'ont pas une teinte bleu vif, ils sont entourés de gris, ce qui leur donne une touche surréaliste.

Sa peau est pâle, comme luminescente. Il y a des qualités que j'aime vraiment chez lui. Il n'est pas stupéfiant et irrésistible, mais calme et réservé.

Il est mystérieux dans tous les sens du terme et cela me donne envie d'en savoir toujours plus. Je lève les yeux vers lui.

Le bout de sa langue humidifie sa lèvre inférieure, rajoutant un .

Je ferme les yeux et l'embrasse. Sa bouche accueille la mienne. Il n'y a plus de surprise, pas comme la première fois où nous nous sommes échangé un baiser. Il n'a pas besoin de demander la permission et moi non plus.

Je ne sais pas qui s'effondre en premier, mais nous finissons sur le sol. On s'embrasse pendant un moment et j'ai l'impression d'être redevenue une adolescente.

Nous portons toujours nos vêtements et nos corps s'entremêlent. Dix minutes plus tard, ce n'est plus suffisant. Nous ne pouvons plus rester aussi pudiques.

Je m'assois un instant, retire mon chemisier et mon soutien-gorge d'un seul geste rapide. La timidité que j'ai pu ressentie plus tôt disparaît.

Même si je n'aime pas particulièrement mon corps, je peux voir du désir dans ses yeux. Il me veut telle que je suis et il n'y a rien de plus excitant que ça. Quand il hésite à enlever sa chemise, je l'attrape rapidement et lui retire.

Il rit quand elle se coince sur sa tête. Ses abdos se contractent et les parties endommagées forment de petits muscles définis qui me mettent encore plus l'eau à la bouche.

Je me penche et embrasse son nombril puis longe le V menant à son sexe. Tyler enfouit ses mains dans mes cheveux, les tirant légèrement, juste assez pour m'envoyer des frissons le long de ma colonne vertébrale.

Il fait courir ses doigts le long de mes épaules et quand je me relève, il prend mes seins en pleines mains. Puis il me retourne et berce ma tête sur sa poitrine avec ses bras puissants. Il m'aide à retirer mon legging et je lui retire son pantalon. Nous laissons nos corps se toucher et des frissons parcourent nos corps.

– J'ai rêvé de faire cela depuis que nous avons douze ans, avoue-t-il.

– On ne savait pas que ce serait si ... génial, dis-je en riant.

Il rit aussi.

– Hé, tu avais aussi douze ans, tu te souviens ?

– Tu voulais déjà coucher avec moi à ce moment-là ?

– Non, je ne pense pas. J'ai juste imaginé ce que ce serait de te voir nue et pouvoir t'embrasser partout. En fait, c'était principalement penser à ce que ce serait d'avoir la permission de te regarder.

– Je ressentais la même chose, j'avoue en rougissant. Si tu m'avais embrassé ..en retour... ça aurait été le paradis.

– J'étais follement amoureux de toi, dit Tyler. Le mot amoureux me surprend.

Je n'ai pas pensé à lui, à cet amour depuis longtemps. Si je veux être honnête, j'étais aussi follement amoureuse de lui aussi.

Le problème était que nous avions tous les deux trop peur de nous le dire.

Heureusement, il n'attend pas que je réponde et m'embrasse encore, et encore. Il passe ses mains sur chaque courbe de mon corps, y compris le bas de mon dos, le contour de mes hanches et la ligne de culotte inexistante. Il joue avec moi et j'aime ça.

J'en veux plus. Cela ne suffit plus. Il ressent la même chose.

Je m'allonge sur le côté et il se laisse tomber sur moi. J'entends le bruit d'un étui de préservatif puis celui du latex. Quelques instants plus tard, il entre en moi. C'est bon d'être sur le côté, mon corps est un peu écrasé sous le sien.

Je mets mon bras au-dessus de ma tête, cambrant le dos. Il prend l'un de mes seins en main pendant qu'il fait des va-et-vient, lentement au début, puis de plus en plus fort.

Une sensation de chaleur familière commence à chatouiller mes doigts et mes orteils. C'est une ascension lente au début, puis en un instant, cela me submerge complètement. Je jouis si vite que cela me prend complètement par surprise. Pendant que j'essaie de reprendre mon souffle, quelques instants plus tard, je le sens s'enfoncer en moi de plus en plus vite avant de finalement gémir mon nom au creux de mon oreille.

PENDANT QUE JE REGARDE TYLER, endormi à mes côtés, je me sens en paix pour la première fois depuis longtemps. Ce week-end m'a en quelque sorte montré que je suis plus seulement la somme de mes peurs.

Ma vie ne peut pas être définie par toutes les choses dont j'ai peur. Je ne dirais pas que je les ai oubliées, ou qu'elles se sont complètement évaporées pendant le temps que j'ai passé avec lui, mais je dirais que c'était apaisant de ne pas analyser chaque interaction humaine.

Je ne sais pas comment l'expliquer précisément, mais l'avoir ici, chez moi, me met à l'aise. Tyler s'est imposé dans ma vie et pour cela, je ne pourrais lui être plus reconnaissante.

Mais une autre peur nouvelle m'envahit.

Et si je le perds ?

Ce n'est que lorsqu'il m'a parlé de son ami, Lester, que c'est devenu une réalité.

Et si le même sort l'attend ?

Tyler a raison.

Il n'a pas d'argent et il n'a pas de voiture. Pour obtenir l'un ou l'autre, il devra recourir à la force.

À moins que je ne l'aide.

Je n'avais pas prévu de lui dire que j'allais l'aider, mais ces mots sont sortis tout seuls. En y repensant, je sais que c'est la bonne chose à faire.

Cependant, il y a des conséquences qui viennent avec cette décision.

Que se passe-t-il si je me fais prendre ?

Il y a une chasse à l'homme pour lui.

Des policiers, des agents du FBI et de l'armée le cherchent partout.

Quelles sont les chances que nous nous en sortions réellement ?

Et si on ne s'en sort pas, alors quoi ?

Si je suis arrêtée en train d'aider un prisonnier évadé, qu'advient-il de moi ? M'arrêteront-ils ?

Je ne connais pas les réponses de toutes ces questions, mais alors que je suis allongée ici en jouant avec ma bague sur mon doigt et que je regarde le corps endormi de Tyler, je sais que je dois l'aider. Quelles que soient les conséquences pour moi, je dois vraiment essayer.

Je prends une profonde inspiration, me colle contre lui en fermant les yeux et m'efforce de trouver le sommeil.

Nous n'avons pas parlé de nos projets ou de l'avenir, mais je sais que dans tous les cas, c'est mon fardeau, et ça dépendra seulement de moi.

Alors, j'ai besoin de repos.

Je reste allongée tranquillement pendant un long moment en essayant de faire disparaître mes pensées, mais je n'y arrive pas. Elles continuent de me tourmenter. Une pensée en remplace une autre, puis une autre et je continue à tourner en rond jusqu'à ce que je me sente étourdie et que j'aie mal au ventre.

Incapable de dormir, je prends mon téléphone, le débranche de son chargeur et me tourne sur le côté, dos à Tyler.

Je vérifie mes e-mails, supprime tous les spams et je vais sur le site Wayfair pour regarder les promotions sur les meubles et divers objets de décoration. Ils font des soldes pratiquement toutes les deux semaines, mais je reçois toujours leurs e-mails et je ne peux pas m'empêcher de cliquer sur la dernière réduction.

Je me perds à regarder différents types de meubles de patio et d'oreillers décoratifs. Au début, je ne vois pas la notification de texto qui apparaît en haut. Je la fais glisser vers le haut pour la faire disparaître pour y revenir une fois que je ferme la page.

Mon cœur se serre.

Je lis le SMS encore et encore, mes mains deviennent glacées sous les couvertures.

– Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu, oh, mon Dieu, je me répète en silence inlassablement.

CHAPITRE 27 — ISABELLE

LORSQUE JE REÇOIS LES MESSAGES...

QUEL QUE SOIT le sentiment d'inconfort que j'ai ressenti plus tôt en essayant de convaincre Tyler de me laisser l'aider, il explose et devient une boule nauséabonde dans le creux de mon estomac.

Soudain, je me heurte au fait que j'ai besoin d'aider Tyler, et pas de façon entièrement altruiste. Ce n'est pas que j'ai menti, mais je n'ai pas été entièrement honnête non plus.

Affolée, je lis les messages encore et encore sans y répondre.

Je les supprime rapidement pour ne plus les voir.

Il y en aura d'autres, ainsi que des mails et des appels, mais je ferai mon possible pour garder mes distances.

Après ces messages, je suis certaine que je ne pourrai pas dormir. Au lieu de cela, je sors doucement du lit et me dirige vers la cuisine pour me préparer un plat réconfortant.

J'ai un fromage végétalien à base de noix de cajou au réfrigérateur, qui a le même goût que la mozzarella. Je prends du pain aux céréales dans le garde-manger et me fais un gros sandwich au fromage grillé. Je n'ai pas mangé de vrai fromage depuis longtemps.

J'adorais ça avant, mais quand j'ai abandonné la viande et les produits laitiers, j'ai évidemment aussi abandonné le fromage. Puis, il y a quelques mois, j'ai acheté cette alternative sur un coup de tête chez Trader Joe's et

depuis ça ne me manque plus du tout.

Je sais que si jamais je veux perdre du poids, je devrais éviter le pain et ce qui s'en rapproche. J'ai fait pas mal d'efforts, mais ce soir est une exception.

Je passe mon sandwich au fromage grillé sur la poêle et je regarde des petits morceaux bouillonner et dorer sur les rebords du pain. J'en bave littéralement à l'avance. Après l'avoir retiré du feu et l'avoir posé sur l'assiette, j'attends à peine qu'il refroidisse avant d'en prendre une bouchée.

La nourriture a toujours été un réconfort pour moi en période de stress. Il y a même eu un moment où j'ai su garder le contrôle pour arriver à rester à 65 kg. Je le suis toujours, mais pas sans être très vigilante et en surveillant tout.

Récemment, cependant, je me suis laissée aller. Je déteste cette expression car ce n'est pas tout à fait vrai.

Je sais que les gens diront que cela a juste à voir avec le nombre de calories que vous consommez dans une journée, mais j'ai constaté que ma capacité à limiter mes calories et ma consommation de sucre dépend entièrement de mon niveau de confiance en moi et de bien-être. Bien que d'être plus mince me donne une certaine satisfaction quand je me regarde dans le miroir, cela ne me donne pas toujours une meilleure qualité de vie.

Il y avait des moments où j'étais très mince, mais je me sentais et me voyais comme plus grosse et plus laide. Le surpoids, c'est souvent synonyme de laideur dans notre culture. Ce n'est pas une bonne façon de penser, mais malheureusement, lorsque je ne me sens pas bien dans ma peau, je ne suis pas à l'abri de ce genre de pensée.

Je sais que c'est faux. Je suis consciente que j'ai besoin d'aimer mon corps parce que c'est la seule voie à suivre. Je dois l'apprécier pour tout ce qu'il fait, car il me maintient en vie et me garde en bonne santé.

Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de me juger en fonction du reflet que je vois dans un miroir.

Je sais que ce n'est qu'une image, mais cette perception interfère avec la façon dont j'aborde le monde.

Après avoir mangé ce sandwich en moins de quatre bouchées, je regarde l'assiette vide, et je me déteste pour ce que j'ai fait. J'aurais dû prendre mon temps.

J'aurais dû au moins m'asseoir et profiter de chaque instant. Le problème, c'est que je ne peux pas vraiment faire ça quand mon seul but est de faire disparaître ces terribles sentiments sur mon corps et ma vie.

Mon téléphone sonne à nouveau et c'est un autre SMS de ce numéro. Je le lis rapidement et je l'éteins. Je ne réponds pas ; je n'aurais même pas dû les lire.

Pourtant, la curiosité prend toujours le dessus sur moi. Je ne peux pas m'empêcher de les ouvrir. Je prends le téléphone et fixe mon assiette vide. C'est comme si j'étais soudainement traversée par un courant électrique et lorsque je rallume le téléphone, je fais quelque chose que je n'ai jamais fait auparavant.

Je bloque complètement le numéro. Je sais que j'aurais dû le faire il y a des mois, mais je n'en ai jamais eu la force. Il y a toujours une raison de le garder. Il y avait toujours une raison pour maintenir la communication.

Je verse de l'eau dans la théière et la regarde bouillir. Au moment où je prépare ma tasse de thé et trempe le sachet encore et encore avant de le regarder flotter sur l'eau, je me rends compte que ce n'est pas le sandwich qui m'a donné la force de bloquer ce numéro. C'est l'homme allongé dans l'autre pièce.

ASSISE à ma table de cuisine et regardant l'obscurité de mon jardin, je concentre mes pensées sur la résolution du problème actuel. J'avais promis à Tyler que je l'aiderais, mais il semble réticent à l'accepter.

Il faut que je lui propose un plan solide.

Qu'est-ce que ça veut dire exactement ?

Je suis tentée de chercher quelque chose sur l'ordinateur, mais je suis également terrifiée par la police qui pourrait parcourir mon historique de recherche Google.

Non, je ne le ferai que si c'est absolument nécessaire.

En attendant, je vais simplement essayer de penser à un bon plan en utilisant la ressource dont je dispose : mon esprit.

Me sentant confinée à table, je me lève et commence à faire les cent pas dans ma cuisine. Je n'ai jamais compris pourquoi marcher et réfléchir semblent aller de pair à la télévision, quand ils veulent représenter une personne concentrée sur une décision impossible.

Je déteste l'admettre, mais cela alimente en quelque sorte mon processus de réflexion.

Peut-être que cela a quelque chose à voir avec le mouvement de propulsion vers l'avant.

Peut-être que cela a quelque chose à voir avec le simple fait de vous perdre dans une promenade qui permet à vos pensées de s'écouler librement. En tout cas, cela me permet de me concentrer sur ce dont Tyler a vraiment besoin pour rester libre.

Les deux choses principales qu'il a mentionnées sont l'argent et un véhicule. Donc pour résumer de l'argent.

Avec de l'argent, on peut acheter un moyen de locomotion, même non enregistré ou est-ce sans papiers valides ?

Je ne m'en souviens plus.

J'ai regardé des heures des séries policières à la télévision et, du coup, je ne sais pas s'il a besoin d'une voiture enregistrée au nom de quelqu'un d'autre ou d'une voiture sans carte grise.

– Ha. Et moi qui pensais que toutes ces heures de télé étaient vaines.

Je ris toute seule.

Quoi qu'il en soit, il faut de l'argent.

J'ai de l'argent de côté. 7 000 \$ pour être exact.

C'est le montant de mon compte épargne et, s'il faut plus, j'ai une limite de crédit supplémentaire sur mes cartes de crédit.

Une option serait de retirer l'argent de mon compte d'épargne et le lui donner. Il peut ensuite l'utiliser pour obtenir une voiture.

Le problème avec cela, c'est que son nom et son visage ont fait la une des journaux assez longtemps pour que tout le monde dans cet État, et probablement dans quelques autres aux alentours, le reconnaisse.

D'après ce que j'ai vu, ils vont même présenter leur cas sur *America's Most Wanted* vendredi prochain. Cette émission est diffusée partout aux États-Unis et dans un certain nombre d'autres pays. S'il essayait de se procurer une voiture lui-même, la personne qui la lui vendrait le dénoncerait inévitablement pour l'argent de la récompense.

– D'accord, dis-je à voix haute, mes pensées se stabilisant enfin. Et si on utilisait la mienne ?

Je peux m'absenter du travail, dire que j'ai besoin d'une pause. Nous pouvons utiliser la voiture et partir vers l'ouest, et après ? Combien de temps puis-je m'absenter sans que mes collègues et mes voisins ne se doutent de quelque chose ? Ils savent tous que je suis casanière, ce serait donc un gros problème si je disparaissais soudainement.

Si je disparaissais et que nous prenions ma voiture, la police aura toutes les informations nécessaires pour nous trouver. S'ils soupçonnent que j'ai été kidnappée, ils publieront un avis de recherche pour personne disparue, disant à tous les autres policiers dans tous les États de chercher ma voiture.

Après avoir arpenté la cuisine, le salon et la salle à manger, je m'aventure dans la chambre d'amis. Les portes de la penderie sont ouvertes après que Tyler se soit changé, pour troquer ses vêtements de prisonniers pour les affaires de sport que mon ex-petit ami avait laissé derrière lui. Je ne sais pas pourquoi je ne les ai jamais jetés alors je me suis débarrassée de pratiquement tout ce qui lui appartenait, mais maintenant je suis contente de les avoir gardés.

Je continue de faire les cent pas, marchant lentement de la fenêtre jusqu'au placard, dans la salle de bain en me retournant près du lavabo. En regardant par la petite fenêtre de la salle de bain vers la maison voisine, j'analyse mes options. Enfin, j'arrive à la seule conclusion qui me semble réalisable.

Nous aurons besoin d'une autre voiture. Une voiture introuvable et, idéalement, enregistrée au nom de quelqu'un d'autre.

Puisqu'il faut un peu de temps pour que l'immatriculation soit mise à jour auprès de l'État, je peux théoriquement toujours l'enregistrer à mon nom, ce qui rend le suivi très difficile pour les autorités.

CHAPITRE 28 — ISABELLE

LORSQU'ON S'ORGANISE...

QUAND TYLER SE RÉVEILLE, je commence à lui parler de mon plan, mais il me coupe rapidement la parole.

– Non, hors de question.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Tu ne vas pas t'impliquer là-dedans. Je ne t'emmène pas avec moi.

– Je suis ta seule chance. Quelles sont tes autres options ?

Il me fixe du regard, ses yeux entièrement concentrés sur les miens.

– Peu importe, répond-il après une longue pause.

– Tu vois, tu n'as pas le choix.

– Je ne mets pas ta vie en danger pour sauver la mienne.

Je secoue la tête. Je sens mes narines s'embraser de colère.

– Tu l'as déjà fait, tu ne le vois pas ?

– Je sais et je me sens mal pour ça, ajoute-t-il en secouant la tête. Tu penses que je ne le sais pas ? Tu crois que je ne regrette pas d'être venu ici à chaque instant où nous sommes ensemble ?

Je regarde mes pieds.

L'un d'eux tape nerveusement sur le sol, presque sans que je le veuille.

Regrette-t-il vraiment d'être venu ici ?

Comment peut-il me dire ça ? Je sens les larmes me monter aux yeux et une profonde tristesse me submerge.

Avant qu'il ne vienne ici, j'avais l'impression de nager dans la mélasse. Ma vie était une longue pause après l'autre. Puis soudainement, il est apparu et toutes ces incertitudes qui me tourmentaient depuis si longtemps ont commencé à disparaître. Elles sont toujours sous la surface, comme des monstres sous le lit, mais il fait jour maintenant et je n'ai plus peur.

– Tu regrettes d'être venu ici ?

– Oui, bien sûr, affirme-t-il avec un haussement d'épaules.

Je me détourne de lui et commence à sangloter. Il fait un pas vers moi et enroule ses bras autour de moi.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, murmure-t-il à mon oreille encore et encore.

Je secoue la tête et essuie mes larmes, mais je ne parviens pas à effacer la douleur.

– Je ne regrette pas de t'avoir revue, dit Tyler en me retournant face à lui.

Il prend une mèche de mes cheveux et l'écarte de mes yeux, la glissant doucement derrière mon oreille.

– Chaque moment que nous passons ensemble, je regrette d'être venu parce que je me surprends à tomber de plus en plus amoureux de toi.

En entendant ces mots, je lève les yeux vers lui.

Je peux à peine le voir à travers mes larmes. Je cligne des yeux et l'une d'elles glisse sur mon visage.

Je le vois la regarder traverser ma joue jusqu'à mon menton avant d'avancer son pouce et de l'essuyer doucement.

C'est la première fois qu'il me dit cela.

Je n'y ai pas pensé jusqu'à ce moment. Je n'avais pas donné de statut à notre relation, si on peut même appeler ça une relation. Bref, je n'y avais pas pensé du tout, mais de là à dire que c'est de l'amour ?

Bien sûr !

Bien sûr, je l'aime.

– Je t'aime aussi, je lui murmure doucement dans le cou. Chaque mot me donnait l'impression d'une douceur dans ma bouche.

– Je ne l'ai pas dit pour que tu le répètes, dit Tyler en me tenant par les épaules. Je voulais juste que tu saches la vérité sur ce que je ressens. Je t'ai dit que je ne savais pas pourquoi je suis venu ici mais c'était un mensonge. Peut-être pas quand je l'ai dit, mais maintenant je sais que c'était le cas. Je pense qu'une partie de moi a toujours su que mon cœur t'appartenait. Tu étais ma meilleure amie quand on était enfants et tu es ma meilleure amie maintenant. Seulement, je n'aurais jamais dû mettre ta vie en danger en venant ici. Si seulement j'avais su cela plus tôt...

– Je suis heureuse que tu sois là, Tyler.

Il lâche mes épaules, exaspéré, et s'assied sur le bord du lit. Il n'est vêtu que d'un caleçon. Ses blessures guérissent bien, mais elles vont probablement laisser des cicatrices ; un rappel constant de ce que je lui ai fait.

Tyler passe ses mains dans ses cheveux, puis se tient la tête.

– Tu dois me laisser t'aider, dis-je en passant mon bras autour de lui. Tu es peut-être venu ici pour des raisons égoïstes, mais tu n'as aucune idée de ce que tu m'as apporté. J'avais l'impression d'avancer à l'aveugle depuis très longtemps, puis soudainement, tu es là, et toutes ces pièces du puzzle commencent à avoir un sens.

J'ai conscience que mes mots sont vagues, je ne veux pas qu'ils le soient, mais je ne suis pas prête à tout lui raconter sur mon passé, tout du moins pas encore.

C'est pour cette raison qu'il ne sait pas que j'ai autant besoin de lui que lui de moi.

Si je reste ici plus longtemps... les choses pourraient empirer.

– Je sais que je n’ai pas beaucoup d’options, mais je ne veux pas que tu sois complice de mon évasion. S’ils t’attrapent, s’ils nous attrapent, ils te le feront payer. Ce sera probablement une peine de prison. Sauf si...

Je lève les yeux vers lui.

Le dernier mot sort après coup, comme si c’était quelque chose qui lui était venu à l’esprit à la fin.

– Sauf si quoi ?

– Sauf si nous avons un plan B. Oui,... je pense que c’est la seule façon pour que ça fonctionne.

Il lève les yeux vers moi, ils sont brillants à l’idée qui germe dans son esprit.

– Tu me fais peur, dis-je doucement.

– Tu dois me promettre que si nous nous faisons prendre, tu leur diras que je t’ai pris en otage. Tu leur diras que je t’ai fait faire toutes sortes de choses.

J’y pense un moment.

– Cela ne va pas ajouter beaucoup de temps à ta peine ?

– Je suis déjà condamné à vie. Ils vont probablement me mettre au niveau six, sécurité maximale, vingt-trois heures d’isolement, mais ce serait sans doute le cas de toute façon. Enfin, si je survis.

– De quoi tu parles ? Je demande incrédule.

– Isabelle, les gens comme moi ne reviennent pas. Des flics, partout dans le pays, tuent pour beaucoup moins. Ils vont supposer que je suis armé et dangereux. Donc, si quelqu’un nous arrête ou si quelqu’un entre en contact avec nous, il va tirer, dans le but de me tuer.

Mon corps commence à trembler. D’une manière ou d’une autre, même quand il m’a raconté ce qui était arrivé à Lester, cela ne m’est jamais venu à l’esprit que Tyler pourrait être tué.

Quel genre de monde serait-ce, quel genre de vie aurais-je, s'il n'était plus sur cette terre ?

Je commence à secouer la tête si fort qu'il met ses mains autour de mes bras et me rapproche de lui.

Il enroule son corps autour du mien et murmure à mon oreille :

– Tout ira bien.

– Et si ce n'est pas le cas ?

– Cela n'a pas d'importance, répond-il en s'écartant légèrement pour me regarder. Ne pense pas à ça. Nous ne savons pas ce qui va se passer. Peut-être que tout va fonctionner.

Il semble qu'il y a à peine quelques instants, j'étais celle qui était optimiste et positive et maintenant les rôles ont changé.

– C'est la raison pour laquelle tu dois me faire cette promesse, insiste-t-il. Tu dois me promettre que s'ils nous attrapent, tu leur dis que tout est ma faute. Je t'ai forcée, mais que tu ne voulais pas aider, pas du tout.

– D'accord, je cède doucement.

– Tu dois me le promettre, insiste-t-il. Dis-le. S'ils ne te croient pas, Isabelle, c'est fini.

– D'accord, dis-je, ma voix un peu plus forte et plus sûre. Je te le promets, mais en retour tu dois me promettre quelque chose aussi.

– Quoi ?

– Tu dois me promettre que tu le veux. Tu dois me promettre que ça va marcher et que tu vas t'en tirer. On aura une chance seulement si tu y crois.

Il réfléchit à ma proposition pendant un moment puis me fait un léger signe de tête.

– Je te le promets dit-il.

Je pousse un soupir de soulagement.

CHAPITRE 29 — ISABELLE

LORSQUE NOUS SOMMES ENCORE INTERROMPUS...

ENSUITE, nous parlons du plan. Au début, il veut simplement que je lui donne l'argent que j'ai économisé, ou plutôt une partie, sous forme de prêt, il a toujours du mal à accepter mon aide.

Au bout d'un moment, il finit par céder et accepte de me laisser lui acheter une voiture.

– Tu ne peux pas y aller seul, dis-je fermement. Tout le monde a vu ton visage. Tu le sais. La personne à qui tu l'achèterais te dénoncerait, c'est certain.

J'ai l'impression que nous en avons déjà parlé, que nous tournons en rond, mais je continuerai à en parler jusqu'à ce qu'il accepte mon plan.

Il commence à dire quelque chose sur les contrôles, mais je l'arrête immédiatement.

– Je vais me procurer la voiture. Je vais la payer en espèces. Je vais l'enregistrer sous mon nom et cela prendra un certain temps pour que les procédures administratives prennent effet. De cette façon, si quelqu'un me soupçonne ou même cherche à me retrouver, ils n'auront ni l'année ni la marque de la voiture que nous conduisons.

Tyler secoue la tête d'un côté à l'autre, ne voulant pas me laisser gagner, mais nous savons tous les deux que la décision a été prise.

Il n'y a pas d'autres options. C'est la seule qui fonctionnera.

– Je ne veux pas que tu te donnes tout ce mal pour moi. Et si nous prenions simplement ta voiture ? Tu peux dire à tes collègues que tu pars en voyage.

– Ouais, je pourrais, si j'étais le genre de personne qui part en voyage. C'est quand même ce que je vais leur dire. J'espère qu'ils me croiront. J'enverrai des photos et une preuve que je m'amuse, mais s'ils viennent à suspecter quelque chose, ils vont appeler la police et ils auront toutes les informations pour retrouver ma voiture. Nous devons être plus prudents. Nous avons besoin d'ajouter un niveau de séparation entre nous et les autorités.

Après s'être habillé avec les mêmes vêtements qu'il a portés tout le week-end, je note également qu'il aura besoin de quelques vêtements de rechange. Quelque chose d'approprié pour voyager. Peut-être même un nouveau look.

– As-tu réfléchi à l'endroit où tu voudrais aller ? Si je trouve la voiture et que nous sommes en mesure de partir. On part dans quelle direction ?

– Je ne sais pas, avoue Tyler en passant devant moi pour sortir de ma chambre et dans le salon.

Puis, comme si cela venait de lui venir à l'esprit, il jette un regard en arrière, vers moi.

– Tu ne restes pas avec moi, Isabelle. Tu ne m'emmènes nulle part. Je vais te laisser m'acheter une voiture et me prêter de l'argent, mais c'est tout.

Un éclair de colère monte en moi.

– Me laisser ? Je demande d'un ton furieux. Tu vas me *laisser* t'acheter une voiture et tu vas me *laisser* te prêter de l'argent ? Putain, mais pour qui tu te prends ?

Je serre le poing, surprise par ma propre rage. Ce n'est pas que je n'ai jamais ressenti cette colère avant, mais jamais dans de telles proportions.

Habituellement, je suis une personne très calme et posée.

Quand il ne dit rien en réponse, je lève les mains et dis :

– D'accord. Je laisse tomber.

Je suis tellement frustrée par son arrogance et sa soi-disant envie de me protéger que je ne supporte pas d'être dans cette maison plus longtemps. Je

me dirige vers le placard de l'entrée, attrape une paire de baskets et sors.

Ma sortie est si rapide qu'elle me surprend moi-même. J'attends qu'il me suive, mais bien sûr, il ne le fait pas. Je ne regarde qu'une seule fois en arrière et je remarque qu'il est à la fenêtre à côté de la porte d'entrée.

Il a les bras grands ouverts et articule :

– Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Je ne l'entends pas, bien sûr, alors je poursuis ma route.

Je ne cours pas souvent, presque jamais. En fait, je ne me souviens pas de la dernière fois que j'ai même enfilé mes baskets, mais cette fois, je décolle.

Je ne m'échauffe pas. Je ne prends pas mes écouteurs pour me couper du monde avec la musique. Mon téléphone est dans la poche latérale de mon legging. Il rebondit un peu à chaque pas alors je le sors et continue à trotter tout en le tenant dans ma main.

J'arrive à peine au bout de la rue avant de ralentir pour prendre une allure de demi-jogging.

Mes poumons me brûlent et j'ai du mal à respirer, mais ça fait du bien d'être dehors. Pour une fois le soleil brille. Il ne fait pas vraiment chaud, mais pas trop froid non plus.

Quelques voisins me font signe et je leur réponds d'un signe de tête. Je devrais le faire plus souvent, quand tout cela sera terminé. Je me pousse de plus en plus fort en espérant que la douleur dans ma poitrine fera disparaître la douleur dans mon cœur.

Je sais que Tyler essaie seulement de me protéger, mais c'est précisément ce qui me fait courir avec toute cette rage.

Ne comprend-il pas que j'ai aussi besoin de partir ?

Ne comprend-il pas que je ne fais pas cela uniquement pour le sauver, mais aussi pour me sauver moi-même ?

– Excusez-moi, madame ! J'entends à peine sa voix au début.

- Madame ! Dit-il un peu plus fort.

Je m'arrête brusquement, mes pieds s'arrêtent de bouger, mais la partie supérieure de mon corps continue de bouger, me forçant à me rattraper maladroitement.

La voix appartient à un policier d'une quarantaine d'années aux cheveux poivre et sel, vêtu d'un coupe-vent.

– Excusez-moi, madame, est-ce que je peux vous poser quelques questions ?

Je n'ai pas d'autre choix que d'acquiescer par un léger signe de tête alors qu'un énorme nœud se forme au creux de mon ventre.

CHAPITRE 30 — ISABELLE

LORSQUE JE PARLE AU POLICIER...

JE RASSEMBLE MES PENSÉES, tout en essayant de gagner du temps et reprendre mon souffle. Cela vient en partie du fait que j'ai couru trop vite et que j'ai l'impression de faire une crise d'asthme.

Que va-t-il me demander ?

Pourquoi est-il ici ?

Pourquoi est-ce que j'ai couru ?

L'intersection est à deux rues de ma maison et c'est la route principale du lotissement. Ce quartier n'est pas particulièrement fréquenté, mais je suppose que c'est ce dont parlait Jackie quand elle a dit que la route était bloquée.

Le flic se présente sous le nom de Walter McVay. Il est seul ici avec sa voiture et la route n'est pas réellement bloquée.

– Je suis certain que vous avez entendu parler des prisonniers qui se sont évadés de la prison de haute sécurité non loin d'ici, commence McVay d'une manière décontractée et amicale qui vise sans aucun doute à me mettre à l'aise.

– Oui, c'est en boucle aux infos.

Avant qu'il ne puisse dire autre chose, je lui demande :

Est-ce la raison de votre présence ici ? Pensez-vous qu'il est dans ce quartier ?

J'essaie d'exprimer le plus de surprise possible, voire même choquée pour faire bonne mesure.

– Oui, nous avons une raison de soupçonner que l'un d'eux se cache ici.

– Ici ? je halète.

– Pas loin. C'est pourquoi nous arrêtons toutes les voitures et parlons à tous les résidents pour nous assurer que vous êtes tous en sécurité.

– Waouh, dis-je en poussant un long soupir alors que mon rythme cardiaque recommence à s'accélérer. Je n'arrive pas à croire qu'une personne comme ça puisse être ici. Je veux dire, c'est un quartier vraiment sûr. Nous sommes tous propriétaires dans le quartier.

Je déteste la façon dont cette phrase sort de ma bouche, mais j'ai assez entendu mes voisins le dire. Il y a une stigmatisation contre les locataires et tout le monde dans ce quartier semble être très heureux du fait que nous sommes tous propriétaires, comme s'il y avait quelque chose de moins respectable dans le fait d'être locataire.

J'ai toujours détesté cette perspective, c'est du sectarisme et de la petitesse d'esprit, mais si le flic connaît les gens dans cette rue, alors je veux qu'il sache que je suis l'une d'entre eux et qu'il n'a rien à craindre de moi.

Lorsqu'une voiture arrive à l'intersection, McVay lève la main pour arrêter le conducteur.

- Je suis désolé, cela vous dérangerait-il d'attendre une minute ? Demande-t-il sans attendre ma réponse.

Il pose quelques questions au chauffeur, un homme que je ne connais pas, en se penchant au-dessus de la vitre, puis il le laisse passer. Voulant me sortir de cette situation le plus rapidement possible, je commence à courir sur place comme si j'essayais de maintenir mon élan.

Après s'être excusé et m'avoir redemandé mon nom, il me tend un dépliant avec le mot RECHERCHÉ dessus en gros blocs de lettres rouge sang en haut.

La photo de la première page est celle du partenaire de Tyler et celle du dessous est la sienne. Je jette un coup d'œil à sa photo d'identité un moment,

ses cheveux ébouriffés, ses yeux injectés de sang et les grands cercles noirs. Malgré tout cela, il est toujours incroyablement beau et a un sourire enfantin qui me rappelle le gamin que je connaissais au collège.

– Il n’y avait pas un troisième gars ?

– Si, il y en avait un troisième, mais il a été... appréhendé.

– Tué ? Non ?

Les mots m’échappent avant que je puisse les arrêter. Il penche légèrement la tête sur le côté, comme s’il me soupçonnait.

– J’ai entendu ça aux infos hier soir.

– C’était une personne très dangereuse, madame, et nous ne pouvions pas le mettre en garde à vue comme nous le faisons habituellement avec les suspects.

Sentant qu’il est soudainement en alerte, je me rattrape.

– Non, je ne voulais rien sous-entendre. J’étais juste curieuse. J’ai entendu dire qu’il avait été tué et j’ai pensé que c’était peut-être une erreur.

Cela semble le remettre à l’aise et il se laisse même échapper un petit rire.

– Eh bien, les infos ont tendance à se tromper, mais dans ce cas, j’essayais simplement d’être plus... diplomate.

– Je comprends.

Je pousse un léger soupir de soulagement.

Je suis sur le point de me détourner de lui et de recommencer à courir quand il m’arrêtera à nouveau.

– Alors, vous n’avez vu aucun des deux ici ?

– Non pas du tout.

– Pendant vos joggings ? En allant au travail ou en faisant des courses ?

– Non.

Je secoue à nouveau la tête.

– Vous n’avez vu personne de suspect ? Peut-être quelqu’un dont vous ne pouviez pas tout à fait distinguer le visage ? Peut-être quelqu’un dans une combinaison ou des vêtements inhabituels qui vous aurait marqué ?

– Non, dis-je un peu trop rapidement.

– J’aimerais vraiment que vous y réfléchissiez un instant, si vous le pouvez. C’est vraiment important.

– Oui, je sais, je réponds en me mettant un peu en colère.

Je n’aime pas le ton de sa voix. Il me parle comme si j’étais une idiote, mais je dois la jouer cool.

– Je n’ai vu personne, je répète avec un haussement d’épaules désinvoltes.

– Eh bien, si vous voyez quelque chose, n’hésitez pas m’à appeler, répond McVay en me tendant sa carte de visite.

Je jette un coup d’œil à sa finition brillante, puis je la glisse rapidement dans ma poche latérale, là où se trouvait mon téléphone.

Je lui fais un bref signe et me remets à courir.

CHAPITRE 31 — ISABELLE

LORSQUE JE RENTRE...

JE DEVRAIS RENTRER DIRECTEMENT à la maison, mais je ne le fais pas. Je continue à courir, ou plutôt à faire du jogging, pendant encore deux kilomètres.

Mes poumons commencent à brûler et tout mon corps est en feu, mais je continue à me pousser en avant.

Je ne peux pas revenir tout de suite parce que le seul moyen de passer est de passer à nouveau devant le policier et il faut que mon jogging ait l'air réel.

De plus, il y a autre chose qui me garde à distance.

Je ne suis pas encore prête à parler à Tyler.

Je sais qu'il ne veut pas que je l'accompagne et je sais qu'il pense que je fais cela uniquement pour des raisons altruistes. Il est peut-être temps de lui dire la vérité.

Le seul problème est que si je lui dis la vérité, il se peut qu'il ne me laisse pas venir du tout.

Les dépliants que le flic m'a remis sont volumineux, même lorsqu'ils sont pliés en quatre. Quand je m'arrête au coin de la rue, au panneau-Stop et que j'attends que les voitures passent, je ressorts les papiers.

En haut, juste sous le mot RECHERCHÉ, il y a une ligne avec la récompense : 100 000 \$.

– C’est beaucoup d’argent, me dis-je.

En fait, il se trouve que c’est le montant exact dont j’ai besoin pour me sortir de cette situation difficile.

Cent mille dollars mettraient fin aux SMS.

Plus d’appels anonymes.

Plus de menaces sur ce qui va se passer si je ne paie pas.

Plus de soucis ou de peur.

Je plie les papiers rapidement pour essayer de me débarrasser de cette idée.

Non, je ne peux pas lui faire ça. Absolument pas.

Après avoir couru assez longtemps pour que ça ressemble à un vrai jogging, je retourne et salue de nouveau McVay. À ma grande consternation, il me fait de nouveau signe.

– Merde, je me maudis en forçant un sourire plastique sur mon visage.

– Je suis désolé de vous déranger à nouveau, mais je veux juste réitérer à quel point il est important que vous soyez vraiment à l’affût de quiconque n’est pas à sa place ici. Ces types de criminels sont généralement vus par les joggeurs ou les promeneurs de chiens. Les gens qui se déplacent dans le quartier. Ils voient des choses qui clochent.

– Oui, je comprends. Je ferai attention.

– D’accord, bien, dit-il.

Je suis sur le point de repartir, mais quelque chose me retient ici.

Je sais qu’il n’a pas fini.

– Vous savez pourquoi ils ont été condamnés, n’est-ce pas ?

Je hausse les épaules.

– Meurtre ?

– Tyler a tué sa femme, son meilleur ami et son enfant à naître. Il les a poignardés à mort. Le petit ami de sa femme était son partenaire qui lui a volé son entreprise puis lui a volé sa famille. Le seul problème est qu’il n’a pas commis le crime dans un accès de rage. Il l’a planifié. C’était un meurtre de sang-froid. Elle était enceinte, peut-être de son propre enfant, cela ne l’a pas arrêté.

Ses paroles m’engloutissent comme s’il s’agissait d’une avalanche. J’ai du mal à respirer.

Je ne sais pas pourquoi il me dit cela à moins qu’il ne soupçonne quelque chose. Quand il commence à me parler de sa conviction, j’arrête d’écouter. J’ai tellement voulu essayer d’aider Tyler et j’étais tellement perdue dans mes sentiments pour lui, que je n’ai jamais vraiment accepté le fait qu’il aurait pu en fait faire ce dont il a été accusé.

La plupart des gens en prison sont coupables, non ?

Nous nous perdons dans des histoires d’avocats opprimés libérant des clients innocents qui ont été traqués par le système. Mais la vérité est bien plus compliquée que cela.

– Isabelle ?

McVay touche légèrement mon bras et je m’éloigne de lui.

– Je suis désolé. Je ne voulais pas vous effrayer.

– Non, c’est moi, je réplique rapidement. Oui, je comprends tout cela et c’est très effrayant et décevant, mais je ne sais pas vraiment ce que cela a à voir avec moi.

– Rien, répond-il en s’éloignant de moi. Bien sûr, rien, mais vous vivez ici et que nous soupçonnons qu’il se cache dans les parages.

– Il ? je demande. N’y en a-t-il pas deux ?

– Oui, mais ils se sont séparés. Je ne sais pas lequel serait ici, mais nous pensons qu’il s’agit de Tyler. Il est de cette région. Il est allé à l’école secondaire Fox Chapel. Y êtes-vous allée ?

La question est si désinvolte et sans prétention, mais elle me prend complètement par surprise. Pendant une seconde, je suis tentée de mentir, mais j'ai déjà dit la vérité à Pam et je suis sûre qu'elle l'a dit à Jackie. Je ne veux pas être prise dans un mensonge.

– Je suis allée au collège Fox Chapel, mais pas au lycée. Mes parents ont déménagé à ce moment-là.

- Vous le connaissiez ? continue-t-il.

– Je le connaissais de vue, je réponds en penchant légèrement la tête sur le côté, mais c'était un grand collège et je ne m'en souviens pas vraiment.

J'attends une autre question, mais elle ne vient pas. Au lieu de cela, il me regarde simplement.

Je veux lui demander s'il a interrogé tous les conducteurs et coureurs hommes ici autant qu'il m'a interrogée (et intimidée), mais je ne souhaite pas que la conversation monte d'un cran.

McVay soupçonne déjà quelque chose. C'est quelque chose que je ne peux pas changer, mais je ne veux pas aggraver les choses.

Je promets de l'appeler si je vois quelqu'un de suspect ou si j'ai des soupçons sur quoi que ce soit. Il me laisse enfin partir.

CHAPITRE 32 — TYLER

LORSQU'ELLE RENTRE...

ELLE PART EN COLÈRE, sans dire un mot. Je veux la suivre, mais je ne peux pas.

Elle claque la porte derrière elle et je n'ai qu'un aperçu de sa rage alors qu'elle disparaît dans la rue. Je fais les cent pas dans le salon, essayant de décider quoi faire.

La chose intelligente à faire serait de partir maintenant, mais pour aller où et avec quel argent ?

Je déteste l'admettre, mais son offre devient de plus en plus attrayante à chaque instant. Je sais qu'Isabelle a envie de venir avec moi, mais j'ai peur de ce qui se passera si elle me suit.

Ce qui me préoccupe, ce sont les balles. Les années qu'ils ajouteront à ma peine, je peux les assumer, mais que se passera-t-il quand les flics utiliseront toute leur puissance de feu contre nous ?

C'est arrivé à Lester. Heureusement, il n'avait pas sa petite amie avec lui pour le trajet.

Isabelle a raison sur une chose, cependant. Pour que ça marche, je dois avoir une pensée positive. Je dois y penser comme je l'ai fait lorsque j'ai construit mon empire de plusieurs millions de dollars.

Rien ne pouvait m'arrêter.

Je tiendrais bon quoi qu'il arrive.

Beaucoup d'autres ont essayé avant moi et la plupart ont échoué, mais je n'en ai rien à battre des statistiques.

Je savais que cela fonctionnerait pour moi et même si j'échouais, j'atterrirais quelque part si haut qu'il y aurait des kilomètres entre moi et mon point de départ.

Je décide de l'attendre.

Je sais qu'elle ne me dénoncera pas.

Elle est seulement en colère contre moi et je ne peux pas lui en vouloir. J'ai besoin qu'elle revienne pour que nous puissions en parler. J'ai besoin qu'elle me parle de son plan.

Tandis que je fais les cent pas dans le salon, j'essaie de concocter mon propre plan. Heureusement, elle a des économies et c'est plus que suffisant pour une voiture d'occasion fiable tout en gardant assez d'argent de côté.

Son projet d'acheter une voiture d'occasion sous son nom est judicieux, bien plus que mon idée d'essayer de m'en procurer une auprès d'un inconnu. Ensuite, une fois que nous quitterons cet endroit, je pourrai récupérer mon argent.

Avec suffisamment d'argent, je peux m'offrir une nouvelle identité et une nouvelle vie, tant que personne ne me reconnaît, je pourrai disparaître pour de bon.

Je sais qu'Isabelle veut m'aider, mais je ne sais pas si elle souhaite disparaître avec moi pour toujours et abandonner son ancienne vie comme si elle entrait dans le programme de protection des témoins.

Probablement pas.

Il est plus sage que je le fasse de mon côté, seul, mais cela ne signifie pas que je ne pourrai pas la rembourser et la payer généreusement pour son aide.

Mes blessures, qui sont en bonne voie de guérison, commencent à me faire mal m'obligeant à m'asseoir dans le fauteuil inclinable.

Oui, je décide que c'est ce que nous allons faire. C'est de cette manière qu'on va se tirer d'affaire.

Vingt minutes plus tard, la porte d'entrée grince et Isabelle entre.

– La police est à côté, à deux pâtés de maisons, ils posent des questions sur toi, m'annonce-t-elle et mon cœur s'arrête.

Je ne sais pas quoi faire, sauf la suivre à l'arrière de la maison.

– Est-ce qu'ils viennent par ici ?

Elle tourne la tête.

– Non, bien sûr que non. C'est quoi cette question ?

– Je ne sais pas. Nous étions en train de parler et tu es partie.

– Je ne veux pas me disputer. On l'a déjà trop fait. Il nous faut un plan, et partir d'ici.

Elle prend son téléphone et recherche des voitures d'occasion sur internet. Après avoir lu quelques annonces, nous trouvons une Honda Accord 2005 argentée. Ce n'est pas une voiture très populaire ici, mais elle l'est dans l'ouest et c'est là que nous nous dirigerons.

Isabelle écrit un message au numéro sur l'annonce et la personne lui répond presque immédiatement. Il est situé à dix minutes de route, alors ils décident de se rencontrer dans quarante-cinq minutes.

– Je vais aller à la banque pour récupérer l'argent, dit-elle. Je vais aussi m'arrêter pour te trouver des vêtements.

Je suis sur le point de protester et de lui dire que je n'ai besoin de rien, mais ce n'est pas vrai. Tout ce que j'ai, ce sont mes affaires de prison et tout ce que j'ai trouvé dans son placard appartenait à son ex. Ce serait bien de porter quelque chose de bien pour changer.

Nous ne parlons pas de ce qui s'est passé, mais je tiens à m'excuser. Elle semble accepter mes excuses et je laisse tomber pour le moment. Puis, juste avant de partir, son téléphone vibre quand elle reçoit un autre SMS.

C'est un numéro non répertorié et dès qu'elle le voit, le sang quitte son visage. Sa peau prend une couleur verte presque bleuâtre, bien qu'elle ait toujours des rougeurs après avoir couru.

Je n'arrive pas à lire ce que dit le texto dans la notification et elle éteint rapidement l'écran. Elle met son téléphone dans sa poche, je le vois vibrer et s'allumer à nouveau quand elle reçoit un appel. Elle le sort, appuie sur le bouton « ignorer » et le pose sur le comptoir, retourné pour que l'écran ne soit pas visible.

– Qui est-ce ?

– Personne. Cela n'a pas d'importance.

– Ce doit être important vu ta réaction, j'avance

– Ce ne sont pas tes affaires, me répond-elle d'un ton sec.

C'est maintenant à mon tour de faire une pause. Je ne connais pas grand-chose de sa vie. Ça ne me regarde peut-être pas de savoir qui l'appelle, sauf si elle voyage avec moi.

Je suis dans une situation très précaire et je n'ai pas beaucoup d'options. Je suis conscient que ce n'est pas sûr pour moi de partir seul et, si je veux y arriver, je dois éliminer le plus de risques possibles.

Je la suis dans la chambre et je l'attends pendant qu'elle se change. Elle laisse son téléphone sur la chaise avec le reste de ses vêtements et je jette un rapide coup d'œil à l'intérieur. Je l'ai vue taper son code suffisamment de fois pour savoir que c'est 3378 et après avoir tapé les chiffres, je clique sur le journal de SMS.

Tous les messages après ceux qu'elle a échangés avec l'homme pour la voiture ont été effacés.

CHAPITRE 33 — ISABELLE

LORSQUE JE VAIS CHERCHER LA VOITURE...

JE SAIS que je devrais me sentir nerveuse à l'idée d'acheter cette voiture, mais ce n'est pas le cas. Je clique sur l'adresse que Chris, le propriétaire de la voiture, m'a donnée, dans Google Maps, puis je suis la voix apaisante de la femme qui m'indique la direction. Sur le chemin, la seule chose à laquelle je pense, ce sont les messages menaçants que j'ai reçus.

J'avais déjà bloqué leurs appels à quelques reprises, mais ils continuent d'appeler à partir de numéros différents. Ils ne cesseront pas leurs demandes et leurs menaces.

Pas tant que je n'aurai pas payé.

Il ne me faut pas longtemps pour trouver la maison. Le gars qui attend semble avoir mon âge, il est en surpoids et a une expression joyeuse sur le visage. Ce n'est qu'en sortant de la voiture que je comprends pourquoi il me semble aussi familier.

– Isabelle ? Isabelle Nesbit ? demande-t-il de cette manière familière et amusante qui lui a permis d'être élu le gars le plus populaire de notre collège.

– Christian DeParmo ?

– Oui, répond-il en tendant la main. C'est Chris maintenant. Plus facile pour la vente de voitures.

Mes paumes deviennent moites. Ma respiration s'accélère. Il m'a tourmenté pendant trois ans.

- Alors, où vendez-vous des voitures ?
- Habituellement à ma concession. Sur la route 34.
- Celle-là ? Je lui demande en m’enserrant les bras de manière défensive.

Il ne comprend pas l’allusion. Au lieu de cela, il se rapproche de moi et un grand sourire s’épanouit sur son visage.

De toute évidence, il ne se souvient pas de ce qu’il m’a fait. Ou peut-être qu’il s’en moque.

Je regarde autour de moi. Je dois partir, mais la voiture est juste devant moi... libre.

Nous parlons un peu, et là, il découvre que nous sommes allés au même collège, mais il ne se souvient toujours pas de moi. J’essaie de détourner ses questions autant que je le peux, mais il est curieux. Quand je lui dis ce que je fais dans la vie, il a l’air impressionné, mentionnant qu’il n’est même pas allé à la fac.

Je ramène rapidement la conversation vers la voiture. Lorsque nous en sommes au moment de l’essayer, j’espère qu’il me laissera sortir la voiture toute seule, mais je n’ai pas cette chance. Chris monte sur le siège passager et continue de me parler de tous nos anciens camarades de classe et professeurs, comme si nous étions de vieux amis.

Je conduis la voiture pendant près de quatre kilomètres.

Je l’emmène sur l’autoroute.

Je la conduis dans différentes rues.

Je déteste être dans la voiture avec lui, mais je dois m’assurer qu’elle fonctionne bien.

J’accélère aussi vite que possible lorsque je m’engage et je m’arrête rapidement.

J’ai mis la voiture à l’épreuve parce que je sais qu’elle a un long voyage devant elle.

- Alors, pourquoi achètes-tu une nouvelle voiture ? demande Chris. La tienne est le modèle le plus récent, non ?

Nous savons tous les deux que c'est le cas.

– J'en veux une de rechange. Je prévois de rénover la maison et je dois transporter des choses.

- Tu veux transporter des choses dans une Honda Accord ? S'étonne-t-il.

Merde, je me dis en silence. Il a raison, bien sûr. Une vieille Honda n'est pas le genre de véhicule à utiliser pour faire des travaux. Elle a deux portes et une petite banquette arrière.

– Eh bien, j'ai une Prius là et j'ai besoin de quelque chose à un prix abordable qui aurait un peu plus d'espace dans le coffre.

Il me fait un signe de tête et un haussement d'épaules.

– Hé, je ne juge pas, mais puisqu'on se connaît depuis longtemps, je dois te dire que tu pourrais simplement louer un camion chez Bricomarché ou même une agence de location quand tu en as besoin.

– Merci, mais je pense que je vais acheter une voiture plutôt.

Chris lève les bras en l'air comme pour dire qu'il ne voulait pas m'offenser.

Malgré l'âge, la voiture fonctionne étonnamment bien. La seule chose que je remarque est que la transmission est un peu lâche, mais il fallait s'y attendre.

Maintenant, nous en sommes à la partie que je redoute : la négociation des prix. Je suis prête à aller jusqu'à 3 000 \$, mais je ne veux vraiment pas aller au-delà. Le prix proposé est de 3 500 \$.

Au moment où je vais lui poser des questions à ce sujet, Chris mentionne Tyler.

– Tu sais ce qui lui est arrivé, non ? Il a été condamné à la prison à vie pour avoir tué sa femme et son petit ami. Maintenant, il s'est échappé. J'ai parlé à tous mes vieux amis et on rigolait en disant que l'un de nous doit le cacher quelque part parce que personne ne peut le trouver.

– Qu'est-ce qui te fait penser qu'il est toujours dans le coin ?

– Les flics ont bloqué toutes les rues. Ils cherchent partout, mais ils ne vérifient pas encore les voitures à la recherche de passagers clandestins. Hé, tu aurais beaucoup de place pour le cacher dans ce coffre !

Mon sang se glace.

– Oui, ce n'est pas faux.

Je souris.

– Quelqu'un doit sûrement l'aider.

– Oui, tu me prends la main dans le sac. Tyler a trouvé mon adresse, est entré par effraction chez moi et se terre dans mon salon depuis.

Chris et moi éclatons de rire.

Il rit et je ris.

Je ne sais pas pourquoi, mais je décide simplement d'y aller à fond.

– Au fait, c'est pour ça que j'achète cette voiture. Nous allons nous rendre au Mexique avec.

– Hé, tu sais ce qui est drôle ? Chris demande après un moment. J'étais vraiment jaloux de ce type. C'était un multimillionnaire. Il a gagné une fortune à 20 ans à partir de rien. Eh bien, pas exactement de rien. Je veux dire, je suppose que son père avait de l'argent et était plutôt aisé, mais les sommes qu'il gagnait allaient bien au-delà. Quand j'ai entendu parler de son fonds spéculatif, de son appartement de fou, de son énorme maison à Key West et qu'il en avait une autre à Los Angeles, j'ai pensé, *bon sang, il l'a fait*. Il a fait quelque chose de sa vie. J'étais vraiment jaloux.

– Et maintenant ?

– Ça va mieux, mentionne Chris.

Secouant la tête, il passe ses doigts sur son crâne dégarni.

– Maintenant, j'ai conscience que je n'ai pas de quoi être jaloux, peu importe combien d'argent il a gagné. Il a dû avoir de sérieux problèmes pour faire ce qu'il a fait, tuer deux personnes et son bébé.

– Il ne savait même pas pour le bébé, j’interviens

Chris se tourne vers moi et ses yeux se rétrécissent. Du coup, je me rends compte que j’en ai trop dit.

- Qu’est-ce que tu en sais ?

– Rien. Je veux dire, c’est ce que j’ai lu dans des articles sur lui.

– C’est ce que son avocat de la défense a dit, précise Chris après une longue pause, me faisant signe de la main comme si mon opinion importait peu.

Je laisse échapper un léger soupir de soulagement, car je viens de faire une erreur, mais heureusement, il n’a pas compris.

– Les avocats de la défense inventeraient n’importe quoi pour convaincre de l’innocence de leurs clients. J’ai aussi entendu cette histoire. Il est arrivé à la maison et ils étaient déjà morts, poignardés. La première fois qu’il aurait entendu parler de la grossesse et de leur relation, c’était au poste de police, c’est ça ?

J’acquiesce.

– Eh bien, c’est de la merde, de gros mensonges. Nous le savons tous les deux.

Je hausse les épaules et me concentre sur la route, sa maison est quelque part au loin.

– Écoute, je ne veux pas être impoli, mais je connais les gars comme lui. Il se sentait dans son droit. Il l’a épousée avant d’avoir de l’argent et il la trompait probablement avec toutes les minettes qu’il rencontrait. Puis, quand elle a eu un amant, il s’est mis en colère. Il ne pouvait pas supporter que quelqu’un qui devait lui appartenir lui manque de respect de cette façon.

– On dirait que tu parles en connaissance de cause, j’avance en me garant devant chez lui.

– D’accord, tu m’as eu, dit-il en riant en jetant la tête en arrière. Si tu demandais à ma femme, la première, c’est ce qu’elle te raconterait. Surtout, il ne faut rien dire à ma seconde épouse.

Je sors de la voiture en me sentant nauséuse, mais je me force à garder une expression aimable.

Quand il est enfin temps de négocier un prix, il me propose de me la vendre pour 2000, en souvenir du bon vieux temps.

J'accepte. Je le remercie chaleureusement et promets de venir à son prochain barbecue. Je me demande s'il pense que me faire une réduction sur une voiture de dix-sept ans va compenser toutes les tortures qu'il m'a infligées. Soit ça ou il ne se souvient même pas de ce qu'il m'a fait.

CHAPITRE 34 — ISABELLE

LORSQUE JE RENTRE...

SUR LE CHEMIN DU RETOUR, je m'arrête chez T.J. Maxx pour prendre des vêtements à Tyler. Je passe à la banque, puis j'achète un téléphone jetable chez Walmart. Je n'ai jamais utilisé ce type de téléphone auparavant, mais apparemment, il est intraçable, car on achète du temps de communication à l'avance et il n'est pas enregistré à votre nom.

Après avoir déposé toutes les affaires dans le garage, je commande un Uber et paie les dix dollars pour le trajet qui me ramène chez Chris. C'est là que je récupère les clés de mon nouveau véhicule, que je signe tous les papiers, et que je paie. Chris semble aimer que je lui donne de l'argent liquide plutôt qu'un chèque. Nous partons en bons termes, mais j'espère ne plus jamais le revoir.

Je gare la nouvelle voiture dans le garage, laissant la mienne dans l'allée. Quand nous partirons demain matin à l'aube, je les déplacerai, mais pour le moment, je ne veux qu'aucun de mes voisins ne se souvienne de la marque et du modèle de la voiture d'occasion.

Quand je rentre dans la maison, Tyler est fraîchement douché et habillé avec ses vêtements neufs. Il porte un t-shirt blanc ample, qui enveloppe parfaitement sur ses larges épaules. Ses cheveux sont un peu longs, tombant légèrement dans ses yeux de manière sexy comme c'est le cas avec tous les mecs attirants. Il m'a préparé un dîner de riz au chou-fleur, asperges, avec des légumes variés et des frites. Il a agrémenté le tout d'une combinaison unique d'herbes et d'épices, qui me donne l'eau à la bouche.

– Je tiens à te remercier pour tout ce que tu fais pour moi, dit Tyler.

– C’est délicieux, dis-je, en prenant une autre bouchée généreuse.

– Il y en reste, mentionne-t-il en haussant un sourcil.

Je le regarde.

Ses yeux bleu-gris brillent et les rayons du soleil couchant jouent sur sa peau.

– Je vais te faire de vilaines choses ce soir, dit-il. Et tu n’as pas le choix.

Je me lèche les lèvres en m’adossant sur ma chaise.

– Est-ce une promesse ? Qu’est-ce que tu as en tête ?

– C’est un secret. Tu vas devoir attendre.

– Maintenant, on dirait que c’est une menace.

Je veux qu’il me prenne ici, tout de suite. Je veux qu’il enfouisse ses mains dans mes cheveux, mais il préfère jouer avec moi. Il débarrasse la table et m’offre un dessert. C’est une tarte au citron vert avec de la crème fouettée fraîche, mais quand je viens pour en prendre une bouchée, il secoue la tête.

– Non ? Que veux-tu dire par non ?

– Tu ne peux pas en avoir, précise-t-il en se léchant les lèvres et en coupant un morceau avec sa fourchette.

– Ferme les yeux, ordonne-t-il.

Je le fait et je commence à ressentir une sensation de picotement qui ne m’est pas familière dans les extrémités.

Tyler se penche plus près de moi et je sens son souffle sur ma peau. Je frissonne à chaque respiration.

– Ouvre la bouche, ordonne-t-il.

Je m’exécute et il place quelque chose d’aigre-doux, mais incroyablement bon, sur le bout de ma langue.

J’ai envie de relever les paupières, mais il m’arrête.

– Fais tout ce que je te demande et je te remercierai comme tu ne l’as jamais été auparavant.

– D’accord, je murmure.

– Ouvre plus la bouche.

Je le fais et je ressens un frisson. Une autre explosion de saveur me frappe. Elle provient de quelque chose de doux, un doigt. Je lèche chaque morceau de croûte, les miettes et la garniture au citron vert ainsi que la crème fouettée.

– Je vais te mettre un bandeau sur les yeux, souffle-t-il au creux de mon oreille après m’avoir donné un léger baiser sur les lèvres.

Mon cœur bat la chamade et je m’agrippe à la chaise pour rester stable.

Quelque chose de doux effleure mes yeux quand il attache quelque chose derrière ma tête.

Puis il me dit de me lever.

– Retire ton chemisier, murmure-t-il.

Le picotement dans mes orteils et mes doigts se transforme plus en quelque chose qui me ronge les tripes.

Je suis ses instructions.

– Retire ton pantalon.

Je fais glisser mon leggings le long de mes jambes aussi gracieusement que possible, c’est-à-dire que je n’y parviens pas vraiment. Je manque de trébucher et de tomber, mais il me rattrape.

– Ouvre grand les jambes.

Je fais un pas d’un côté, puis de l’autre jusqu’à ce qu’elles soient toutes les deux à largeur d’épaules.

– Je vais te retirer ta culotte, me prévient-il.

Je frissonne et je lui fais un signe de tête.

Il la tire doucement vers le bas et me permet d'en sortir. Puis il détache mon soutien-gorge. Je sens mes seins s'épanouir devant lui. Ils sont devenus très lourds et plus gros que d'habitude.

J'essaye de rentrer le ventre, gênée et consciente de la quantité de nourriture que j'ai mangée.

– Tu es la plus belle femme au monde, murmure-t-il.

Mon corps se détend tout seul.

Tyler prend un de mes seins en bouche. Je sens la pression de ses lèvres autour de mon mamelon durci et je serre les jambes lorsque la sensation de plaisir commence à me submerger.

– Assieds-toi, dit-il en me poussant sur la chaise.

J'entends le froissement des vêtements et quand je tends mes doigts vers lui, ils parcourent ses fermes abdos.

Quand je les laisse dériver plus bas, je ne rencontre rien d'autre que de sa peau.

– Ouvre la bouche, dit-il.

J'attends alors qu'il prend un moment avant d'y glisser quelque chose de dur et d'épais. À ma grande surprise, cela a aussi un goût de paradis. Il a couvert son sexe de crème fouettée et de quelques morceaux de meringue au citron vert.

Je l'enveloppe de ma bouche et je fais des mouvements de haut en bas, léchant chaque morceau. Il a les mains dans mes cheveux, les tirant en une queue de cheval haute. Il me fait frissonner de tout mon être. Ensuite, ses paumes parviennent jusqu'à mes seins, les prenant tous les deux par le haut. Tyler serre mes mamelons entre ses doigts pendant que je continue à aller et venir sur sa verge.

Il s'éloigne au bout d'un moment et j'attrape le bandeau qui recouvre mes yeux, mais il m'arrête d'une petite tape pour éloigner ma main.

– On n'a pas fini.

Je peux entendre le ton taquin dans sa voix. Il aime jouer et j'aime le faire avec lui.

– Assieds-toi confortablement.

Je m'adosse à la chaise.

– Ouvre les jambes.

Encore une fois, je m'exécute.

– Relève tes jambes sur la chaise et maintiens-les ouvertes, ordonne-t-il en m'embrassant sur les lèvres.

Soudain, je suis très gênée.

C'est la pire façon de s'asseoir pour mon ventre. Ça va faire des milliers de plis, mais il insiste.

– Fais ce que je te dis. Tu ne le regretteras pas.

Je prends une profonde inspiration et tire ma cheville sur un côté de la chaise, puis je fais de même avec l'autre.

Heureusement, la chaise est large et spacieuse, un dossier classique et il y a beaucoup de place. Je l'entends se mettre par terre puis je sens sa langue sur moi.

Ses doigts se frayent un chemin, s'activant à chaque impulsion et sensation érotique de mon corps.

Quand ils pénètrent à l'intérieur, je jette la tête en arrière et je me perds un peu.

Je me sens tellement ouverte et exposée et pourtant, complètement en sécurité et aimée. Je ne pense pas que je suis parfaite, mais, en ce moment, *nous* le sommes.

Au moment où je ressens la vague familière monter qui m'emmènera au paroxysme du plaisir, il s'arrête et recule.

– Attends, je murmure, frustrée et agacée.

– Nous avons toute la nuit devant nous.

Je laisse échapper un profond soupir.

Je ne veux pas toute la nuit. Je le veux maintenant et tout de suite.

J'ai besoin de lui en moi ou je vais exploser.

Il m'aide à me lever et me conduit dans la chambre. Là, il me met à quatre pattes puis se dirige vers la commode et sort mon vibromasseur.

– J'ai trouvé ton petit sac de jouets, murmure-t-il timidement.

Si je n'étais pas dans cette position et que nous étions habillés pour avoir cette conversation, je serais probablement gênée.

Maintenant ? Pas du tout.

– Comme si tu ne te touchais pas, je réplique aussi confiante que possible.

– Bien sûr que si. Comme tout le monde. Je ne suis pas là pour que tu te sentes mal. En fait, j'aime ça. Je veux te voir l'utiliser.

Soudain, mon cœur s'arrête.

– Tu veux me regarder ?

Je secoue la tête.

– Allez, m'exhorte-t-il. C'est tellement excitant. Une femme qui se fait du bien. Une femme qui contrôle son propre corps ? J'aime ça. Je veux te voir l'utiliser.

Je fais un geste pour le prendre, mais il l'allume avant de me le tendre. J'ai toujours les yeux bandés, et cela attise encore plus mon désir.

J'écarte encore plus les cuisses et appuie le petit vibromasseur sur mon clitoris. Il est doux et se déplace à un rythme très agréable. À quatre pattes, exposée, faisant quelque chose que je n'ai jamais pratiqué devant un homme, me propulse au-delà de l'excitation. Je sens à quel point je suis mouillée et je sais que je ne tiendrai plus très longtemps.

Sentant mon besoin, Tyler attrape mes hanches et s'enfonce en moi. À chaque mouvement, il entre de plus en plus profondément pendant que mon corps l'attire plus loin.

À un moment, je perds presque l'équilibre, je me rattrape d'une seule main, mais il me tient et il pose un oreiller devant mon visage au cas où je retomberais.

Nous continuons à bouger comme si nous ne formions qu'un. Cela ne me prend pas longtemps.

J'appuie un peu plus fort le vibromasseur sur moi puis je le fais glisser de haut en bas sur son sexe. Il gémit dans mon oreille. Puis tout à coup, je perds l'équilibre et je m'effondre, au moment où une grande vague de plaisir m'envahit entièrement.

Quelques instants plus tard, il s'effondre sur moi à son tour.

NOUS PARTONS TÔT le lendemain matin. Il fait toujours noir à l'extérieur lorsque le réveil se déclenche sur mon téléphone.

Nous avons tout emballé et nous ajoutons seulement quelques éléments essentiels. Avant de monter dans le coffre de la voiture, Tyler me demande une fois de plus si je veux vraiment le faire. J'acquiesce et jette mon sac sur le siège avant.

Avec ma vieille voiture garée en toute sécurité dans mon garage, je démarre dans la nuit. Un policier attend à l'intersection, mais il ne m'arrête pas. Je conduis jusqu'à l'Ohio, à une heure complète de route, avant de m'arrêter dans une ruelle pour laisser Tyler sortir du coffre.

– C'était vraiment excitant la nuit dernière, dit-il lorsque nous arrivons à la station-service à proximité.

– Oui, vraiment, je conviens.

– J'ai beaucoup d'autres idées, ajoute-t-il.

Mon cœur bat la chamade et je tape du pied gauche avec impatience. Je n'ai jamais ressenti cela pour personne auparavant.

Ce n'est pas seulement que je l'aime.

Je veux atteindre ce niveau atomique qui lie deux personnes.

– Peut-être que ce soir, nous pourrions faire quelque chose de... dangereux ?

– Comme quoi ?

– Je ne sais pas, dis-je en secouant la tête. Peut-être aller plus loin que ce que nous avons fait la nuit dernière ?

– Aller plus loin ? Tu aimerais être attachée ?

J'acquiesce.

Je n'ai jamais pensé que ce serait le cas, mais c'est tellement libérateur. J'abandonne tout contrôle et mes soucis et mes inquiétudes partent par la même occasion. C'est comme si je n'étais plus responsable de ce qui m'arriverait et je me sens tellement libre.

– Je veux te faire de vilaines choses, avoue-t-il.

– J'aime cette idée.

Je lui donne un léger baiser et lui demande s'il veut que je lui prenne quelque chose au magasin de la station.

Il secoue la tête.

Il est encore tôt et avec son col relevé et ses cheveux abaissés sur ses yeux, Tyler est méconnaissable.

Je prends mon sac à main et lui envoie un autre baiser en me dirigeant vers la boutique. J'ignore ce que l'avenir nous réserve, mais je sais qu'être avec lui est la meilleure chose qui m'est arrivée depuis longtemps.

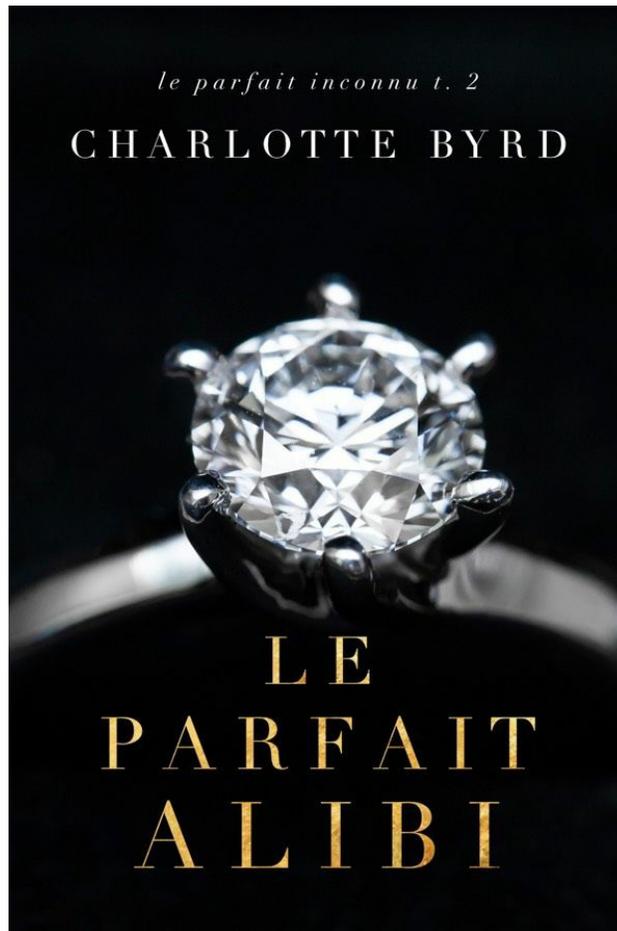
Quelques minutes plus tard, j'émerge avec mes bras pleins de paquets de bretzels, de Skittles et de boissons énergétiques, un grand sourire sur les lèvres. Enfin, ce road trip va pouvoir commencer.

Mais quand je regarde sur le parking, je ne vois ni Tyler ni ma voiture.
Ils ont tous les deux disparus.

MERCI D'AVOIR LU LE PARFAIT INCONNU

J'espère que vous avez aimé l'histoire de Isabelle et Tyler. Vous ne pouvez pas attendre de connaître la suite ?

Commencez à lire Le Parfait Alibi dès maintenant !



Il n'a rien à faire ici.

Il est grand, beau et séduisant et cache un sombre secret.

Tout le pays le recherche et il se cache chez moi.

Il est mon obsession et je suis son addiction.

On frappe à la porte.

On n'a plus le temps.

Je dois prendre une décision.

Ils sont là...

Commencez à lire Le Parfait Alibi dès maintenant !

À PROPOS DE CHARLOTTE BYRD

Charlotte Byrd est une auteure de best-sellers de romans contemporains. Elle vit en Californie du Sud avec son mari, son fils et un berger australien plein d'énergie. Elle adore les livres, le beau temps et les grandes eaux bleues.

Contactez-la ici : charlotte@charlotte-byrd.com

Trouvez ses autres livres ici : www.charlotte-byrd.com

Suivez-la ici : www.facebook.com/charlottebyrdbooks

Instagram : www.instagram.com/charlottebyrdbooks

Twitter : www.twitter.com/ByrdAuthor

Groupe Facebook : [Charlotte Byrd's Reader Club](#)

Tu veux être le premier à être informé de mes prochaines ventes, de mes nouvelles sorties et de cadeaux exclusifs ?

Abonne-toi à ma [Newsletter](#) et rejoins mon [Club de Lecteur](#) !



LIVRES DE CHARLOTTE BYRD

Tous les livres sont disponibles chez TOUS les grands distributeurs !

Si tu n'arrives pas à les trouver, s'il te plaît, envoie-moi un e-mail à l'adresse
charlotte@charlotte-byrd.com

Duo Pas Intéressée
Pas intéressée
Toujours Pas intéressée

Série Le Parfait Inconnu
Le Parfait Inconnu
Le Parfait Alibi
Le Parfait Mensonge
La Vie Parfaite
Le Parfait Echappatoire
Le Couple Parfait

Série Tous Les Mensonges
Tous les Mensonges
Tous Les Secrets
Tous Les Doutes

Série Soirée interdite

Soirée interdite
Règles interdites
Liens interdits
Contrat interdit
Limites interdites

La trilogie de La maison de York

La maison de York
La couronne de York
Le trône de York

Série Secrets et mensonges

Secrets et mensonges
Secrets et révélations
Secrets et peur
Secrets et colère
Secrets et passion

Série Dis-moi d'Arrêter

Dis-moi d'Arrêter
Dis-moi de Partir
Dis-moi de Rester
Dis-moi de Fuir
Dis-moi de Lutter
Dis-moi de Mentir